ANNÉE Nº 182 1er NOVEMBRE 1928

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Littré 12-27
FRANCE : 5 FR. = LE NUMÉRO = ÉTRANGER : 6.50



LETTRES

A MARCEL PROUST

Mon cher Proust,

Depuis quelques jours je ne quitte plus votre livre ; je m'en sursature, avec délices ; je m'y vautre. Hélas, pourquoi faut-il qu'il me soit si douloureux de tant l'aimer ?...

Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la *N. R. F.* — et (car j'ai cette honte d'en être beaucoup responsable) l'un des regrets, des remords les plus cuisants de ma vie. Sans doute je crois qu'il faut voir là un fatum implacable, car c'est bien insuffisamment expliquer mon erreur que de dire que je m'étais fait de vous une image d'après quelques rencontres dans « le monde » qui remontent à près de vingt ans. Pour moi vous étiez resté celui qui fréquente chez Mme X et Z — celui qui écrit dans le *Figaro*. Je vous croyais, vous l'avouerai-je ? « du côté de chez Verdurin » ; un snob, un mondain amateur — quelque chose d'on ne peut plus fâcheux pour notre revue. Et le geste que je m'explique si bien aujourd'hui, de nous aider pour la publication de ce livre, et que j'aurais trouvé charmant si je me l'étais *bien* expliqué, n'a fait hélas, que m'enfoncer dans cette erreur. Je n'avais pour m'en tirer qu'un seul des cahiers de votre livre ; que j'ouvris d'une main distraite et la malechance voulut que mon attention plongeât aussitôt dans la tasse de camomille de la p. 62 — puis trébuchât p. 64 sur la phrase (la seule du livre que je ne m'explique pas bien — jusqu'à présent, car je n'attends pas pour vous écrire d'en avoir achevé la lecture) — où il est parlé d'un fronton où des vertèbres transparaissent.

Et maintenant, il ne me suffit pas d'*aimer* ce livre, je sens que je m'éprends pour lui et pour vous d'une sorte d'affection, d'admiration, de prédilection singulières.

Je ne puis continuer... J'ai trop de regret, trop de peine — et *surtout* à penser que peut-être il vous est revenu quelque chose de mon absurde déni — qu'il vous aura peiné — et que je mérite à présent d'être jugé par vous, injustement, comme je vous avais jugé. Je ne me le pardonnerai pas — et c'est seulement pour alléger un peu ma peine que je me confesse à vous ce matin — vous suppliant d'être plus indulgent pour moi que je ne suis moi-même.

ANDRÉ GIDE

*
* *

A ANDRÉ GIDE

12 ou 13 janvier 1914.

Mon cher Gide,

J'ai souvent éprouvé que certaines grandes joies ont pour condition que nous ayons d'abord été privés d'une joie de moindre qualité, que nous méritions, et sans le désir de laquelle nous n'aurions jamais pu connaître l'autre joie, la plus belle. Sans le refus, sans les refus répétés, de la *N. R. F.*, je n'aurais pas reçu votre lettre. Et si les mots d'un livre ne sont pas entièrement muets, si (comme je le crois) ils sont pareils à l'analyse spectrale et nous renseignent sur la composition interne de ces mondes lointains que sont les autres êtres, il n'est pas possible qu'ayant lu mon livre vous ne me connaissiez pas assez pour être certain que la joie de recevoir votre lettre passe infiniment celle que j'aurais eue à être publié par la *N. R. F.* Je peux d'autant plus le dire que quand j'ai éprouvé les mauvaises dispositions de la *N. R. F.*, je n'ai nullement feint d'y être indifférent. Votre ami, (je crois presque pouvoir dire notre ami) Monsieur Copeau peut vous le dire :

longtemps après les derniers refus de sa revue, comme je lui souhaitais bonne chance pour son théâtre, je lui écrivais (je ne me rappelle pas les termes exacts, mais c'était la pensée) : « Mais les résistances que vous rencontrerez de la part des gens qui ne peuvent comprendre votre effort vous seront moins cruelles que celles que j'éprouve de la part de gens qui devraient comprendre le mien. Rappelez-vous que pour pouvoir sentir mon livre placé dans l'atmosphère qui me semblait lui convenir, j'ai fait bon marché de mon amour-propre et que sans me laisser décourager, ayant un éditeur et un journal, je les ai quittés pour solliciter chez vous un éditeur et une revue, qui, sous aucune forme, n'ont voulu de moi, le mot de l'Evangile étant toujours vrai : « Il voulut entrer dans son héritage et ne fut pas *reçu* ». Je me rappelle que je lui citais cette parole et lui disais qu'il était facile de condamner le boulevard, mais qu'aussi il ne faut pas rejeter au boulevard ceux qui ne sont pas faits pour lui et qui n'écrivent dans les journaux que parce que les revues où ils seraient mieux à leur place ne veulent point d'eux.

Si je vous dis tout cela, mon cher Gide, c'est pour vous montrer que je suis extrêmement sincère si je vous dis que les sentiments que je garde pour vous (en dehors de mon admiration profonde) sont seulement ceux de la reconnaissance la plus émue. Si vous regrettez de m'avoir peiné (et vous l'avez fait encore d'une autre manière mais que je vous dirais plutôt de vive voix si jamais ma santé me permettait de le faire), je vous supplie de ne garder aucun regret, car vous m'avez fait mille fois plus de plaisir que vous ne m'avez fait de peine. Si vous êtes assez bon pour vous réjouir ou vous affliger, selon le bien que vous avez fait (et je le sais par vos admirables notes d'un juré) soyez heureux. Que je voudrais être capable de faire à quelqu'un que j'aimerais le plaisir que vous m'avez fait. Et tenez, je me rappelle ceci : tout à l'heure je vous disais que j'avais désiré être édité à la *N. R. F.* pour sentir

mon livre dans l'atmosphère noble qu'il me semblait mériter. Ce n'était pas seulement cela. Vous savez quand après bien des indécisions on se décide à partir en voyage, le plaisir qui nous a décidé, dont l'image fixe a fini par triompher de l'ennui de quitter sa maison, etc., c'est souvent un tout petit plaisir, arbitrairement choisi par la mémoire dans les souvenirs du passé, c'est manger une grappe de raisin à telle heure par tel temps. Et le plaisir pour lequel on part, quand on est revenu on s'aperçoit qu'on ne l'a pas goûté. Or, si je veux être tout à fait sincère, ce petit plaisir-là qui me décida tout d'un coup à faire, malade comme j'étais, les absurdes démarches auprès de M. Gallimard, à y persévérer etc., ce fut, je m'en souviens très bien, le plaisir d'*être lu par vous*. Je me disais : « Si je suis édité à la *N. R. F.* il y a grand'chance pour qu'il me lise ». Je me rappelle que ce fut cela la grappe de raisin rafraîchissante dont l'espoir me fit surmonter l'ennui des coups de téléphone auxquels on ne répondait pas, etc., quand « du Côté du boulevard » on m'adressait au contraire de si gentils appels. Or, ce plaisir-là, plus heureux que le voyageur, je l'ai enfin eu, pas comme je croyais, pas quand je croyais, mais plus tard, mais autrement, et bien plus grand, sous la forme de cette lettre de vous. Sous cette forme-là aussi j'ai « retrouvé » le Temps Perdu. Je vous remercie et je vous quitte, mais pour rester avec vous, pour vous suivre toute cette soirée dans « les Caves du Vatican ».

Votre bien dévoué et reconnaissant

MARCEL PROUST

*
* *

A MARCEL PROUST

Mon cher Proust,

Je vous écris encore, ayant entendu dire hier qu'aucun traité ne vous lie précisément avec Grasset et ne vous force

à lui donner les deux autres volumes, de « A la recherche du Temps Perdu ». — Serait-il possible, vraiment ?

La *N. R. F.* est prête à prendre à sa charge tous les frais de publication, et à faire l'impossible pour que le premier volume vienne rejoindre dans sa collection les suivants, aussitôt que l'édition actuelle sera épuisée. C'est ce que le conseil de la *N. R. F.* a décidé dans sa réunion d'hier (je rentrais de Florence pour y assister) à l'unanimité et d'enthousiasme : je suis chargé de vous en faire part — et c'est au nom de huit admirateurs fervents de votre livre que je parle. Trop tard ?... ah, dans ce cas, qu'un mot de vous arrête en hâte mon espoir.

Votre dévoué

ANDRÉ GIDE

*
* *

A ANDRÉ GIDE

Cher ami,

Vous me permettrez bien, n'est-ce pas, d'user avec vous de ce terme qui m'est vraiment nécessaire, de ce terme poreux qui languit d'habitude, vidé par nous de tout sens, mais qui s'enfle merveilleusement quand je vous l'adresse, empli de tout ce que mon cœur ressent), je reçois à quelques heures de distance votre première lettre, votre livre, et à l'instant votre deuxième lettre, comme des signaux multipliés, et qui vont se rapprochant, d'une planète où tout n'est, non pas qu'ordre, calme et volupté, mais que noblesse, grandeur morale, beauté émouvante et suprême. Je vous répondrai dès que je serai un peu moins malade, il faudrait que je me lève pour pouvoir chercher mon traité car je ne me rappelle plus du tout ce qu'il y a dedans. Mais me donnât-il toute liberté, je ne crois pas que j'en userais, par peur d'être peu gentil vis-à-vis de Grasset. Dernièrement Fasquelle (chez lequel je devais

primitivement paraître) m'a fait demander (il est vrai que c'est indirectement et je ne peux pas affirmer qu'il ait été aussi formel qu'on me l'a dit) de publier le deuxième et le troisième volume. Je n'y ai même pas songé un instant, ne voulant pas quitter Grasset. Pour la *N. R. F.* c'est autre chose. C'est l'honneur que j'ai le plus ambitionné, vous le savez, et vous remercierez bien pour moi vos amis de me l'accorder. Mais il ne faut pas que le désir que j'ai de vous dire oui me fasse mal agir à l'égard de Grasset. Je vais y penser, je vous écrirai dans quelques jours. (En tous cas, si je m'y décidais, ce que je ne crois pas, ma condition absolue c'est que les frais de l'édition *seraient entièrement à ma charge*). Que je suis touché de la bonté de vos amis, dites-le leur, je vous en prie. Il y en a déjà deux à qui je devais beaucoup de reconnaissance, Monsieur Ghéon, et Monsieur Rivière (je pense qu'ils sont des 8 que vous dites), pour des lettres qu'ils m'ont écrites. Celle de Monsieur Ghéon était d'autant plus noble (et elle m'a fait bien plus de plaisir que n'aurait pu un « bon article » !) que je m'étais permis de lui écrire que je n'étais pas très content de ce qu'il avait dit de moi dans la *N. R. F.* J'ai eu bien regret de ce mouvement d'humeur. Mais les faits m'ont fourni ensuite une sorte de justification. Je lui avais parlé des malentendus que créerait son article et du tort qu'il ferait à mon livre. Or depuis, (et cela prouve d'ailleurs combien il fait autorité) j'ai reçu je ne sais combien de coupures de journaux où des critiques ayant une égale faculté d'assimilation et d'oubli citent comme d'eux, des phrases de lui : « M. Proust ne sait rien refuser, il a fait le contraire d'une œuvre d'art ». J'ai été bien heureux de recevoir ces coupures, car elles m'ont rétrospectivement excusé dans une certaine mesure d'avoir écrit cette lettre que m'avait fait tant regretter l'admirable réponse que m'adressa aussitôt Monsieur Ghéon. Cher ami, c'est si bon de causer avec vous que je me fatigue trop et il faut que je vous quitte avant de vous avoir dit rien de ce que

j'avais à vous dire. Je vous écrirai dans quelques jours. Et puis, un jour, si je vais mieux, je tâcherai de vous voir. Maintenant que vous avez bien senti, n'est-ce pas, que mes sentiments pour vous ne sont que de reconnaissance, d'affection, d'admiration, j'oserai dans la douceur du tête-à-tête où les paroles peuvent faire subir les retouches nécessaires aux paroles précédentes et n'ont pas le caractère impitoyablement définitif et *ne varietur* d'une lettre, vous confesser un grief que j'avais contre vous et qu'a tellement effacé votre adorable bonté. Ma fatigue me force à vous quitter ici mais je vous assure que c'est avec une véritable tendresse que je vous serre la main.

MARCEL PROUST

Peut-être auriez vous l'idée de demander à Grasset de ne pas m'en vouloir si je lui retirais le livre. Je vous demande de ne pas le faire, parce que ce serait lui révéler que j'en ai eu le désir, la pensée. Or déjà cela n'est pas très gentil. J'y songerai longuement. Si je crois pouvoir le faire, il vaudra mieux que je fasse la démarche nettement. Et si je n'ose pas, il vaut mieux qu'il ne sache jamais que j'y ai un peu pensé.

P. Sc. — Et je vois que je ne vous ai pas parlé de ce qui m'a le plus ému dans votre lettre (au sujet du *Journal sans dates*).

Vous pensez bien que ce serait pour moi une joie bien plus grande encore que d'être édité à la *N.-R. F.*, une joie infinie. Mais votre délicieuse intention me suffit. Ne vous fatiguez pas à cela. Si vous n'y renoncez pas immédiatement, vous en garderez l'arrière-pensée et vous finiriez par me prendre en grippe parce que je serai associé par vous à une chose difficile à réaliser. Je suis pleinement heureux ainsi et n'ai pas besoin de plus.

PARMI LES PAPIERS POSTHUMES DE M. THIBAULT

. . . .

... Le deuxième tiroir contenait un volumineux testament, paginé, terminé par une table comme un rapport. Au chapitre *Cérémonial mortuaire* se trouvait un « faire-part » entièrement écrit de la main du défunt. Les titres de M. Thibault y occupaient une douzaine de lignes. MEMBRE DE L'INSTITUT y était inscrit en majuscules. On y lisait non seulement des mentions telles que *Docteur en Droit, Ancien Député de l'Eure, Président honoraire du Comité des Œuvres catholiques du Diocèse de Paris, Fondateur et Directeur de l'Œuvre de Préservation sociale,* etc... mais aussi des renseignements de ce genre : *Membre correspondant de la Confrérie de St-Jean de Latran,* ou bien : *Président du Conseil curial et Membre des Associations pieuses de la parroisse de St-Thomas d'Aquin...*

. . . .

... Le troisième tiroir contenait un paquet : *Lettres des enfants,* et un vieux cahier relié de maroquin. Sur la page de garde, M. Thibault avait inscrit : « Donné par ma chère Lucie, à l'occasion du premier anniversaire de notre mariage. 12 janvier 1880. »

Ce n'était pas un journal : une suite de citations, semblait-il, prises au cours de lectures :

> « *Il y a peu de choses qu'il faille craindre davantage que d'apporter la moindre innovation dans l'ordre établi.* » (Platon).

. . . .

« *Le sage* (Buffon) :

« *Content de son état, il ne veut être que comme il a toujours été, ne vivre que comme il a toujours vécu ; se suffisant à lui-même, il n'a qu'un faible besoin des autres, etc...* »

. . . .

« *Il y a des cœurs aigres, amers et âpres de nature, qui rendent pareillement aigre et amer tout ce qu'ils reçoivent.* » (St-Fr. de S.).

. . . .

« *Il n'y a point d'âmes au monde qui chérissent plus cordialement, plus tendrement, plus amoureusement que moi.* » (St Fr. de S.).

« La prière a peut-être été donnée à l'homme pour lui permettre quotidiennement un cri d'amour dont il n'ait pas à rougir ? »

Cette dernière remarque, sans référence et d'une écriture cursive, devait être de M. Thibault.

D'ailleurs le cahier paraissait avoir peu à peu perdu sa primitive destination, pour devenir un recueil de réflexions personnelles :

. . . .

« Le prolétariat s'insurge devant l'inégalité des conditions, et nomme injustice l'admirable *variété*, voulue par Dieu.

« N'a-t-on pas, de nos jours, tendance à oublier qu'un homme *de bien* est fatalement aussi, ou presque fatalement, un homme *qui a du bien ?* »

. . . .

« N'y a-t-il pas une forme légitime, salutaire, de l'égoïsme ? Ou, pour mieux dire, une manière d'utiliser l'égoïsme à de pieuses fins ? Par exemple : en nourrir notre activité de chrétiens, et jusqu'à notre foi. »

. . . .

« Œuvres.

« Ce qui fait la grandeur et surtout l'incomparable *efficacité sociale* de notre Philanthropie catholique (Œuvres de Bienfaisance, Sœurs de St Vincent de P. etc...) c'est qu'en fait, la distribution des secours matériels n'atteint guère que les résignés, les bons esprits ; et ne risque pas d'encourager les insatisfaits, les envieux, ceux qui n'acceptent pas leur condition inférieure et n'ont d'autres mots à la bouche qu'inégalité et revendication. »

. . . .

« Ce qui donne tant de sécurité à se sentir chrétien, n'est-ce pas que l'Eglise du Christ est *aussi* Puissance temporelle ? »

. . . .

« Mon Dieu, donnez-nous la force de faire violence à ceux que nous devons sauver !

« Etre féroce envers soi-même, pour se donner le droit d'être dur envers tous. »

. . . .

« Parmi les mérites méconnus, ne devrait-on pas placer au premier rang, pour le dur apprentissage qu'il exige, ce que j'appellerai : l'*enroidissement ?* »

. . . .

« Forcer l'estime : à force de vertu. »

. . . .

« L'estime n'exclut pas nécessairement l'amitié, mais il semble rare qu'elle contribue à la faire naître. Admirer n'est pas aimer ; et si la vertu obtient la considération, elle n'ouvre pas souvent les cœurs. L'homme de bien n'a guère d'amis.

« Dieu le console en lui procurant des obligés. »

. . . .

Un grand nombre de pensées commençaient par cette formule : « Piège du démon ».

. . . .

« Piège du démon : le penchant à la vérité. N'y a-t-il pas plus de vrai courage à persévérer dans une conviction, (même ébranlée), par fidélité à soi-même, qu'à secouer cyniquement les colonnes, au risque de faire écrouler l'édifice ?

« L'*esprit de suite*, n'est-ce pas plus que l'*esprit de vérité ?* »

. . . .

« Piège du démon. Etre modeste, ce n'est pas déguiser son orgueil. Mieux vaut laisser éclater le défaut qu'on n'a pas su vaincre, et *en faire une force*, plutôt que de s'affaiblir en le dissimulant. »

. . . .

« Piège du démon. Se rabaisser en parlant humblement de soi, n'est-ce pas une feinte de l'Orgueil ? Ce qu'il faut, c'est faire le silence sur soi. Mais cela n'est possible à l'homme que s'il est assuré que d'autres, du moins, sauront parler bien de lui. »

. . . .

« Le rendement d'une existence, la portée, la valeur des entreprises d'un homme, sont, plus qu'on ne pense, commandés par la vie du cœur.

« Vous savez, mon Dieu, qu'il en est auxquels il n'aura manqué, pour laisser une œuvre à leur taille, que la chaleur d'une présence aimée. »

. . . .

« Piège du démon. Ne pas confondre avec l'amour du prochain l'émoi qui vous saisit à l'approche, au toucher de certains êtres... »

Le paragraphe s'achevait par une demi-ligne raturée.

En marge, au crayon :

« Une faute non commise ne peut-elle pas provoquer dans le caractère d'un homme autant de déformations et faire dans sa vie intérieure autant de ravages qu'un crime réel, accompagné de tous les cortèges du remords ? »

. . . .

De fréquents appels vers Dieu coupaient les réflexions personnelles :

« *Seigneur, celui que vous aimez est malade* » ! (St J.)

. . . .

« *Gardez-vous de moi, Seigneur, car je vous trahirais si vous m'abandonniez à moi-même !* » (St Phil. de N.).

. . . .

« O mon Dieu, vous connaissez ma misère, mon indignité. Je n'ai pas droit à votre pardon, car je ne suis pas détaché de *mon* péché, je ne puis me détacher de *mon* péché. Fortifiez ma volonté pour que j'évite le piège du démon. »

. . . .

Sur l'un des derniers feuillets, d'une écriture appliquée :

. . . .

« Lorsque l'homme parvient aux honneurs, c'est déjà qu'il ne les mérite plus. Mais, dans sa bonté, Dieu ne les lui prodigue-t-il pas pour l'aider à supporter par la considération d'autrui, cette mésestime de soi, qui empoisonne et finit par tarir la source de toute joie, de toute charité ? »

. . . .

*

A la fin du cahier, qui se terminait par des pages blanches, le relieur avait ménagé une pochette de moire, où traînaient quelques papiers : deux photos de Gise

enfant ; un calendrier de 1898, dont les dimanches étaient cochés ; une carte postale maculée, illisible ; et cette lettre, sur papier mauve :

« 7 avril 1906.

« Cher W. X. 99,

« Tout ce que vous me dites sur vous, je pourrais vous le dire également. Non, je ne m'explique pas ce qui m'a fait faire cela, mettre cette Annonce, moi, élevée comme je l'ai été, et cela m'étonne aujourd'hui pareillement comme cela vous étonne, vous, d'avoir regardé ces Offres de Mariage dans le journal, et d'avoir cédé à la tentation d'écrire à ces Initiales inconnues, pleines de mystère pour vous. Car moi aussi je suis une Catholique Pratiquante et très attachée à des Principes de Religion auxquels je n'ai jamais failli un seul jour, et toute cette occasion est si romanesque, Monsieur, vous ne trouvez pas, qu'on dirait bien, du moins pour moi, que c'est comme un Signe de la Providence et que c'est Dieu qui a voulu pour nous ce moment de faiblesse où j'ai fait insérer l'Annonce et celui où vous l'avez lue et découpée. Depuis sept années que je suis restée veuve, il faut vous dire que je souffre de plus en plus de la détresse d'amour dans ma vie, surtout que, n'ayant pas eu d'enfants, je suis sans cette compensation. Mais ce n'est pas une compensation puisque vous, qui avez deux grands fils, un Foyer enfin, et, d'après ce que je devine, une situation d'homme d'affaires très occupé, vous aussi vous vous plaignez de sécheresse et solitude. Oui, je pense comme vous que c'est Dieu qui a mis en nous ce Besoin d'aimer, et je Lui demande soir et matin en faisant ma prière de retrouver dans un Mariage béni par Lui la chère présence d'un homme qui me prodigue enfin la chaleur d'un contact ardent et fidèle. A cet homme, envoyé de Dieu, j'apporterai une âme ardente aussi et

une jeunesse d'Amour qui est un gage sacré de Bonheur. Mais malgré le chagrin que j'ai de vous causer de la peine, je ne puis vous envoyer ce que vous me demandez deux fois déjà, bien que je comprenne votre demande. Vous ne savez pas la femme que je suis, mes parents, morts aujourd'hui mais vivants pour moi dans mes prières, et le milieu où j'ai vécu jusqu'à présent. Encore une fois ne jugez pas sur cette faiblesse que j'ai eue dans ma détresse d'amour quand j'ai fait insérer cette Offre, et comprenez qu'une nature comme je suis se refuse à envoyer ainsi une photographie, même flattée. Ce que je peux faire très volontiers, c'est prier mon Directeur de conscience qui est premier vicaire depuis Noël dans une paroisse de Paris, d'aller voir cet abbé V. dont vous m'avez parlé dans votre deuxième lettre, et il donnera tous les renseignements. Et même, pour le physique, ce que je peux faire, c'est aller moi-même en personne faire visite à M. l'Abbé V. qui a votre confiance et qui pourra ensuite vous... »

C'étaient les derniers mots de la quatrième page : la feuille suivante n'était pas dans la pochette.

Quant à la carte postale, estampillée *Camp de Montravel, Nouvelle Calédonie*, elle se terminait par ces lignes, seules lisibles au milieu des taches :

« ... et en attendant les jours meilleurs, je vous prie, cher Bienfaiteur, de recevoir les sentiments dont je vous honore avec reconnaissance,

« Transporté n° 4843. »

ROGER MARTIN DU GARD

SUR UN PIANO BORD

RÉFRACTION

Tire des traits dans ta jeunesse
Et dans la vieillesse des hommes.
Défais ton cocon dans les feuillets
De l'air en instance de larmes.
Chrysalide, ouvre tes volets
Sur les jeux de glaces des paysages
Aux sifflets filtrés porteurs d'âmes mortes.
Arrête, enfant, ton petit bonnet
Sur la ville de ta naissance
Grêlée de vieilles tavelures
Et de passants incorrigibles.
Effiloche-toi, balance-toi
Contre le temps, contre l'espace,
Puisqu'enfin tu tiens le peloton de fil
Que t'a donné ce conteur persan
Qui n'est pas le prince Firouze avec ses phrases roucoulées...
Tire des traits de sperme et de miel
Dans ta jeunesse, dans ta vieillesse.
N'avons-nous pas dit bien souvent :
« Nous devrions avoir le droit, au moins une fois l'an,
De nous transporter, à notre caprice,
Dans une époque et dans un lieu de notre choix. »
Tu l'as, le peloton de fil, tu l'as.

Ça y est, ça y est délicieusement...
Il n'y a qu'à tirer en avant, en arrière,
Sur les jours, sur les nuits, désirés, dangereux,
Dans l'horreur enfantine...

— Mais comment est-il gradué ?
— Si tu tires sans savoir, tu vas te retrouver
Dans le ventre de ta mère?
Là tu ne peux plus tirer ?
Tu vas y rester !
Ça me fait mal aux jambes rien que d'y penser.
Disais-je en rêve.

Il faut tirer à une certaine distance
De sa naissance. Tout est là.
Cette coche, là, sur le fil,
C'est le jour où tu es entré
Dans le sang, et pas par la porte.
Tire le soir sur ta jeunesse
Et sur la vieillesse des hommes
Et ne reste pas trop longtemps...

RETOUR

Il y a si longtemps que je vois tout cela
que je ne le vois plus.
Les maisons qui ont des visages trop connus
dont il vous plaît ou non de vous approcher
un peu plus,
Les funérailles d'Adam qui se traînent dans les rues...

Les arbres peu familiers, assez tristes
qui coupènt sans dureté la scène et le câble
toujours pareils, en cage dans leur
vieux jardin sans eau dans le voisinage,
et qui enferme si bien les lumières
qui se tourmentent ou se reposent.
Les arbres qui seront fidèles
à leur frémissement léger.

SOUPIR

Du fond des rues je vois venir
Les souvenirs
Que nous avions ensemble.

Le ciel n'a plus son bleu léger
Et comme rassuré.
Il se fait plus profond, se dore
Et prend le soir avec inquiétude.

Les démarches ouvrent une trêve
A leur fatigue.
Les hommes se joignent et s'arrêtent
Comme en un songe.

O vie, dans ce moment qui passe
et que nous voudrions pour toujours ressaisir,
Cesse de dérober le secret de nos jours...

EN RASE MOTTES

Je savais bien que j'y reviendrais.
Je m'intéressais trop à cette fourmilière.
Je la voyais couler si douce.
Et maintenant que je la surplombe et que je la trouble
comme un busard
en traînant par petits temps une patte prudente sur
la terre,
je ne comprends plus, je ne m'y reconnais plus.

— Qu'est-ce qui siffle au ras des pierres
avec cette finesse intolérable?
— Est-ce donc cette fameuse bataille
entre les fourmis noires et les fourmis jaunes?
— Celles-ci construisent comme les castors.
— Je crois que tu t'es trompé de place.
— Compéresprit, que vois-tu encore?

— Le ciel est battu d'insectes grinçants,
D'un aspect antique. Scarabées sacrés,
Cranequins, arbalètes. Il y en a plus
Autour de ma lampe qu'il y en avait
Dans ma chambre, au temps où je travaillais
La fenêtre ouverte, le long des nuits chaudes.

Je vois un immense Paris métronome,
A la grande aiguille qui luit d'un sang triste,
Comme si elle avait percé le Bon Dieu.

Je vois des maisons à pivot
Qui tournent avec le soleil.
Je vois des quartiers roulants
Qui s'en vont tout seuls en voyage.
Je vois des scorpions passants,
Armés jusqu'aux dents de cosses aiguës,
S'arrêter net sur leurs ergots à la poulaine
et glisser quelque monnaie dans une machine à envoûter.
Je vois des camions et des voitures de cristal
Faire le tour des maisons, par les toits,
Sans contact apparent.

Je vois des trains, maniérés bien que rapides, lire la pensée dans les astres et la proclamer sur des passerelles d'une frêlerie folle.

Je vois des hommes verts, et qui n'ont pensé toute leur vie qu'à l'argent, Russes voleurs de diamants, vieux huissiers français, bourgeois pleins de thunes et de couperoses, s'improviser grands artistes en huit jours, et vendre leurs navets trente-six mille gourbeignes.

Je vois des putains modernes, longues comme des mantes, entraîner des michés sur des trottoirs roulants.

Je vois des putains anciennes, obèses et mouvantes comme des baquets de colle, longer honteusement les gares de ceinture et les usines.

Je vois des pédicures et des garçons coiffeurs, de jeunes larbins et des gigolos, le croc coquin, la crotte au nez, mourir étouffés, Laocoons des femmes du monde et des nègres.

Je vois des vieillards sclérosés, rajeunis par des greffes interstitielles prélevées sur des soldats morts à la guerre, demander à deux cents ans la main d'une fillette de quatre-vingt-dix ans.

Les parents la trouvent un peu jeune. L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot. Il se console avec son piano à hélices...

— Mais qu'est-ce que tu me racontes des journaux et des affiches?

— On échangerait cœur ayant très peu battu contre rate largement dilatée?

— Rendez-nous, s'il vous plaît, nos chagrins et nos sommes,
Et reprenez vos 1000 *H-P.*

LÉON-PAUL FARGUE

L'HUMANITÉ ET « LES HUMANITÉS »

Dans un essai tragique qu'il consacre à Gorki, le poète Alexandre Blok parle du peuple et des intellectuels comme de « deux camps secrètement ennemis ». Entre les deux camps, explique-t-il, il existe une ligne frontière sur laquelle les uns se rapprochent des autres pour parlementer. Mais la conversation est de plus en plus difficile. Il semble que la barrière soit infranchissable. Lui-même, s'avançant ainsi pour parlementer et tout prêt à « aller au peuple », selon la formule, craignait de n'obtenir pour toute réponse que « toujours le même petit rire railleur et décourageant ». Qu'en faut-il penser ? Je me demande, pour moi, si avant toute tentative de cette sorte, et peut-être avant toute question politique, il ne convient pas de résoudre certaine question préalable.

C'est qu'il me paraît que nous vivons, intellectuels, sur une vieille idée qui fut vraie jadis, qui n'est peut-être plus qu'une illusion. La révolution, achevant le travail des idéologues du XVIII[e] siècle, nous fit croire que les idées mènent le monde. Il est clair que nous ne demandions pas mieux. Nous étions tous de ce fait promus au rôle de guides, de meneurs des hommes. En ce sens tous les écrivains du XIX[e] siècle, et les plus réactionnaires, ont participé de l'esprit révolutionnaire. Ils ont cru que leur pensée pouvait organiser le monde. Et aujourd'hui encore, quoique nous ayons perdu ces allures de mages qu'un Saint-Simon et ses disciples se donnaient, nous croyons encore, avouons-le, que nous ne sommes pas sans puissance sur le jeu social.

Nous nous prenons pour des sauveurs. Or il n'est pas sûr que les intellectuels aient encore cette puissance qu'ils s'attribuent. Ou plutôt il n'est pas sûr que la masse des hommes et le peuple particulièrement mette désormais en eux son espoir. Il n'est pas sûr que la culture dont se recommandent très généralement les intellectuels, les « humanités », qu'ils se vantent un peu trop souvent, parfois un peu bien légèrement, d'avoir faites, puissent grand'-chose pour le salut des hommes, pour le salut de l'Humanité. Si l'histoire de l'humanité est celle d'un long combat et d'une lente délivrance, il n'est pas sûr que dans le moment présent les intellectuels soient les animateurs de ce combat, qu'ils aient l'initiative de cette délivrance. Je n'affirmerai rien, car il est difficile de rien affirmer en ces matières, difficile de dire avec précision quel est cet esprit qui agite la masse. Mais je crois reconnaître les signes d'un conflit grave entre la culture et les hommes, entre l'Humanité et les humanités. S'il existe vraiment, s'il n'est pas l'invention d'un esprit pessimiste, s'il est peut-être le fait le plus tragique de l'histoire contemporaine, rien n'est plus nécessaire sans doute que d'employer à le faire cesser toutes les forces de notre esprit.

* * *

Le peuple se méfie de la culture. On en pourrait donner bien des preuves. Rappellerai-je avec quelle timidité, quelle crainte il envoie ses enfants dans les lycées, leur préférant l'enseignement primaire supérieur ; sa méfiance à l'égard de ces projets d'école unique dont tout le monde parle ? Il vaut mieux sans doute aller tout droit au fait le plus caractéristique et le plus général qui nous signale cette méfiance et ces soupçons. Je veux parler du communisme.

Je n'oublie pas que le communisme est une doctrine, le plus savant et le plus complexe des systèmes économiques, qu'il est le fruit des méditations attentives de grands savants. Je sais, pour avoir quelquefois mis le nez dans

ces Sommes nouvelles que sont les œuvres d'un Marx ou d'un Lénine, que c'est là de l'intelligence et de la culture encore. L'esprit est là dans sa force souvent. Il y apparaît aussi capable de toutes les ratiocinations et de toutes les subtilités. Mais le bolchevisme n'est pas dans le cœur du peuple un si savant système. Il n'est comme toutes les doctrines auxquelles le vaste cœur du peuple fait accueil qu'un grand mouvement mystique. Pour moi, je suis tenté d'y voir le mysticisme d'un cœur désespéré, trop longtemps trompé, dupé, et qui ne s'en remet enfin qu'à lui-même. Le rassemblement qui se fait du peuple dans les cellules communistes, c'est la retraite, la sécession sur le mont sacré d'un peuple tenté par le désespoir. La puissance d'attraction du bolchevisme sur les foules tient toute peut-être en ce qu'il est une dénonciation du pharisaïsme et du mensonge intime du monde moderne, un mensonge dont pendant quatre années les peuples d'Europe ont souffert dans leur chair et leur sang. Que les hommes du peuple bégaient avec une grande application les formules du *manifeste communiste*, que ce goût du savoir et de la science, qu'ils connaissent désormais et qu'on ne pourra plus leur enlever, fasse qu'ils trouvent du plaisir à croire reconnaître comment leur révolte est fondée en raison, cela est grave sans doute, mais n'est pas le plus grave. Le plus grave est que leur volonté désespérée soit d'accord avec ce qu'il y a de désespoir et de négation dans la foi d'un Lénine.

S'il fallait en croire leurs journaux, socialistes et communistes ne se distingueraient que par les interprétations différentes qu'ils donnent de quelques points essentiels de la doctrine marxiste, dictature du prolétariat... La différence apparaît bien autre si laissant là les chefs et les théoriciens de ces doctrines on n'envisage que la foi des masses qui les suivent. Les socialistes, avant la guerre, comme les communistes de l'après-guerre, disaient : « L'union des travailleurs fera la paix du monde. » Ils enseignaient la lutte

des classes, proclamaient la nécessité pour le peuple d'une séparation, d'une reconnaissance de ses droits et de ses devoirs propres. Mais, au moins dans l'Occident de l'Europe, pareil enseignement était tout plein d'un vigoureux optimisme. On constatait la guerre des classes plus encore qu'on ne la prêchait. La grande nouveauté du bolchevisme, c'est son réalisme. En dépit de tout et malgré l'enseignement réaliste de Karl Marx et de Lassalle et des syndicalistes, le socialisme jusqu'à la guerre est demeuré idéaliste. La science économique avait bien pu montrer à l'œuvre et détruisant les meilleurs instincts des hommes une effroyable loi d'airain. Le cœur du peuple ne se résignait pas. Ces lois d'airain, il espérait qu'à force de générosité on les tournerait, on les briserait. Il espérait en la science, en la culture, en la puissance des idées. Il ne pouvait pas croire à son isolement. Il ne pouvait se croire si malheureux, si mal aimé. Il était socialiste, comme il avait été chrétien. Les grandes paroles de charité et d'amour qu'il était déshabitué d'entendre à l'église, il les reconnaissait quand Jaurès lui parlait ; elles relançaient son vieux rêve, sa séculaire espérance. Les socialistes, en dépit d'eux-mêmes, continuaient de compter avec la bonté humaine. Le bolchevisme en désespère. Il connaît, comme elle est, la méchanceté des hommes. Nous avons tous connu des bourgeois socialistes, des catholiques socialistes. Nous ne connaîtrons pas de bourgeois bolcheviks, de catholiques bolcheviks. Le bolchevisme, tel qu'il est senti désormais par le peuple aussi bien que par ses théoriciens est un acte d'accusation contre la culture elle-même. C'est une guerre déclarée au vieux monde, à la pensée qui prétend le justifier en même temps qu'elle l'anime. C'est la dénonciation tragique de l'impuissance des pensées les plus généreuses, aussi longtemps que les choses, ces dures maîtresses des hommes, ne seront pas autrement administrées.

Dans le livre que Trotzky a consacré à Lénine, je trouve un admirable récit. Trotzky venait d'arriver à Londres. Il

venait y voir Lénine qu'il ne connaissait pas encore et organiser avec lui le travail de l'Iskra. Lénine proposa une promenade. Ils sortirent, se promenèrent dans un grand silence. Ces deux ingénieurs de la Révolution s'observaient, chacun se demandant ce que valait l'autre, quel crédit on pouvait lui faire. Comme ils arrivaient devant Westminster, Lénine enfin se décida à parler : « C'est *leur* Westminster », dit il. Et Trotzky explique que ce *leur* se rapportait, bien entendu, non pas aux Anglais mais à tous leurs « ennemis ». Et il ajoute : « Une ombre imperceptible, celle de la classe des exploiteurs semblait s'étendre sur toute la culture humaine, et cette ombre était toujours sensible à Lénine, aussi indubitablement apparente que la lumière du jour. » C'est cela. Et cette parole, j'imagine, tout de suite mit d'accord ces deux hommes pour une longue action. A tous deux la culture était suspecte, instrument de domination aux mains des maîtres, inhumaine. Ensemble, ils sentaient qu'il fallait lui rendre son humanité. Eh bien, le sentiment de ces deux chefs, c'est aussi le sentiment du peuple auquel ils devaient après la guerre s'adresser. Et l'aventure mondiale du communisme, la rencontre de ces théoriciens communistes et du peuple dans les années d'après-guerre n'est peut-être que la rencontre de deux désespoirs.

Chercherons-nous dès maintenant les raisons de ce désespoir ?

L'histoire du XIXe siècle est une grande et tragique histoire. Cela commence par la plus merveilleuse espérance. Un esprit vraiment prométhéen semble animer le monde. La révolution, c'était surtout un acte de foi en l'humanité, en la puissance de l'esprit humain. C'était aussi, selon Michelet, le « droit du nombre » proclamé et publiquement reconnu. Quelques simples paroles, tombant dans toutes les âmes, — je pense à la déclaration des droits et des devoirs du citoyen —, constituaient les hommes dans une nouvelle dignité. Tous se savaient, voulaient être désormais les seuls artisans de leur destinée. Chez nous, le

peuple, entraîné par cette grande foi, pour la bourgeoisie fit trois révolutions. Révolutions victorieuses tant qu'il se battit pour les autres. Ces « terribles chansons Françaises de liberté », qu'évoque Whitman dans son propre poème, étaient sur toutes les lèvres, et l'espoir ainsi allait croissant, quand les journées de Juin brisèrent en deux le siècle et la société Française. Le peuple naïvement avait cru qu'il pouvait lui aussi participer aux bienfaits de l'idéologie nouvelle. Dès lors les chansons cessent. Quelque vingt ans plus tard, les Versaillais rafraîchissent la mémoire du peuple et le rendent à son désespoir. Un mécanisme, le plus fatal et le plus accablant, pèse sur sa vie, transforme ses métiers. Et l'on pense, devant ce peuple souverain et berné, au mot de Diderot : « Avoir des esclaves n'est rien, mais ce qui est intolérable, c'est d'avoir des esclaves en les appelant des citoyens. »

Et la culture, que devenait-elle pendant ce temps ? Que faisaient les intellectuels ? Ces hommes que la Révolution elle-même avait poussés en avant des autres, qui sans elle n'eussent jamais été que des amuseurs, et qui grâce à elle avaient désormais charge d'âmes, qui devaient être des guides et des sauveurs, s'isolaient. L'esprit, enivré de sa propre puissance, devenait plus orgueilleux. Au commencement du siècle, un Saint-Simon se voulait Messie ; vers la fin du siècle, un Renan se voulait tyran, et cela caractérise assez bien l'évolution des intellectuels. Un Saint-Simon rêvait d'un Messianisme des intellectuels, Renan d'une tyrannie des intellectuels. C'est dire que l'esprit révolutionnaire avait cessé d'animer les intelligences. Renan ne craignait pas d'écrire que le peuple sans doute devait se résoudre à penser « par procuration ». La formule de Lucain était la sienne : *Humanum paucis vivit genus*. Si on me permet de parler une fois un langage politique, c'est un fait que dans la majorité les intellectuels avaient versé à droite. Il semblait que la fonction de l'esprit ne fut plus que de justifier ce qui est, le monde comme il va.

Un grand événement acheva de rendre évident ce désordre : la guerre. Alors on put voir quelle était la timidité, ce n'est pas assez dire, la lâcheté de l'esprit. Les intellectuels, en tous pays, ne surent rien faire que s'appliquer à justifier un crime. La guerre, sans eux, eût paru tout de suite ce qu'elle était, ignominieuse. Elle n'eût pas tant duré, si partout ils n'avaient été si fins, s'ils n'avaient déployé tous leurs prestiges, trompé par leurs sophismes, enchanté par leurs cantilènes une humanité terrifiée. On vit clairement que la culture pouvait n'être qu'une grande sophistique. Le rêve de M. Renan s'accomplissait. Il avait rêvé d'une royauté des intellectuels : « Une théorie, disait-il, d'où sortiront des machines terribles domptant et subjuguant tout, prouvera sa vérité d'une façon irrécusable. » Nous avons vérifié cette irrécusabilité. Les savants ont pu pendant quatre ans exercer une terreur illimitée. Dommage que ce ne fut qu'au profit de la mort.

Comment le peuple n'eût-il pas désespéré des intellectuels ? Comment l'humanité n'eût-elle pas désespéré de la culture, des humanités, si la culture ne menait plus qu'à de telles catastrophes et en prenait même avec une sorte de fierté la responsabilité ?

*
* *

Tel est le conflit. Mais j'en voudrais donner une description plus intérieure. Il me plairait de montrer un homme venu du peuple aux prises avec la culture. Je ne sais pas de plus beau combat ni de plus grand drame intellectuel.

Ce drame, vers le milieu du XIXe siècle, au temps où il écrivait *Le peuple*, ce grand livre d'éducation sociale que nous ne relirons jamais assez souvent, Michelet le caractérisait en une rapide et éclatante formule. Repensant à sa propre ascension : « J'ai crû, écrivait-il, comme une herbe entre deux pavés, mais cette herbe a gardé sa sève, autant que celle des Alpes. Mon désert dans Paris même, ma

libre étude et mon libre enseignement (toujours libre et partout le même) m'ont agrandi sans me changer. Presque toujours ceux qui montent y perdent, parce qu'ils se transforment ; ils deviennent mixtes, bâtards ; ils perdent l'originalité de leur classe, sans gagner celle d'une autre. Le difficile n'est pas de monter, mais, en montant, de rester soi. »

Il pouvait se rendre à lui-même cette justice. Il était en effet « resté soi », resté peuple. Il n'avait pas déserté les siens. Encore se plaignait-il lui-même d'avoir perdu de sa simplicité. La culture l'avait « sophistiqué ». Il regretta toute sa vie qu'elle l'eût rendu incapable d'écrire de grands livres populaires. Pourtant il était demeuré fidèle et aucune vertu ne lui paraissait préférable à la fidélité. Mais quels hommes du XIXe siècle ont été fidèles comme lui ? Comme on en aurait vite fait le compte. Dans ce siècle tout sort du peuple, mais tout déserte. La sève du siècle, c'est la sève du peuple. Qui dira pourtant que ce siècle a construit une civilisation populaire ?

« Le difficile n'est pas de monter, mais, en montant, de rester soi. » Quelle est donc cette difficulté ?

On sait le mot que M. Renan prête à Caliban, c'est-à-dire au peuple, dans son drame philosophique : « A bas les livres ! A bas le latin ! » Un pareil mot n'est selon moi qu'un grand blasphème et méconnaît ce besoin fervent de lumière qui est au fond de l'âme populaire. Au fait M. Renan lui-même n'avait-il pas été dans sa jeunesse un Caliban ? Ce prince de l'esprit oublia trop tôt le jeune barbare cimmérien qu'il avait été. Il nous a assez bien parlé de cette « encéphalite », de cette passion de savoir dont il souffrit vers sa vingtième année. C'est qu'il n'est rien d'égal à l'émotion d'un jeune homme du peuple, lorsqu'il découvre pour la première fois la vieillesse de la pensée humaine et veut prendre sa place dans cette tradition de liberté et de combat. Quelle merveilleuse ardeur

l'anime ? Naïvement il associe, cet adolescent, l'humanité entière à ses progrès. Dès l'abord il veut n'être dans les domaines de la culture que le délégué des « siens ». C'est pour eux qu'il travaille, qu'il apprend à penser. Il grandit. Il est boursier dans un lycée. Et voilà que je ne sais quel orgueil s'insinue en lui, je ne sais quelle honte aussi, quelle honte des « siens ». Il les voudrait plus délicats, plus distingués. Pourtant il se défend encore. Il n'est plus peuple, mais il veut être peuple. Il s'applique à l'être. Vains efforts. C'est au peuple à son tour, à ce peuple qui l'a délégué, de ne le plus reconnaître. On ne se comprend plus. On ne parle plus la même langue. On s'aime encore, mais c'est à la condition de ne pas se voir trop souvent. Voilà notre homme professeur, avocat, ingénieur, directeur d'usine. Que va-t-il faire ? Sa fonction est désormais de commander. A ce poste de commandement se souviendra-t-il encore de ses origines ou ne sera-t-il qu'un maître parmi des maîtres ? Heureux si les circonstances ne l'obligent pas à tourner contre les « siens » l'habileté qu'il a acquise et la vieille expérience qu'il a de leur cœur.

Ce progrès de parvenu, est-ce ascension ou désertion ?

On me dit avec la plus grande bonne foi : « Mais cela est inévitable. Cette séparation est la rançon de toute culture. » Je ne le crois pas. De notre culture assurément. Non pas de toute culture.

Rechercher les raisons de cette séparation, de cette désertion sera découvrir les causes profondes du conflit que nous examinons. Ecartons les raisons basses et intéressées, le plat désir de la réussite et de la fortune. Encore conviendrait-il de célébrer, comme il faut, certain « refus de parvenir », qu'un jeune écrivain-professeur, mort à la guerre, Albert Thierry, recommandait à ses élèves des écoles normales. Mais, tout compte fait, le peuple ne perd pas grand'chose quand il ne perd que des âmes de parvenus : intelligences molles et caractères

faibles. Le plus grave est que les meilleurs puissent être tentés.

Il est dans les « humanités », ou plutôt dans ce qu'elles sont devenues, un principe de dédain, d'exclusion et d'orgueil inconciliable avec la culture que le peuple appelle. C'est une grande affaire de donner raison de cet exclusivisme et de cet orgueil. On le sent bien mieux qu'on ne se l'explique. Est-ce la marque ineffaçable d'une culture qui nous vient d'un monde et d'un temps où l'humanité était partagée en nobles et en non-nobles, en *ingénui* et en *servi*, en hommes libres et en esclaves ? Peut-être. L'objet d'une telle culture était de « réussir » un sage, un être d'exception, d'autant plus séparé des autres hommes qu'il était plus parfait. Je sais pourtant tous les songes que se permit la sagesse antique ; je ne vois pas qu'elle ait jamais pensé à arrêter l'homme dans son élan, et je ne puis oublier que Socrate consentait à interroger même les esclaves, certain qu'il était de découvrir dans leur esprit, aussi bien que dans celui des jeunes aristocrates, ses disciples, la vérité comme endormie et, pour ainsi parler, prête à se réveiller.

Comment cette culture antique, faiseuse de sages, est-elle devenue faiseuse de maîtres ? Au second siècle après Jésus-Christ, alors qu'elle a définitivement pris sa forme, découvert sa règle, qu'elle est devenue une institution sociale et déjà un enseignement de classe, Aulu-Gelle, ainsi que le remarque M. Julien Benda, dans une note de son dernier livre, ne manquait pas de remarquer que « ceux qui parlaient bien le latin n'ont pas donné au mot *humanitas* l'acception vulgaire qui est synonyme du mot grec φιλανθρωπία, ce qui signifie une complaisance active, une tendre bienveillance pour tous les hommes », mais bien celui du mot grec παιδεία « de ce que nous appelons, dit Aulu-Gelle avec fierté, éducation, connaissance des beaux-arts ». Comme si une

chose de toute nécessité devait exclure l'autre ; comme si l'on ne pouvait joindre certaine connaissance des beaux-arts à une tendre bienveillance pour les hommes. Tout était devenu mépris du vulgaire, du profane dans un tel système. Le stupide orgueil des « *cives Romani* » ne pouvait l'adoucir. Et, il faut le dire, la tradition humaniste sur laquelle nous vivons est bien plus romaine qu'elle n'est grecque, les notions grecques de science et de beauté sont bien moins vivantes que les notions romaines d'ordre et de droit. Le *conciones* nous enseigne le respect de l'ordre établi. Il fait de nous des citoyens, il est vrai, mais mieux encore des « hommes d'ordre », respectueux de la raison d'état, et, si nous sommes de bons élèves, nous devons avoir sur Spartacus, ce meneur d'esclaves, les sentiments de Crassus ou de Pompée.

Eh bien, le peuple, à n'en pas douter, est pour Spartacus. Et cela fait tout le débat entre lui et nous, entre l'Humanité et les Humanités.

Et je n'ai rien dit encore des déformations que l'époque moderne, les derniers siècles d'enseignement jésuite ont fait subir à des disciplines qui avaient du moins pour elles la force. Aussi bien ne puis-je penser à faire ici l'histoire de notre culture. Mais longtemps elle a été prônée bien plus pour son élégance que pour sa force. Les « honnêtes gens » furent d'habiles rhétoriciens. La culture devint une manière d'être. Et l'on en est venu au point que le préjugé de la culture tient lieu pour beaucoup de gens de la culture même. Il ne s'agit que de paraitre. Mais comment ces faux élégants reconnaîtraient-ils la rude humanité d'un peuple qui ne connaît rien que les choses réelles et les idées fortes ? Leur éducation a développé en eux une vanité qui sépare, une vanité inhumaine. Si l'on ajoute que cette vanité, ce snobisme d'un prétendu savoir s'ajoute dans un très grand nombre de cas à la fatuité de la fortune, qu'il y a

collusion entre la richesse et la culture, depuis que les maîtres sont les hommes d'argent, que tout est ainsi réglé dans la société contemporaine qu'il suffise pendant sept années d'avoir fait semblant d'apprendre le grec et le latin et de réussir à un examen avili, le baccalauréat, pour être sûr d'occuper par la suite dans la vie sociale une fonction de direction, pour commander, pour être un chef, alors peut-être comprendra-t-on que notre culture soit en effet suspecte au peuple et qu'il attende peu de secours des intellectuels que nous nous vantons d'être.

M. Julien Benda parlait récemment de la trahison des clercs ; ce n'est pas assez dire peut-être. Peut-être faut-il parler d'une trahison de la culture elle-même, d'une trahison des Humanités.

*
* *

N'est-il aucun remède à un pareil conflit ? Je ne veux pas penser aux catastrophes qu'une telle trahison provoquerait si en effet le peuple devait renoncer à reconnaître en l'esprit son sauveur, s'il devait définitivement désespérer des puissances de la raison, ne compter que sur lui-même, s'en remettre à sa seule énergie. Il faut qu'un esprit nouveau intervienne. La fonction des Humanités n'est pas de faire des chefs. Des gens nous rebattent les oreilles de ce mot de chef. La fonction des Humanités est de faire des hommes. Et, pour reprendre le texte d'Aulu-Gelle, que nous citions tout à l'heure, la παιδεία n'exclut pas la φιλανθρωπία, l'éducation la plus haute n'exclut pas le plus généreux amour.

Il nous faut donner à ce beau mot d'Humanités tout son sens. Si j'ai paru plus d'une fois faire ici aux Humanités un procès de tendance, je veux bien qu'on ne s'y trompe pas. Je sais où l'humanité toujours peut renouveler sa force vive, et j'ai précisément pour les vieux livres assez d'amour pour ne pas supporter qu'on les

affadisse. Je veux qu'ils continuent d'être des manuels d'énergie humaine. J'ai assez d'estime et de respect pour les Humanités pour ne pas supporter qu'on en avilisse l'esprit. Leur objet, à les considérer hors des déformations que des gens et des partis intéressés leur font subir, est double. Elles nous mettent en possession d'une méthode pour penser : que ce soit donc une méthode pour penser juste, jamais une sophistique. Elles nous enseignent une grande tradition humaine de pensée et de travail : que cette tradition tienne donc compte de l'effort de tous les hommes.

Je ne sais si la révolution est faite dans la société, mais elle n'est pas faite à l'école, dans la culture. Jamais encore on n'a enseigné le peuple au peuple. Jamais on ne lui a dit que lui aussi pouvait être fier de tout ce qu'il a fait. L'histoire, par commodité et par tradition, continue de s'attacher aux grands noms éclatants, comme à des relais de la lumière. Il semble que l'esprit n'ait jamais habité que les chambres fermées des savants, des hommes capables de la pensée abstraite et pure. Comme si l'esprit ne soufflait pas partout, comme si l'immense et anonyme effort des métiers n'avait pas fait autant pour l'humanisation de la terre que les raisonnements des savants. J'accorde que le peuple n'invente pas les idées. Mais c'est lui qui les garde. Il est le vaste cœur où la civilisation s'installe, prend son rythme. Et c'est lui parfois aussi qui les sauve en se sacrifiant pour elles. Il y a de son sang dans tout ce qui est noble au monde. Allons, ayons donc l'honnêteté de dire que Spartacus fut bien utile et peut-être n'avait pas tort. Marx disait : « C'est le mauvais côté de l'histoire qui fait l'histoire ». Et Renan qui ne pensait pas faire écho à une telle parole reconnaissait dans le peuple « le principe du mouvement dans l'humanité ».

L'humanité s'est démesurément élargie. Mieux vaut

y consentir. Je veux dire que tous les hommes désormais sont décidément des hommes. L'exclusivisme aristocratique, le dédain des gens bien élevés n'y feront rien. Alors mieux vaut peut-être compter en effet avec tous les hommes, avec l'abondance de leurs innombrables désirs, avec cette merveilleuse floraison de besoins dont consentent à souffrir des êtres qui par là même font la preuve qu'ils parviennent enfin à la condition humaine. Ainsi l'Humanité et les Humanités seront réconciliées. La plus noble culture, la seule culture qui vaille, quelque moment de l'histoire que l'on envisage, est celle en laquelle on retrouve le mouvement et l'élan de l'humanité en cet instant. Une culture n'est rien qui dit non aux nouveaux désirs des hommes, qui refuse de reconnaître la ferveur passionnée qui les anime, le besoin de grandeur et de dignité qui les tourmente. Une culture est morte qui n'est plus qu'une puissance d'arrêt.

Georges Sorel méditant sur la ruine du monde antique constatait que les dernières écoles païennes « ne produisent plus rien, et s'éteignent d'une manière ridicule ou misérable, que les derniers philosophes païens ne sont plus occupés que de sorcellerie ». D'un mot la pensée antique se perd et s'anéantit dans la futilité. Il semble que l'esprit ait peur. Il manque d'accueil et de générosité, n'entend pas cet immense appel que lui adressent des nations d'esclaves. Que faire ? Le monde renonce à la raison et se donne à la foi.

L'esprit aura-t-il peur encore ? Je ne puis le croire. Mais je n'ai voulu ici que poser la question préalable. La résoudre sera faire en sorte que cette ligne dont parlait Alexandre Blok ne devienne pas une ligne de bataille.

Février 1928.

JEAN GUEHENNO

LE MARTYRE D'ANAGÈNE

On se rappelle cette curieuse affaire où faillit sombrer, il y a quelques années, l'autorité de la justice : un homme paisible arrivait devant le jury de la Seine chargé de plus de crimes qu'un hercule n'en aurait pu commettre et soulevait l'indignation de l'univers, jusqu'à ce qu'on découvrît que les notes du carnet sur lesquelles reposait l'accusation correspondaient à de vulgaires cauchemars. Bien que l'erreur dont il eut à souffrir ait été reconnue, Anagène est resté le sujet de discussions fréquentes. En revenant aujourd'hui sur ses malheurs, nous ne cédons pourtant ni à la prétentieuse ambition de tirer ceux-ci définitivement au clair, ni au malin désir d'accabler les magistrats qui furent compromis. Un rôle autrement souriant nous a séduit : celui de faire respirer à notre époque asphyxiée un peu d'air pur ; car, ainsi que les circonstances de son acquittement avaient pu le laisser supposer, Anagène était une sorte de saint, de martyr de la vie moderne.

Il avait, on s'en souvient, été dénoncé par les commerçants de son quartier que l'étrangeté de son allure avait rendu soupçonneux. En choisissant au hasard dans la multitude de dépositions faites à ce sujet, on trouve par exemple qu'il était entré une fois dans un magasin d'ameublement et qu'il avait demandé le prix d'un abat-jour. Il avait dit très posément qu'il l'achetait et avait prié la vendeuse de l'envelopper. Il n'avait manifesté jusque là aucune surexcitation. Mais au moment de partir, il était devenu subitement très pâle et tout en conservant une parfaite dignité, il avait déclaré qu'il n'avait pas la force d'emporter son paquet. Bien que l'ayant payé, il l'avait déposé sur une

chaise. On avait d'abord compris qu'il était fatigué et quoique le fardeau ne fût ni lourd ni encombrant, on avait offert de le faire porter à son adresse. Il avait refusé de la donner, puis avait exprimé d'une manière encore plus inattendue son regret de quitter le magasin. « Ainsi je ne reviendrai plus jamais ici », avait-il murmuré en regardant la boutique avec consternation. La marchande avait aussitôt protesté, mais il l'avait fixée d'un œil si sombre qu'elle avait pris peur. Et comme il n'expliquait toujours pas son attitude, elle avait dû le menacer de le faire expulser par un agent, ce qui avait eu immédiatement pour effet de le faire sortir. Le procès-verbal ne disait pas s'il avait emporté ou non l'abat-jour. Des scènes analogues s'étant produites dans la plupart des boutiques du XVI[e] arrondissement, on avait cru qu'il s'agissait d'un criminel étouffé par le remords et le commissaire averti n'avait pas tardé à découvrir qu'il recherchait depuis longtemps ce dangereux malfaiteur. Par suite on oublia cette ténébreuse origine du procès : les singulières démarches d'Anagène auprès des commerçants s'évanouirent devant l'énormité des charges accumulées contre lui. C'était pourtant là que se trouvait le véritable fond de l'affaire. Et les mêmes faits qui, mal interprétés, ont égaré la justice, auraient pu, comme on va le voir, la conduire à se faire une toute autre religion.

Anagène avait toujours été le bouc émissaire de son entourage. A l'école ou chez lui, quand il était enfant, une faute avait-elle été commise, on le désignait aussitôt. De semblables abus ont souvent sur le caractère de ceux qui en sont victimes une influence fâcheuse : ils leur font perdre confiance en eux. Plus tard, Anagène éprouvait à tout propos le besoin de se disculper et se sentant l'objet d'un reproche en se promenant, en mangeant ou en faisant l'amour, il allait jusqu'à se demander : « Pourquoi moi ? » dans de pareils moments.

Mais il souffrait surtout dans les endroits publics où il se croyait épié par tout le monde. Il évitait autant qu'il le

pouvait les Grands Magasins dont l'atmosphère le jetait dans une sorte de délire. Il était cependant quelquefois obligé d'y aller. C'est ainsi qu'il se produisit un jour au « Printemps » un incident qui devait changer le cours de sa destinée.

Il s'apprêtait, pour en finir plus vite, à demander l'emplacement exact du rayon qui l'intéressait, quand il s'aperçut qu'il avait oublié le but de sa course. Aussitôt l'affolement le saisit. Il va d'un étalage à l'autre et regarde anxieusement à droite, à gauche, espérant qu'il reconnaîtra en le voyant l'article qu'il lui faut. Mais il sent naître en lui un sentiment inconnu ; plutôt il voit se manifester son horreur habituelle des grands magasins d'une façon nouvelle, y trouvant jointe l'impression qu'il va découvrir la cause de cette horreur. Il erre de rayon en rayon, demandant le prix de différents objets et commence à goûter une certaine satisfaction dans son désarroi grandissant. Il a peur d'être pris pour un voleur mais il ne se sent plus le droit de rejeter cette angoisse ou d'y mettre fin simplement en sortant. Son regard croise brusquement celui d'un inspecteur qui le fait battre en retraite, se met à le poursuivre de la passementerie aux fleurs artificielles, des gants à la parfumerie et qui, avant qu'Anagène ait pu atteindre un ascenseur, lui jette la brutale question que Cerbère devait poser jadis aux âmes :

« On s'occupe de vous ? »

Anagène demande en balbutiant la sortie.

— Vous lui tournez le dos ! »

A partir de ce jour sa vie prit une tournure inaccoutumée. Il s'arrêtait machinalement dans des lieux où rien d'impérieux n'exigeait sa présence, où celle-ci lui paraissait au contraire injustifiable. Il recherchait ces moments d'hésitation, de doute public qu'il fuyait autrefois. Il n'en éprouvait plus la même inquiétude. Il voyait les choses sous un jour différent, avec un recul qui les rendait souvent plus attachantes. Des endroits où il était passé naguère,

d'anciens lieux de rendez-vous qu'il n'avait plus jamais remarqués, lui apparaissaient avec une netteté qu'il admirait, comme s'ils venaient d'être retrouvés intacts après des siècles. Ce qui l'entourait à la minute même et qu'il regardait pour la première fois lui semblait fraîchement retiré du sol. L'œil nostalgique qu'il posait sur la façade d'un immeuble où il allait entrer y découvrait des chapiteaux, des frises d'un style oublié. Le présent dressait autour de lui ses théâtres exhumés comme s'il avait été le produit de fouilles continuelles. Anagène y marchait comme au milieu des tombes d'une nécropole. Il pénétrait dans des cafés où il n'avait pas l'intention de consommer, chez des coiffeurs où l'idée de se faire raser ne lui venait pas, uniquement pour s'y recueillir quelques instants et pour y méditer sur la fuite du temps. Il conservait une vive prédilection pour les Grands Magasins dont il sentait particulièrement la valeur archéologique. Et pour obéir à cette superstition, il accomplissait des actes anodins, sans utilité, mais d'une exécution toujours malaisée, qui demandait de la persévérance et du sang-froid, car elle allait en général contre l'ordre des choses établies. Ayant remarqué par exemple à son cercle un cendrier-réclame des Galeries-Lafayette, il se mit en tête d'avoir le même à tout prix. On ne croirait pas qu'une telle acquisition dût nécessiter un grand effort. Cependant il est d'autant plus difficile à un particulier d'obtenir ces modestes symboles de la vie moderne qu'ils ont moins de valeur et se trouvent en plus grand nombre dans la circulation. Pour avoir ce cendrier, Anagène fut pendant tout un jour renvoyé de Charybde en Scylla par des vendeurs ignorants et surpris de ce qu'il leur demandait : pas plus à l'ameublement qu'aux articles de porcelaine, ni qu'au service des hôtels ou à la caisse n° 1, on ne connaissait l'existence de cet objet autrement que par ouï-dire. Anagène dût frapper à la porte du directeur. Cet homme avait tant de tics qu'on eût dit que, dans ce fabuleux souci de centralisation qui lui permettait de savoir à

chaque instant tout ce qui se passait dans le magasin, il avait également tenu à posséder lui-même les signes extérieurs des diverses manies que son petit univers avait pu susciter dans la clientèle. Il décocha dans la direction d'Anagène une grimace appropriée et mit très aimablement à sa disposition le chef du service de la publicité, lequel, après l'avoir conduit dans une réserve éloignée, le fit choisir entre plusieurs milliers de cendriers semblables, lui indiquant pour l'avenir qu'on lui donnerait volontiers les mêmes dans les endroits publics où il en verrait. De semblables caprices expliquent l'abondance d'objets de cotillon (éventails, poupées, boîtes) qui furent versés aux débats comme autant de preuves de la cleptomanie d'Anagène. Ils n'étaient en réalité parvenus entre ses mains qu'après de tenaces et puérils efforts dans les restaurants et dancings où ces inestimables primes se distribuent en général si parcimonieusement.

Voilà donc tout ce que cachaient les allées et venues de ce perturbateur ; voilà ce qui survit à la ruine d'une immense procédure. Ainsi l'origine de tous ses malheurs est d'avoir considéré le présent comme une époque disparue, qu'on ne pouvait reconstituer qu'en se servant de documents précis. Il y avait évidemment dans ce point de vue quelque chose de singulier ; mais que dirons-nous alors de l'intervention de la police ? Elle paraît d'autant plus inexplicable que le drame intérieur dont elle brusqua le dénoûment était plus subtil. On se trouve là devant un fait vraiment stupéfiant. Qu'une enquête aussi personnelle ait attiré l'attention de la justice, qu'elle soit sorti du domaine de l'abstraction pour entrer dans celui des faits-divers, qu'elle ait pu conduire un homme en cours d'assises, c'est cela qui confond l'entendement ! Il n'y avait absolument rien de positif contre lui, sinon qu'il était excessivement distrait, par conséquent plus inoffensif que la plupart des gens. Mais c'est probablement ce qui séduisit la police. Elle est friande de ces cas qui lui permettent d'exercer sans

réserves un pouvoir arbitraire. Anagène offrait un terrain merveilleusement préparé pour une démonstration de ce genre. Il avait rendu son caractère aussi vide, aussi nu qu'une place d'armes. La police avait deviné, avec son flair habituel, qu'elle était en présence d'une proie facile. Autrement elle n'aurait pas donné tant d'importance à des réclamations de boutiquiers. Le plus curieux est qu'elle réussit ainsi par l'emploi de la force ce qu'Anagène avait vainement essayé de faire en sa détresse : il n'y avait que la police pour faire prendre de la consistance à l'indéfinissable délit dont il était accablé. Contrairement à toute vraisemblance, ils poursuivaient le même but et la victime était une fois de plus de connivence avec le bourreau. C'est ce qui parut d'une manière très suggestive au cours de son arrestation.

Attendit-on qu'il provoquât quelque nouveau scandale pour s'assurer de sa personne ? On en aurait été bien empêché, car il n'en causa jamais à proprement parler aucun. Mais l'inaction des agents plus ou moins chargés de le prendre sur le fait devenait énervante. Il fallait une diversion. Justement un espiègle eut l'idée de cambrioler à leur nez un étalage. On le prit pour Anagène. Et c'est ici que l'on admirerait l'habileté des faussaires, si l'on en avait le courage, ou si du moins on supposait qu'elle fut consciente. Ici s'opère en un moment d'affolement honteux la conversion magique interdite à l'individu, cette fabrication périodique d'un fait qui vaut de l'or par des mouvements de foule. Il y eut ce jour-là une des plus épiques chasses à l'homme qu'on ait vues. Comme si les inspecteurs avaient voulu faire un parallèle entre leurs recherches et celles d'Anagène, ils engagent les opérations sur la foi d'un faux signalement : Anagène perdu dans ses réflexions, est confondu par ses pisteurs ; on croit le tenir et l'on arrête un inconnu qu'on relâche aussitôt, tandis qu'il est à l'abri dans sa chambre en train de se tromper sur l'essence de son tourment. Tout cela est de l'Anagène

pur, il n'eût pas trouvé mieux pour se divertir. Mais ce n'est pas tout. Il s'agit de rattraper le véritable voleur. Un coup de sifflet retentit. Les agents cyclistes enfourchent leurs montures. Une rumeur panique, annonciatrice des soutiens de l'ordre, se répand en quelques instants dans les rues avoisinantes, aussitôt désertées. La force publique, mise en mouvement, s'ébranle dans ce vide, envahit les seuils, ferme les carrefours, nettoie le pavé, les trottoirs, les façades, pensant cerner l'objet de sa convoitise. Une sainte colère anime les limiers ; ils bousculent sur leur passage tout ce qui s'oppose à l'arrestation du doute, au passage à tabac de la philosophie. Leurs étincelantes colonnes ne cessent de croître, de nombreux volontaires accourent à leur suite en agitant des cannes convaincues. Le premier moment de crainte et d'hésitation passé, les immeubles envoient plusieurs bataillons de mécontents aux trousses du rêve et tous les chiens positivistes du quartier aboient furieusement. Admirable dérision de l'autorité ! La voilà, représentée par ses plus zélés serviteurs, qui court après ce qui n'existe pas ; la voilà qui s'enfle démesurément pour saisir son ennemi juré et le néant sur lequel se referment ses griffes est celui de ses suppositions. On croirait qu'elle est enfin tombée dans un de ces pièges qu'elle tend depuis des siècles à la crédulité, qu'on va la prendre à son tour sur le fait et que l'inanité de son but fera paraître cette fois celle de son pouvoir. Car ses fidèles s'acharnent en vain contre celui qui contient l'inaccessible et qui l'emportant dans sa fuite, en est protégé ; il est guidé par l'expérience de recherches autrement solides : échapper à des mouchards est un jeu d'enfant pour celui qui lance tous les jours les lévriers de l'imagination dans les plus difficiles terriers ; il ne sait même pas qu'on s'occupe de lui, ce n'est pas lui qu'on pourchasse. La police revient à la nuit, terrassée par des ruses plus implacables que les siennes. Va-t-elle abandonner la lutte et se reconnaître inapte à ces sortes de

capture ? Son aspect découragé le ferait croire. Hélas ! les événements ne vont pas tarder à tourner à son profit. Elle possède une ressource inconnue du rêve, un argument déterminant : la nécessité politique de son bon droit. La poursuite de l'invisible qui n'avait rapporté jusqu'ici que de l'amertume et quelques illusions aux hommes, pour la première fois qu'elle est dirigée par un commissaire, est sur le point d'aboutir. Car peu importe pour lui les échecs successifs de la filature et de la charge. Au contraire ils le servent, ils l'empêchent de reculer. Ce déploiement de forces ne peut pas avoir été vain : des journalistes se sont enquis des motifs de ce bruit ; on a vu le préfet de police en personne assister aux opérations ; à cette heure le garde des sceaux est averti ; demain ce sera la révocation peut-être pour l'imprudent commissaire. Il faut aller de l'avant, frapper un coup décisif. Rassemblant quelques hommes, il monte délibérément à l'étage habité par les parents d'Anagène. Il envahit l'appartement et somme la famille épouvantée de livrer le coupable. On s'interroge, on se récrie, on regarde inconsciemment dans la direction de la chambre mystérieuse, et déjà les agents se sont précipités. Ils trouvent Anagène à sa fenêtre en train de regarder tristement la fin de la poursuite. Il ne leur opposa pas la moindre résistance ; il était aussi radieux que s'ils étaient venus le délivrer.

Nous n'insisterons pas sur les monstrueuses erreurs de l'instruction, puisqu'elles ont été reconnues. Mais il est plaisant de rappeler maintenant cette prétendue découverte du pot-aux-roses, le ton pris dans les interrogatoires, à partir du moment où les révélations du fameux carnet donnèrent à une action des plus embarrassées l'envergure d'un procès terrifiant. On sait que la constance d'Anagène fut admirable et que, devant chaque présomption nouvelle — les dates auxquelles avaient été commis la plupart des crimes impunis de l'année coïncidant toujours avec celles de ses rêves les plus extravagants — il se contentait de sourire. Au

banc des accusés il conquit l'assistance par la sérénité de son visage. Il y avait une telle exagération dans les suppositions du ministère public, l'intention de réunir sur la tête d'un innocent tous les dossiers qui gênaient la justice était tellement flagrante, qu'un incident se serait certainement produit si l'affaire avait suivi son cours. Plutôt que de hasarder un sacrifice impopulaire on préféra faire expliquer par un témoin « que l'inculpé prenait ces notes tous les matins à son réveil, pour savoir ce qu'il pensait ». Une minute de stupeur sans précédent dans les annales de la justice interrompit les débats et l'acquittement avec félicitations fut prononcé sur le champ après les abandons successifs de l'accusation et de la défense.

Quand il sortit de prison, Anagène était cassé, vieilli, mais il avait repris confiance. Un emprisonnement immérité pouvait seul le guérir de sa susceptibilité. Pendant la longue prévention qui lui fut imposée, il eut tout le loisir de puiser dans les actes sauvages qu'on lui attribuait l'oubli de ses craintes immotivées. Mais il ne devait pas survivre longtemps à cette épreuve. Il s'éteignit doucement à la campagne au milieu de compagnons fidèles. Les termes dans lesquels l'un d'eux nous a rapporté ses derniers moments sont empreints d'une piété touchante :

« Anagène était d'une grande pâleur et ses paroles étaient presque imperceptibles. Mais à mesure que ses forces déclinaient, sa vitalité devenait plus grande. Il nommait nos chaises, nos vêtements, nos fronts et sous le murmure de sa voix, tout prenait un relief inaccoutumé. Dans notre angoisse il nous semblait assister à je ne sais quel commencement. Quand sa tête se fut inclinée dans un dernier geste d'acquiescement, je me souviens que son regard resta fixé dans la direction du mien. Pendant une seconde, il y eut dans ses yeux une expression que je vois encore : il était déjà parmi nous. »

PIERRE SICHEL

DIX-HUITIÈME ANNÉE [1]

Les petits détails des voyages de rentrée traversaient mes pensées lyriques, et usaient le courage amassé pour la grande épreuve de ma vie. A vrai dire, un voyage avec deux changements de train n'était jamais sans fatigue à ce moment de l'année, pendant la guerre. Ces agacements, les anicroches du voyage debout et du taxi difficile, mon cadet à emmener, j'imaginais que c'est le train-train ordinaire de ceux qui *vivent* : s'il m'accablait, c'est que j'étais inapte à la vie de tout le monde, (ainsi que ma mère, pour me rendre modeste, me le répétait tant) : « Comme tu es balourd. » L'autre malheur, c'est qu'en passant la grille de Henri IV, je prenais ma fatigue du jour pour un découragement sans remède.

En rentrant, je m'étonnai de quelques mouvements de dégoût : les tables de marbre du réfectoire graissaient et glaçaient le tranchant de la main. Le dortoir, ancienne bibliothèque des Génovéfains, était revêtu de boiseries superbes, et donnait sur le Panthéon. Mais je dus, pour me coucher, garder mon pantalon après ma chemise, enfiler ma chemise de nuit : alors seulement je pouvais me déculotter avec décence, et me coucher, pendant que tous les autres, autour de moi, exécutaient la même manœuvre. Voilà qui gâte l'éducation classique. Le dortoir annule Virgile. Au lit, je lisais quelques minutes

1. Voir le numéro de la *Nouvelle Revue Française* du 1er Octobre.

un livre agréable. Le dernier retardataire couché, la dernière porte de table de nuit claquée sur le dernier vase, la lumière s'éteignait. J'entrais alors dans une rêverie qui continuait ma lecture ; j'avais remarqué qu'au dortoir les réflexions sur moi tournaient toujours à la tristesse. La première soirée de l'année 18-19, je lus quelques lignes du *Centaure*, qui me rappela malgré moi les vacances. Aussitôt je quittai le livre, je réussis à m'amuser des nouveaux. Trois ou quatre de mes futurs compagnons n'avaient jamais été internes : ils s'enfilaient, avec embarras, dans des chemises de nuit de couleur, larges comme des sacs. L'envie de me moquer d'eux, moi interne depuis sept ans, ne me vint pas. Leurs mines naïves suffisaient à les faire reconnaître, même en étude, de l'interne invétéré, mal peigné, à la grimace moqueuse et triste. Deux me parurent beaux, et la plupart fragiles ; je me sentais mieux armé qu'eux pour les luttes du Concours, mais je n'en étais pas content. J'aurais pourtant bien voulu m'inoculer un peu d'arrivisme : cela m'aurait rendu, à mes propres yeux, l'énergie dont mes parents m'accusaient de manquer.

Au lycée Henri IV, les nouveaux candidats entrent d'emblée dans la classe qui prépare au concours, et se mélangent aux anciens qui redoublent ou triplent cette classe ; la coutume veut, pour la plupart des cas, qu'on ne se présente qu'après deux ans de préparation. Tous les candidats aux grandes écoles forment entre eux des associations, où les nouveaux sont admis après les brimades de rigueur. Les brimades de la Khagne — groupe des candidats à l'Ecole Normale, — beaucoup plus douces que celles des groupes similaires, ne manquaient pas toujours d'esprit : un concours poétique, où je comptais beaucoup sur une petite pièce imitée d'André Chénier, me fit quinaud : la règle, tenue secrète par le Jury jusqu'au résultat, attribuait le prix *au plus chaste*. D'autres attrapes semblaient combinées pour refréner enthousiasmes et espérances, faire baisser le ton. Les anciens nous interdisaient de parler du concours de

l'Ecole Normale : concours des *Bourses de Licence* était le seul mot admis (ces bourses sont distribuées, comme fiches de consolation, aux premiers refusés). Quant à être *ciré*, je m'y refusai net. Tous mes camarades prirent bien la chose : soulevés par les quatre membres, on les faisait glisser sur une table d'étude, d'un mouvement de va et vient. Pour rythmer l'opération une romance assez molle :

Elle avait, vait, tant mangé de mon-onde
La bê-te, te, du Gévau dan, dan, dan,
Elle avait, vait, tant mangé de mon-onde
Qu'elle n'avait, vait, presque plus de dents.

Lorsque je refusai, les chefs des anciens m'annoncèrent qu'ils me feraient cirer de force, et sur le rythme beaucoup plus vif :

Garibaldi, ce héros plein de charme,
Disait un jour à la princesse Edith :
Le bout du nez[1] *de la Princesse de Parme*
Ne manque pas d'un certain cramoïsi...

Je répliquai que j'allais rouler tous les anciens cul sur tête. J'étais assez solide et résolu pour que ma menace eût plus de poids que la leur. Ils se limitèrent à une sanction morale : « Tant que tu n'auras pas été ciré, tu ne seras pas Khagneux. » De fait, je ne l'ai jamais été : aujourd'hui autant qu'alors, je hais les hiérarchies et les momeries collectives.

Les anciens firent mine de me tenir rigueur, mais, outre que c'étaient de bons enfants, ils avaient besoin de nous les nouveaux : ils avaient besoin que nous admirions Chartier, qu'ils adoraient.

Parmi les nouveaux, je pris aussitôt réputation d'originalité. Je ne tentais pas de la cultiver ; je rentrais de vacances sauvage et plein de rêves. Je sautais la balustrade des vespasiennes et les lavabos du dortoir. Cela suffisait,

1. Vous m'entendez bien.

même aux yeux de candidats à l'Ecole Normale : je me souviens que Pierre Bost, déjà maigre, et leste, s'entraîna au saut avec appui des mains, et eut le bonheur d'égaler mes exploits. Je ne sais pourquoi la pureté de tous ces nouveaux me frappait. J'aurais voulu les préserver de Paris, de l'internat. Dès les premiers jours, l'ennui les rendit modestes dans leurs ambitions. L'un des plus doux me disait : « Rien que ma licence : un collège n'importe où, une petite chambre et la clef dans ma poche ». Cette *petite chambre* me donnait l'idée qu'il s'y consacrerait à l'amour, mais il reprit : « une toute petite mansarde où je serais bien tranquille, et où personne ne pourrait me déranger... » Le souffle me manqua, je quittai brusquement ce garçon : cette pauvre sagesse m'étouffait.

— Mais pourtant c'est le bonheur. — Non, non... (je me répétais mes cris de la forêt). Comme je suis effréné, concluais-je. Et je ne me déplaisais pas à ce moment ; encore un coup, je croyais avoir besoin d'énergie.

Les classes commençaient ; nous étions tous impatients de connaître Emile Chartier. A ce moment, il était célèbre dans le lycée, comme professeur idolâtré de ses élèves, mais nous connaissions à peine ses écrits publiés sous le nom d'Alain. Je croyais le détester d'avance : quelques mots des Khagneux m'avaient appris, l'année précédente, qu'il méprisait la psychologie. Or j'idolâtrais la science sans en rien connaître, et je voulais rester fidèle à cette humble et solide méthode scientifique que représentait pour moi la psychologie. Naïveté de mes seize ans. J'avais vu Chartier une fois, en avril 18 : le premier jour du bombardement par canon, il était venu pour enseigner un peu de logique à ses élèves consignés dans les caves, et dont les concours étaient proches. Ce trait, jugé selon mes idées sur le courage, balançait mes méfiances.

Nous l'attendions, le premier matin de son cours, dans une salle du premier étage, qui donne sur le Panthéon.

Le bruit de son pas nous fit taire. Il entra, boitant un peu d'une blessure ; je ne vis d'abord que des épaules et des mains énormes. Enlevé le chapeau mou dont le bord lui tombait sur le nez, ce nez grand et gros apparut sur une moustache rude. Il s'assit, ouvrit sa serviette, sur laquelle il posa une main, mit l'autre à sa tempe. Ce geste releva les cheveux gris : « Tiens, son front n'est pas petit, comme il semblait, mais comme il le plisse et déplisse vite. Yeux gris ? non, je les vois mal, très enfoncés ; il en tient un à moitié fermé, comme un qui se moque ». Il serait resté coiffé, laissant oubliés son front et ses yeux, je l'aurais pris pour un officier de dragons.

Il interpellait d'abord ceux qu'il connaissait ; tous répondaient en deux mots : je trouvai les mouvements de sa tête trop vifs pour un philosophe. « De profil, on ne lui trouve plus l'œil petit, ni enfoncé : c'est donc un effet de sourcils, il semble gai, sait-il quelque chose ? » Par un reste de prévention, je voulais désapprouver ses mots personnels aux anciens. Il nous identifia, nous autres nouveaux, sans dignité, sans air d'ennui. Après quoi, il tira de sa serviette un gros livre. J'attendis cet enseignement fameux, en exhortant mon cœur aussi fort qu'un chrétien qui va ouïr les doctrines profanes. Mais je fus ahuri : ce qu'il lisait, traduisait, commentait, c'était une ode d'Horace : celle où Ulysse parle à ses compagnons. Je me rappelle son geste joyeux au dernier vers « *Cras iterabimus aequor* » « Demain nous renaviguerons au large ». Cette joie, je le sentis, venait de l'entente de ce corps robuste avec sa lecture ; je me rappelai le *Centaure* et mes courses dans les bois, cette fois sans regret ni chagrin, comme les souvenirs que la musique rappelle. Quand l'heure sonna, et qu'il partit, sa serviette sous le coude, en roulant les épaules, je l'aimais déjà.

Les anciens nous entouraient, dénigraient cette première leçon : « Pas fameux, ce matin : vous n'avez encore rien vu. » Mais je me trouvais mieux conquis que par n'importe quelle leçon magistrale.

Il nous avait donné quelques sujets dont nous devions traiter l'un au choix. Je me mis au premier avec un furieux appétit de lui plaire, et haine de mon travail. Il me le rendit avec le mot *plat* au crayon bleu dans toutes les marges. J'en fus stimulé plus que par toutes mes résolutions de vacances.

Parmi les autres maîtres, René Pichon, fort savant, fort méticuleux, triste même dans ses ironies, nous apprenait parfaitement le latin, du haut d'un col interminable, qui semblait une cheminée passée au ripolin. La littérature française était traitée par Paul Gautier, plein de verve verbale, d'enthousiasme qui allait jusqu'aux petits cris ; éminent spécialiste de Madame de Staël, ses connaissances allaient diminuant à mesure qu'il s'éloignait de ce point central ; excellent homme du reste, jovial et jamais ennuyeux : c'est le seul adepte de la méthode critique de Lanson dont je ferais cet éloge. Mais nous manquions affreusement d'un spécialiste de grec : Pichon et Gautier se l'étaient partagé comme une corvée ; ils ne faisaient, les pauvres, que ce qu'ils pouvaient. Les détails d'une classe ne sont jamais drôles, mais nous autres pauvres grimauds, nous sentions que notre avenir, nos maigres ambitions, notre pain, allaient dépendre de ces quelques hommes, et nous les jugions cruellement.

La grippe espagnole vint nous distraire, autant et plus que la victoire, à laquelle nous étions habitués. Grosse épidémie, puisqu'elle tuait jusqu'à mille Parisiens par semaine, et surtout légende amplifiée par les opinions sur la censure. Avec tout ce que nous savions en 1918, de cette censure, comment ne pas croire que mille morts annoncées par les journaux signifiaient cinq mille ? De quelques discussions de médecins, avait résulté pour le public cette opinion : « *La grippe, c'est la peste* ». Au lycée, les classes, les dortoirs, furent décimés en un clin d'œil. Tous les malades, chaque fois que faire se pouvait, étaient renvoyés à leur famille. Pourtant, à l'infirmerie, il y eut des morts.

Quelques rescapés racontaient qu'un dimanche matin, (les sœurs infirmières presque toutes à la messe), un malade travaillé de coliques était tombé en allant aux lieux, et mort sur le parquet, devant d'autres.

Le danger, quel qu'il fût, avait à ce moment tant de chances de nous plaire, que l'épidémie nous fit plaisir. Nous décidâmes, un petit groupe dont moi, *que nous ne l'attraperions pas*. Le matin, aux lavabos, le torse nu, nous nous épongions à grande eau, pour nous frictionner ensuite furieusement. Nous mangions tant que nous pouvions, nous buvions du vin pur; je crois même que nous avions introduit du rhum, et que nous usions sans ménagement de ce remède préventif. Aucun de nous n'attrapa rien, du reste; nous nous mîmes à mépriser ceux qui l'attrapaient, comme imbéciles et dégénérés. Les nuits de Mars à Juillet dans les caves, le mauvais pain noir, les fenêtres bouchées de sacs à terre, pas encore enlevés en 19, et où poussaient la moisissure et l'herbe, voilà ce qui mettait les citadins à la merci du premier microbe. (Dans le récit de la peste d'Athènes par Thucydide, que je lus cette année-là, je retrouvai plus d'un trait de notre grippe.) Mais ce genre de causes pouvait donner de l'efficacité à notre méthode d'ivrognes.

Depuis cette rentrée, à cause de la victoire, les journaux nous arrivaient largement. Je fus frappé par la reprise de Lens, où j'ai habité tout petit, reprise qui eut lieu au moment de la rentrée. C'est le 10 octobre que nous apprîmes le refus de Wilson aux premières propositions de paix allemandes. Autant que je me rappelle, ce texte mettait d'accord pour la dernière fois, et exaltait, tout ensemble, mon chauvinisme de guerre et mes grandes espérances de justice universelle — donc les sentiments nés des deux bourrages de crânes qui devaient se contredire si tôt après. Du coup Wilson — un homme pourtant qui n'avait jamais vu le feu — l'emporta dans mon esprit sur l'aviateur Fonck et sur Clémenceau. Le 13, les journaux

annonçaient que les Allemands acceptaient les conditions de Wilson : celui-ci parut à mes yeux le grand victorieux. Je crois que, même si j'avais lu exclusivement les feuilles de droite, qui déjà, trop sûres de la victoire, insultaient à la modération du président américain, je l'aurais choisi et aimé.

Je travaillais beaucoup, mais fort déçu quand ces classes ressemblaient à celles du lycée, fort ahuri quand elles déroutaient mes habitudes. La médiocrité de mes notes en latin m'exaspéra. Je vis que j'avais eu tort de négliger le langage de Virgile en philosophie, de l'oublier tout à fait en vacances. Comme si on devait se permettre les vacances, cette stupidité. Je devais, à partir de novembre, fréquenter quelques cours de Sorbonne et préparer la licence ès lettres. Je comptais que les meilleurs de ces cours me serviraient d'appoint.

De la fin d'octobre, je me rappelle seulement que la place manquait dans les hôpitaux encombrés de grippés, et que l'on parlait de l'incorporation de la classe 1920, celle qui précédait la mienne : les études, l'idée du concours, devaient faire plus d'impression sur moi qu'en juillet ; je fis moins de cas de cette diversion à ma destinée, dont la chance s'écartait.

Les vacances de la Toussaint furent un peu prolongées, je crois, à cause de la grippe. Je les passai à Saint-Fargeau. Mes parents m'interrogèrent sur mes études, sur mes chances, mes projets de l'année. Je n'y avais pas encore pensé ; je dus me faire une opinion pour leur répondre. Une opinion que je formai alors, mais sans la dire, fut que ma paresse (j'y croyais encore) m'empêcherait d'entrer à l'Ecole. Comme les élèves qui préparaient l'Ecole Normale méprisaient alors beaucoup les étudiants de Sorbonne, j'annonçai, sans preuve, que je serais reçu aisément, dès juillet, à la licence.

— Cela suffit pour cette année, dit mon père. Une fois licencié, *tu trouveras toujours à te caser.*

Cette idée de la sécurité matérielle, conquise petitement,

j'en sentis l'asservissement plus dur que jamais. Pourquoi ? Aucune cause ne pouvait à ce moment m'être claire. Je crois, aujourd'hui, que le contact de Chartier venait de relever mes ambitions. Pourtant il était lui-même professeur (je le connaissais à peine comme écrivain) ; pourtant il nous expliquait, depuis quelques semaines, le système d'Auguste Comte. Or aucun système ne rappelle plus durement que la force gouverne et n'ordonne plus de désintéressement aux intellectuels. Cette doctrine n'est point la sienne, néanmoins il l'expliquait comme si elle eût été la sienne en tous points ; il l'enrichissait d'exemples, et même contemporains.

Mais Chartier parlait avec une force et une joie qui me mettaient la tête en feu : l'enthousiasme qu'il m'inspirait, je n'en dépensais qu'une partie au service des idées pures ; le reste éveillait des appétits et des passions endormis. Chez les jeunes gens, tout est ensemble. C'est pourquoi les parents se méfient à bon droit des professeurs trop excellents ; voilà qui excuse la ciguë qu'infligèrent à Socrate les parents d'élèves. L'enseignement de Socrate était pur, mais il a bien produit Alcibiade. Une nature forte et belle éveille d'autres natures, mais dont chacune se développe, ensuite, selon ses propres lois.

Dès ces vacances, j'abordai les journaux d'un œil plus critique. Caillaux était traduit en Haute-Cour ; le Sénat ordonnait un supplément d'enquête. Au lieu de le condamner distraitement, comme j'avais fait Malvy, je réservai mon opinion. Le jour même de la Toussaint, nous apprenions d'autres détails de la victoire, mais notre impatience trouvait que ces détails ralentissaient l'ensemble : la chute des pierres une à une agace celui qui attend la dégringolade de tout un pan de mur.

L'armistice demandé par la Turquie, l'ouverture des Détroits, la révolution annoncée à Vienne et à Budapest : vétilles. Je fus plus touché par la reprise de Rethel, où j'avais habité en 1913 et 1914, où j'avais laissé tous mes

livres d'enfant que j'aimais — ma part du désastre. J'appris le 7 — donc rentré à Paris, — cette reprise.

Vers cette rentrée, je me lançai non pas dans une conversion, mais dans une coquetterie singulière. Elle m'étonne aujourd'hui, et va surprendre les quelques personnes qui me connaissent : je décidai de faire partie d'un groupe de protestants.

La doctrine d'Auguste Comte, comprise d'une certaine façon, m'y poussait. Comte jette le même genre d'anathème, celui *d'esprit métaphysique*, sur le protestantisme et sur les études littéraires et philosophiques auxquelles j'allais me livrer. Avec un peu de mépris pour ces études et moi-même, je cherchai donc une morale appropriée à mon état. De plus, j'avais besoin d'un stimulant au travail, (toujours suivant l'idée, reçue des autres, que j'étais paresseux) j'espérais le trouver là. Point tant bête : beaucoup des universitaires les plus dignes sont protestants : cette foi de désintéressement et de roideur, cette tringle morose, convient parfaitement à l'apostolat en faux-col qu'est l'Université. Mais je me laissai prendre par d'autres raisons : l'ascendant d'un camarade singulier de sa personne, diogénique et dévoué, que j'appellerai Stani par la suite de ce récit. Il me faisait espérer là, outre la morale, quelque honnête conversation avec des femmes : j'avais grand besoin de la plus fugitive apparence de foyer, pour entretenir les habitudes courtoises de mes vacances, et des besoins caressants (qui devaient s'assouvir ailleurs). Ma sollicitude pour les puceaux qui nous arrivaient de province correspond à ce moralisme passager. Tout cela me prouve aujourd'hui que la morale de guerre : force, courage, patrie, ne me suffisait plus, même avant l'armistice.

Ce à quoi j'avais adhéré, c'était un groupe interconfessionnel d'étudiants : on ne demandait aux adeptes que de pouvoir se dire chrétiens. Mais tous étaient fils de pasteurs, sauf le seul Stani, catholique et révolutionnaire. Le chef du groupe, grand garçon myope, âme extraordinairement

noble, qui s'appelait Jacques Diény, me plaisait beaucoup. Nous nous rassemblions le jeudi — entre garçons seulement, hélas, — pour dire des niaiseries, ou entendre quelque exposé moral qui ne valait guère mieux. Mais la prière, improvisée à la fin de la séance par l'un d'entre nous, ne manquait jamais de m'émouvoir. Elle me faisait oublier le ridicule; pour un interne, pour un candidat à l'Ecole Normale, pour moi-même, rien de plus rare : je me sentais l'âme.

Cette fredaine de vertu morale dura un mois. J'avais plu à ces garçons, en offrant à leur bibliothèque *l'Education de la volonté* de Jules Payot, dont ils me dirent faire grand cas — ce qui, à moi, me déplut. Ensuite ils parlaient avec un zèle respectueux de crottes de bique comme les examens de licence dont je me gaussais d'avance, et avec raison.

Quand mes appétits crevèrent, pour un moment, les digues, ces jeunes chrétiens me dégoûtèrent. Injustice sans nul doute, mais j'en suis mal revenu.

Les bacchanales du jour de l'armistice comptèrent beaucoup. Souvenir triste ou ridicule pour bien des hommes ou des jeunes gens d'aujourd'hui, sans doute; je veux pourtant rappeler cette grosse journée, que les événements ont rendue désagréable aux partis opposés. Une de mes présomptions en commençant ce livre, était celle-ci : « Je saurai ne pas taire ce que ceux qui furent mes pareils souhaiteraient oublier ».

Le lundi onze novembre, j'étais en train de réfléchir, en étude, vers la fin de la matinée, au chiffre approximatif de deux millions de morts français, que nous apprenions pour la première fois. Les cloches sonnent. Au bout de cinq minutes, nous savions l'armistice. Sitôt après le déjeuner on nous lâche dans les rues.

J'achète tous les journaux, je n'y trouve rien de plus. A partir du boulevard Saint Michel, tout est noir de monde. Les premières heures, les gens couraient presque, se sui-

vant les uns les autres ; il se produisait, dans la masse compacte, de grands remous ; des hommes, qui n'avaient pas eu le temps de beaucoup boire encore, poussaient des cris d'ivrogne ; la plupart des passants criaient peu, poussaient sans cesse des espèces de halètements rauques. J'en poussais aussi : je m'en aperçois, je fais effort pour me contenir, et j'en tire un instant d'affreuse tristesse. Sur le parapet du quai, près du Châtelet, je reste appuyé, jambes lasses de la foule. Je pense aux morts, comme le matin.

Je me redresse en pensant aux carillons d'onze d'heures et je file vers la Concorde ; depuis quelques semaines déjà, Clémenceau y exposait des canons, d'autres prises de guerre, qu'il laissait mettre au pillage. Ce centre d'ivresse collective, la foule y tourne, dense et comme furieuse. Des inconnus, des jeunes gens, me prennent par le bras ; je roule avec eux, je suis joyeux pendant plus d'une heure avec délire, sans aucune pensée : je remarque seulement que le dedans de ma bouche se mouille et sèche tour à tour, sans cause. A ce moment la nuit tombe. Je m'informe, dans un journal, des conditions de l'armistice. Très léger surcroît de joie ; presque aussitôt, une question se pose : cette rive gauche du Rhin, que nous allons occuper, est-ce que nous allons la garder après ? La question m'était sensible par mon séjour à Koblentz, en 1913 ; mon expérience d'enfant de douze ans me dit : « L'annexion serait absurde. » Le Wilsonien, la « guerre du droit », le demi-protestant du moment, protestent : l'annexion serait odieuse. Mon esprit de guerre (revanche, sécurité, frontières naturelles) souhaite tout de même l'annexion, je le sens vivement. Une courte lutte s'établit en moi, dont tous les arguments sont puérils, mais le chauvinisme est repoussé en moi comme vil ; j'ajoute cette petite victoire sur moi-même à la victoire de mon pays. Ces réflexions me ramènent sur le boulevard Saint-Michel ; j'y rencontre un de mes anciens maîtres, Théophile Cart, disciple de Taine, à qui je balbutie des paroles incohérentes. Honteux de moi, je le quitte : le

désordre du boulevard Saint-Michel, les monomes surtout m'écœurent : je trouve qu'être étudiant est de trop, un jour pareil. Je remonte vers le Nord de Paris, au moment où la nuit tombe ; l'exaltation a grandi ; des hommes embrassent toutes les femmes qu'ils rencontrent. J'hésite puis je tremble d'envie retenue ; je mets mon chapeau dans ma poche, et j'embrasse aussi — trente ou quarante femmes peut-être, en une demi-heure. Ai-je dit que, de l'avis de mes parents, je me croyais aussi laid que paresseux ? Mes maîtresses rustiques, ou vénales, ne m'avaient pas dit le contraire. Ces baisers, je les prends comme une occasion scandaleuse, comme mon pillage de l'armistice ; — et, en même temps, une hypocrisie envers moi-même, un attendrissement fait de joie patriotique, de petits plaisirs sexuels, de fatigue, veut me faire croire que ces baisers sont fraternels, et *que tous les Français vont s'aimer*.

Oui ; et d'autres qu'un enfant de dix-sept ans l'ont cru ou l'ont dit. D'autres ont eu ce ridicule ou cette hypocrisie.

Après les avoir embrassées, je suis un moment deux jeunes filles bien fraîches ; je crois remarquer qu'elles sont gênées, de temps en temps, par des accolades d'armistice un peu trop voyoutes. Je leur offre ma protection, qu'elles acceptent assez distraitement. Mais aussitôt se présente l'occasion, que je cherchais sans me le dire : comme un gaillard à casquette pince la plus jolie des deux à la taille, je le pousse du poing au poitrail, dès qu'il résiste je le ramène à moi, et le cogne furieusement de la tête dans le bas du visage. Il tombe : heureusement, la foule qui court, d'enthousiasme, dans tous les sens, ne s'attroupe pas sur l'incident. Mes jeunes protégées s'enfuient quelques pas ; je les suis ; mon homme se ramasse et, sans faire un pas, relevant la lèvre supérieure avec le pouce : « M..., et m..., et puis m.... et encore m..., et puis je te dis que je t'em... »

Je file, soulagé, plein de joie : presque tous les sentiments forts, et même les plus purs, me donnent envie de taper :

bon argument pour le sport. Je reconduis les deux jeunes filles jusqu'à une rue sombre, où l'armistice ne semble pas avoir pénétré. Je les embrasse, sans projet d'avenir, et la plus jolie, la plus protégée, je l'embrasse à la naissance du cou, où je sens le sang battre, en appuyant la main droite sur son sein. Je reste seul dans la petite rue obscure ; la fatigue reprend :

« Tout de même, avoir dû taper sur un Français, un jour pareil.

Je rentre, je vais me coucher sans souper. Là je résume et j'élève ma journée :

— C'est la grande victoire ; nous allons être très heureux.

Nous allons être un peuple sérieux, comme les Allemands sans le militarisme, comme les Américains.

Nous allons être généreux : puisqu'ils font la Révolution en Allemagne, plus d'armée ; ils vont payer, on va s'entendre.

Les poilus vont revenir ; comme on va les aimer ! On se sacrifie tous pour eux ; hop, moi je me sacrifie : toutes les places pour eux. Voilà des gens qui vont nous donner l'exemple ! Qu'il en vienne quelques-uns avec nous, et je suis guéri de ma paresse... »

Inutile de réfuter cela aujourd'hui, et même d'en rire ; comme nous en serions déçus encore, si nous y repensions, à ces jours d'enfantillage.

Après l'armistice, on essayait d'entretenir la joie publique, en racontant nos progrès quotidiens dans l'occupation de l'Alsace. Ce délire des journaux ne me réjouit pas : j'avais mis, en pensée, ma carte de guerre aux bords du Rhin, dès le onze Novembre ; les entrées dans Metz, etc... signifiaient pour moi la lenteur des réalités, et une gloriole misérable. Je me mis à attendre, avec impatience, les premières préparations de la grande fraternité mondiale. Ce que les journaux me montraient surtout, c'était une campagne violente contre Wilson ; je me mis à aimer le

président américain d'une manière nouvelle, plus tendre et plus polémique.

Jusqu'à l'armistice, il avait été mon Dieu ; le mois qui suivit, il devint mon homme. Aujourd'hui, je ne sais pas encore ce qu'il était ; je parle, sous son nom, d'un mélange de sa légende avec mon rêve.

Parmi les dires de ses ennemis, je crus au reproche de naïveté ; je crus (formule empruntée peut-être à l'*Echo de Paris*) que cet homme prétendait vaincre les nécessités, les plier à son utopie. Mais cette utopie, c'était tout ce qu'on nous avait promis, à nous enfants de l'an 14, comme aux autres. Elle avait paru à peine plus lointaine que la victoire. Or la victoire était maintenant chose acquise, pouvait-on pas espérer le reste ? Je me méfiai de notre propre gouvernement, sentiment neuf, qui trois mois auparavant m'eût bien surpris ; je me méfiai surtout des autres alliés. Lloyd George (comme tous les opportunistes vus de l'étranger) m'apparaissait comme le comble du machiavélisme.

Wilson allait venir en France. Je me mis à rêver devant son portrait ; mes sympathies protestantes du moment m'aidaient peut-être à le comprendre. Je l'imaginai comme un grand enfant, ou un aveugle généreux, qui se risquait parmi les machines inhumaines, broyeuses. Pourtant, il gardait plus de force en ses mains qu'aucune d'elles, grâce à l'Amérique ; tout allait dépendre des divinations de cette âme pure, et des hasards. Comme je lui souhaitais un guide ! C'était le chemin que prenaient mes réflexions sur la chose publique : que devrait-on conseiller à Wilson ? Je me désespérais de mon ignorance. C'est donc par le culte d'un homme que ma conversion a commencé.

Je sentis naître en même temps d'autres sentiments, très violents, qui choquent la pente naturelle de mes souvenirs, tant ils contredisent tout le reste. Pourtant, ils sont bien nets : ils datent du second ou troisième Dimanche après l'armistice.

Après déjeuner — pain noir de guerre, pitance mauvaise, — je traversais à pied le boulevard Saint-Germain ; puis, passées la Seine et la Concorde, je parcourais les Champs-Elysées et l'Avenue du Bois. Fermées pendant le bombardement, toutes ces fenêtres et ces vitrines orgueilleuses étaient rouvertes maintenant ; les autos filaient si vite, que je n'y croyais voir que des femmes belles ; une belle saison d'hiver se préparait. Dans les vitrines des riches marchands, je crus remarquer pour la première fois que les articles de luxe ne portaient pas de prix marqué. Toutes ces choses me parurent d'abord nouvelles ; je devinai aussi que je les regardais d'un œil nouveau. J'étais si enfermé, tant à l'affût de sensations fraîches, que je poursuivis cette inspection jusqu'au bout en me la prédisant très amère. Chaque voyage en pays étranger commence par une espèce d'enfance ; chaque changement d'âge et de condition aussi. Pour la première fois je désirais, sans affectation, ce qui fait plaisir aux hommes : les maisons, les autos, les beaux vêtements. Un désir d'enfant, ce n'est qu'une gourmandise ; un désir d'adolescent, ce n'est qu'une fantaisie à réprimer. Mais dans mes regards sur l'Avenue des Champs-Elysées, sur l'Avenue du Bois, sur les beaux passants, rageait l'orgueil tout neuf d'un petit mâle qui aurait voulu compter : étriqué, morne, tous les yeux que je croisais me négligeaient, m'éliminaient aussitôt. L'ambition et l'avidité unies tournaient en haine : comme ceux qui possédaient semblaient reposés et fragiles, surtout ceux de mon âge ! Sans rien mériter par leur travail, si faibles que leur cervelle aurait éclaté sous mon poing ; donc pourquoi eux et pas moi ? Je me mis à marcher vite, mon front se mouillait, mes doigts crispés suaient, mes poings ne se desserrèrent qu'après une crampe aiguë au pouce gauche. Mon pardessus d'hiver, que je mettais pour la première fois, m'allait mal, pesait lourd. Je tirai mon mouchoir pour m'essuyer ; en le passant sur mon front, je me rappelai le Paphnuce de France, qui « passant la main sur son visage, y sentit sa laideur ». Mon autre

main sortit de ma poche, et rejoignit la première sur le mouchoir ; les larmes que j'aurais voulu arrêter jaillirent, une piqûre douloureuse, pointée au fond du nez juste avant les larmes, m'envahit tout le cerveau. Je m'appuyai l'épaule contre un arbre, le pied sur la grille par où respirent les arbres des avenues.

« Si un riche vient me questionner, je l'étrangle. »

Sous mes yeux, au bout d'une minute peut-être, seul être visible au dessous du mouchoir ouvert, apparut un petit chien aux oreilles coupées. Au bout d'une laisse souple, il tirait un enfant de dix ans. J'eus envie de ramasser le toutou du bout de ma semelle, et de l'envoyer rouler à dix pas. Puis, à cause des oreilles coupées, je comparai ce chien à moi-même, je retins mon coup de pied. Il leva la patte contre mon arbre, et trottina plus loin.

« Je n'aurais pas dû retenir mon coup de pied. » (Je ne murmurais cela que pour me faire relever la tête).

Je rougis de mes parents : tout ce qu'ils m'avaient dit ne valait rien ; ils avaient travaillé pour rien ; ils ne savaient rien, rien, de la vraie vie que je croyais avoir sous les yeux. Que me proposaient-ils comme but suprême ? Professeur en Sorbonne ? Je tentai d'imaginer, au haut de l'Avenue des Champs-Elysées, ces bons vieux êtres si las que je venais d'entrevoir à la Faculté des Lettres.

« A pied, comme moi, miteux, crottés, comme moi, moins que le crottin des riches, comme moi. »

Dès cette époque, sous prétexte de protester en faveur des intellectuels, les journalistes faisaient, de la misère des gens instruits, cette peinture excessive qui a déshonoré les malheureux protégés (même et surtout à leurs propres yeux.) Il y avait de cette mauvaise prose dans les illusions de ma colère.

Moi-même ce jour-là, (et les bandits en général) nous ne savons pas choisir, entre nos désirs, ce qui est à la mesure d'un homme : telle maison, telle auto, telle femme. Si j'avais désiré un seul immeuble de l'avenue, avec le

délai raisonnable pour l'acquérir, soit vingt ans, j'aurais cherché ensuite comment acquérir les premiers mille francs de mon premier million : celui qui désire consciemment, aussitôt se soumet à l'ordre existant. Le désir éparpillé, papillotant, ne permet pas de chercher des moyens, tourne l'esprit qu'il tenaille vers son impuissance : d'où la haine. — Je ne savais pas quelle énorme part des beaux immeubles est hypothéquée, ou déficitaire ; et si quelqu'un m'avait dit ce jour-là que tout le monde, exactement tout le monde, a des soucis d'argent, je ne l'aurais pas cru.

Le besoin de crever quelques panses et de cracher sur des femmes parées me revint plus d'une fois ; mais j'étais loin de l'approuver de tout mon cœur, même de le trouver avouable : mon frère cadet sortait souvent avec moi le Dimanche ; je le promenais dans ces quartiers riches et bien aérés où j'alimentais mes rages, mais je ne lui en parlai jamais. Agé de moins de quinze ans, mon cadet conservait encore la mentalité de guerre ; il me la récitait ; je l'écoutais sans trop répondre ; cela détruisit beaucoup des restes de l'esprit de guerre en moi, comme puérils.

GOÛT POUR JULIEN SOREL

Mes premiers contacts avec la Sorbonne ne m'avaient pas seulement montré, sur la personne râpée de mes maîtres, le côté dérisoire de mes ambitions. Ils m'avaient irrité. Le pauvre vieux Plessis, depuis défunt, avait publié depuis longtemps une édition critique de la pièce de Térence qu'il devait nous expliquer cette année-là ; il trouvait tout simple de nous lire mot à mot son édition, — préface et commentaires, — sur le texte imprimé qu'il avait en main, comme la plupart de ses étudiants, du reste. On ne peut pas dire que ce cours fût tout à fait inutile, car, dans l'assistance, il y avait un aveugle. Je pouvais lire cette édition moi-même ; l'attitude pré-défunte de Plessis m'assurait

qu'il ne se lancerait pas dans les improvisations. Je le *séchai* donc. Au bout de trois semaines, je remarquai qu'il ne se révèle rien d'inédit à un cours de licence, et je *séchai* tout, sauf deux cours de grec.[1]

Je n'ai pas varié sur l'enseignement oral : je le trouve ridicule. On lirait en dix minutes ce qu'on met une heure à entendre, on le retiendrait mieux, on le garderait sous une forme parfaite. Il faut tolérer les conférences, pour les ignorants qui ne veulent se donner aucune peine, et qui veulent voir un certain nez en même temps qu'entendre une certaine chose ; la communication verbale peut précéder l'imprimé pour les difficultés supérieures et la science qui se fait ; à part quoi seule existe la classe où les élèves travaillent, où le maître assiste et corrige.

Par bonheur, une fois immobile en étude, il fallait bien oublier mes rages et mes déceptions : je ne voulais pas me faire trop souffrir. Je travaillai sans cesse, pour oublier ; et quelquefois un livre ou la philosophie, ou la voix de Chartier, me faisait sortir pour une ou deux heures des prisons du lycée, et de mes chagrins.

Je lus *Le Rouge et le Noir ;* aussitôt je me pris d'amour pour Julien Sorel ; je sus bientôt presque par cœur l'épisode du Séminaire ; je me demandais : Julien était-il plus malheureux que moi ? La fin m'agaça. Pourquoi un crime si mal fait ? Ce livre me fit beaucoup penser à l'amour, à des amours suivies, des conquêtes. Deux mots surtout me ravissaient : Julien Sorel, invité à escalader les fenêtres de Mathilde, soupçonne un piège, se rappelle qu'il fera clair de lune, et dit : « Je serai beau sur mon échelle. » Plus tard, cachant sa peine et ramenant Mathilde à lui par poli-

1. Bourguet sur Thucydide, oublait tout à fait l'ignorance de ses étudiants, se ruait dans les difficultés avec un plaisir qui réhabilitait le grec à mes yeux ; Mazon avait un son de voix qui me plaisait, commentait excellemment le *Gorgias*, pour qui manquent les éditions critiques ; de plus, traducteur de goût, il me donnait une des meilleures leçons de style que j'aie reçues de ma vie.

tique, il la voit s'humilier enfin : « La voilà donc, cette orgueilleuse, à mes pieds. » J'essayais de modeler mon esprit, fort ignorant et fort grossier, que je croyais lâche, sur ce Julien délicat et forcené. Pourtant ce livre n'est pas un livre nuisible. Je ne savais pas y distinguer ce que les autres œuvres de Stendhal révèlent si bien, ce qui l'adoucit et l'anoblit toute : la double dévotion à la vérité et au plaisir.

Une fois, je me comparais à Julien ; (je ne m'étais encore formé aucune idée sur moi-même, je raisonnais d'après les idées reçues de mes parents.)

« Je suis niais, je suis laid, je suis mou. La mémoire de Julien, oui, à peu près, et la force physique qui lui manquait. Ses désirs ; ai-je vraiment ses désirs ? »

Au début d'une nuit, je repris un peu triste ces réflexions ; je me sentais fatigué de mes haines, j'arrivai à une conclusion purificatrice.

« Peut-être je ne suis pas fait pour jouir ; peut-être je n'aime Chartier que parce qu'il est grand et fort, et je n'aime pas les études puisque je me dégoûte des maîtres. Je devrais revenir au travail manuel, être charpentier ou cordonnier comme les grands parents dont mon père me parle, ou forgeron comme mon oncle d'Oissel. »

Quelques progrès scolaires ; conversations avec mes camarades ; je les jugeais inférieurs, parce que leurs propos m'intéressaient moins que mes pensées personnelles, mais je ne leur confiais pas les miennes, et j'ignorais les leurs. Cela me ramena sur les traces de Julien Sorel. Je m'interrogeai sur mes moyens :

— L'Ecole Normale, oui, d'abord. Mais de quoi jouir maintenant ? L'argent impossible. Une maîtresse. *J'ai le droit* d'avoir une maîtresse. »

Ce *droit*, je ne sais où je l'avais pris ; mais de tout ce que je jugeais être mon droit, je me faisais aussitôt un devoir. Je commençai à mettre bien de l'ambition dans les plus minces plaisirs.

J'avais trois jours par semaine où je pouvais sortir : plus exactement la journée du Dimanche, un quart du Jeudi, deux heures le Samedi. Aucune relation ; pas de quoi payer une chambre. Je décidai que j'aurais une maîtresse, qu'elle serait étudiante, qu'elle habiterait, à un quart d'heure du lycée, au moins une chambre indépendante. Ce n'était que jauger les nécessités qui m'enfermaient : en tirant ces plans, je me jugeais machiavélique. Pour se trouver comique soi-même, dommage qu'il faille dix ans.

UNE MANIFESTATION

Certaine partie de mes condisciples professait des idées avancées. Deux d'entre eux, au moins, Joseph P. et Ludovic R., les tenaient de leur famille ; pour trois ou quatre autres, notre dure condition matérielle, l'enseignement de Chartier, le souvenir de l'humanitarisme de guerre, triomphaient de leurs traditions. Le culte de Wilson, subitement attaqué, après l'armistice, de la manière qui nous semblait la plus imprévue, nous réunit et cacha ce que notre groupe débutant avait d'incohérence.

Wilson devait, au cours de son séjour en France, passer une après-midi à la Sorbonne, et voir défiler les étudiants et les écoles. Un de nos camarades, membre d'une délégation, croyait même avoir chance de lui serrer la main. Je le revois encore, après le déjeuner, au lavabo, savonnant, brossant, ponçant sa dextre avec furie pour la préparer à cet honneur. Je le regardais plein d'envie.

« Si tu amollis trop ta main, lui-dis-je, tu vas transpirer.

— C'est vrai, et il y a déjà un quart d'heure qu'elle trempe.

— Mets-y de l'eau de cologne.

— Ah oui ! sauvé ! »

Mais Joseph P., celui de nous tous qui montrait le plus

de sens politique, avait eu l'idée, pour le défilé, d'aller demander à l'*Œuvre* le drapeau bleu dont Téry voulait faire l'étendard de la Société des Nations. Téry le lui confia en l'embrassant. Nous nous groupâmes, six résolus, plus deux ou trois timides, autour de ce drapeau roulé. Le rassemblement général et le départ du cortège avaient lieu au lycée Louis-Le-Grand. C'est là que nous prîmes place ; Joseph P., Stani, Ludovic R. et moi, déroulâmes l'étoffe. Devant nous, derrière nous, toutes sortes de fanions, de panonceaux, de pancartes étaient consacrés exclusivement à la Victoire, à Joffre, Foch et Clémenceau. Il y avait même un tigre en carton, œuvre d'un dessinateur de talent, à qui je ferais quelque peine si je le nommais aujourd'hui.

Je ne sais ce que pensaient mes compagnons ; j'étais calme, je croyais notre geste normal. Mais les candidats à Polytechnique, à l'Institut agronomique et à Saint-Cyr, passant devant nous, se mirent à nous huer avec fureur. Je fus très surpris, ensuite, fort tenté de rire : les faces lunettières et jaunâtres de quelques candidats à Polytechnique, encore déformées par le hurlement, tendant vers nous leurs crocs pourris de gosses surmenés, cela me semblait une personnification cocasse du patriotisme. Puis, les passages successifs d'un grand nombre de visages haineux, l'incompréhension de cette haine, me laissèrent un moment chagriné, épuisé, prêt aux larmes. Mes compagnons étaient fort rouges, les yeux brillants ; je ne sais plus qui tenait la hampe à ce moment, mais je vis près de mes yeux une main crispée sur le bois, les avant-dernières phalanges toutes blanches, les dernières fort rouges ; l'effort de serrer tassait le sang au milieu des voûtes des ongles. Je repris de l'air.

Les Saint-Cyriens passaient à ce moment, plus violents encore que les autres : il y eut un commencement de poussée auquel Ludovic R. et moi, les deux plus forts du groupe, résistâmes, presque acculés au mur. Un des *cyrards*, mon compagnon d'internat depuis trois ans, que j'aimais

beaucoup par rivalité gymnastique, surpris et indigné de me voir là, me cria :

— Je te casserai la gueule.

— Si tu peux, répondis-je d'une voix très douce.

(L'un des effets de la colère, qui m'excite et fait fourmiller poings et pieds, c'est de m'ôter à peu près la voix. Des répliques basses et comme timides, juste avant les coups, m'ont souvent valu l'avantage de la surprise.)

Le cyrard détourna la tête et passa.

Notre tour de défiler arriva sitôt après, nous passâmes devant le balcon de la Sorbonne, où un homme noir à lorgnons, maigre et triste, saluait sans arrêt. Même criant à nous déchirer les poumons, nous n'avions aucune chance qu'il nous entendît. Mais nous excitions dans la foule des mouvements divers ; approbations qui soutenaient notre cri, nouvelles huées. Le défilé fini, le drapeau roulé, adressant la parole à Stani, je fus surpris de ma voix éraillée et rauque. Ma fatigue était extrême ; penser aux choses de la journée me fatiguait davantage encore : le jour même, je n'y réfléchis donc pas deux minutes. Je trouvai les panonceaux, tigres, bref tout le reste du défilé, puérils et indignes d'être présentés à un étranger de marque. L'effort de notre groupe, je le jugeai, le jour même, aussi puéril, mais courtois, de bon ton. Cela n'avait aucun lien encore avec les idées politiques, surtout pas avec mes premiers mouvements de haine sociale. Quant à la Société des Nations, je n'étais pas au courant ; ce que j'acclamais en elle, c'était l'*abolition absolue* de la guerre. Les mots *deux millions* de victimes, lus le jour de l'armistice, et auxquels je crois ne pas avoir réfléchi, faisaient refrain dans ma tête, démolissaient la victoire, — surtout ses fêtes.

Un de mes condisciples de plusieurs années, qui même après mon changement d'idées resta mon ami, me dit en riant, quelques semaines plus tard : « Cette journée Wilson, ç'a été ton chemin de Damas. »

Cette remarque vraie me piqua : au cours de cette con-

version, j'ai presque toujours refusé de croire que je changeais : « Non, c'est le gouvernement, c'est la France. » Je pensais aux promesses de la guerre : ç'a été ma grande raison vis-à-vis de moi-même.

*
* *

Je m'aperçus que ma manifestation du jour Wilson, mon incorporation au petit groupe d'extrême-gauche de mes camarades, je ne pouvais en rendre compte à mes anciens amis des autres classes, ni à moi-même. Je n'étais pas satisfait de ce que Clémenceau et la presse disaient et pensaient en Décembre 18. On parlait, pour l'indemnité allemande, de chiffres que je jugeais impossibles, comme deux cents milliards de marks or. Mon ignorance en matière économique était absolue. Mais l'idée que nous réduisions l'Allemagne à la misère avait été, depuis 17, une raison d'espérer la bonne issue de la guerre ; l'idée que nous avions *absolument besoin* d'une grosse indemnité (idée que tous les discours gouvernementaux adressaient à nos alliés), portait des conséquences absurdes : nos ennemis, aussi épuisés que nous, auraient besoin aussi de secours, et ne pourraient donc rien fournir. Et ces merveilleux débouchés de l'exportation allemande, dont mes manuels de géographie me montraient les graphiques d'avant-guerre, je savais qu'ils n'existaient plus pour le moment. Mon imagination simpliste avait cru inventer, dès la guerre, l'idée de réparations en nature dans les régions dévastées. Non seulement c'était l'idée la plus simple de la justice, mais mon esprit enfant trouvait que c'était la méthode la plus humiliante pour les Allemands : cela leur *mettait le nez dedans*. Or, dès le lendemain de l'armistice, je voyais les journaux repousser avec horreur cette idée de réparations en nature : on parlait du *style boche* que cela donnerait aux villes reconstruites, et même de *nouvelle invasion*. Je jugeais que les réfugiés, — après tout, j'en étais, — devaient être les seuls

juges du mode de leurs réparations. Se rappelle-t-on qu'à la Chambre ou au Sénat, un représentant de notre pays proposa que les arrérages des loyers de guerre fussent payés par les Allemands ? Réflexions sur les intérêts : côté normand de mon esprit.

A l'intérieur, un argument que les journaux d'extrême-gauche employèrent dès Novembre prit pour moi beaucoup d'importance : le salut public était assuré, pourquoi ne supprimait-on pas la censure ?

La métamorphose de Clémenceau en Mandel, voilà ce qui me choqua dans notre politique intérieure.

Mais je trouvais ces idées trop personnelles, trop négatives. Il me fallait un système : plus j'étais sentimental, plus je voulais de froideur dans mon système ; plus j'étais ignorant, plus j'y voulais de technicité. Voilà comme les passionnés vont chercher des idées.

J'étais déjà résigné, si je choisissais un parti, à ne pas en partager tout le programme ; je me contenterais du moins éloigné de mes futurs principes. Je laissai donc faire, j'approuvai Joseph P. et Stani. Ceux-ci, un Dimanche, nous réunirent dans un petit bistrot, nous firent part de quelques démarches : ils avaient écrit à Vaillant-Couturier, pour l'informer de notre existence. Dans une éphémère feuille du soir, la *Vérité*, Vaillant nous adressa un article, une espèce de lettre ouverte qui nous mit le cœur en fête.

Vaillant-Couturier était surtout, à ce moment, un soldat révolté contre les conseils de guerre et la guerre. Nature nerveuse d'artiste, bon journaliste en même temps : amer, vif, direct, ses paroles eurent sur moi (sans que je l'aie vu à l'époque,) un prestige énorme : ancien combattant, il m'apportait l'expérience qui seule allait compter, les paroles qu'il fallait croire. Héritage inattendu de l'esprit de guerre, que cette autorité. Court moment, que ces jours de paix où je la subis encore ; les anciens combattants, les premiers jours, ne trouvaient pas la paix trop petite (— ç'a été plus tard, sous des formes diverses, le drame de Raymond

Lefebvre, de Montherlant, de Drieu,) — mais ceux qui n'étaient pas fatigués n'avaient tout de même, durant la guerre, pensé à rien : ils endossèrent des opinions de civils, à la convenance de chacun ; ils annulèrent les uns par les autres, l'autorité de leur titre.

Joseph P. et Stani avaient décidé lors de la même réunion de bistrot, de donner un nom à notre groupe. Tout ce qui touche à Normale, par ironie sur soi, par attrait du contraste, aime les termes des sauvages ; (le mot de *cacique*, premier de promotion, est le plus connu). Joseph P. inventa donc de nous appeler *Cafres*. Je subis ce mot sans plaisir ; par bonheur je devais le porter peu de temps. Tous les dimanches matin, nous tînmes entre nous six des parlotes informes. Une seule invention, quand j'y pense, fait honneur au groupe :

Trop pauvres pour déjeuner le Dimanche au bouillon Duval, qui aurait bien coûté trois francs, nous déléguions chaque semaine un d'entre nous pour déjeuner au lycée, et apporter au reste de la bande, sur un banc du Luxembourg, une boîte de fer blanc pleine de frites...

Stani nous entraîna, tous en bande, chez des étudiantes de ses amies ; il nous pria d'y pourvoir à nos besoins sentimentaux.

Cela commença, un Dimanche après-midi, dans une pièce fort petite, mais chauffée. La journée était froide ; le déjeuner de frites, au Luxembourg, m'avait paru austère, tout ce qui présentait l'apparence d'un foyer me touchait tendrement. Je m'assis sur un petit lit divan que je trouvai confortable. Une fille brune, menue, assez bien faite, mais point jolie de visage et maniérée, nous accueillit d'abord seule ; c'était la maîtresse de l'appartement, — deux petites pièces, une infime cuisine, et un petit couloir. Je trouvai son accueil plus sucré que le bon ton. Elle attendait d'autres amis : deux d'entre nous partirent de bonne heure ; les quatre restants l'assommaient. Elle préparait, pénible-

ment, sa licence ès-lettres : nous l'écrasions sans ménagements de notre supériorité scolaire. Elle tenta de parler de littérature moderne : là, elle montrait, je le vois aujourd'hui, beaucoup de finesse et un goût mieux formé que le nôtre. Mais notre unanimité, sa faible voix, la condamnèrent, seulette. Je crois que ma maudite mémoire lui fit subir diverses citations. Il y en eut de Hérédia, j'en ai peur.

Des amis arrivèrent, hommes et femmes ; la fumée de tabac s'épaissit, la discussion devint politique. Je cessai de la suivre. Détail qui rappelle mon âge : je ne pouvais suivre aucune conversation deux heures de suite. Dans les souvenirs que je ressassai le soir même, un temps indéterminé de ronronnement et de rêve précède le thé. La nécessité d'avaler un fort mauvais breuvage m'éveilla ; je suivis de nouveau l'entretien.

Mes compagnons se défendaient mal : ils étaient habitués à dire leur avis, d'une traite, puis à laisser la parole ; les autres étudiants discutaient, rétorquaient, interrogeaient. Joseph P. et Stani suaient quelque peu ; ils n'étaient en discussion avec leurs contradicteurs que pour des nuances ; ce sont les nuances qui aigrissent presque toujours les débats. Contre eux, un Slave maigre faisait merveilles en dialectique.

J'écoutais mollement, non sans dépit : je n'aurais pas pu faire mieux que mes compagnons ; je savais que la dialectique n'est qu'une escrime sans rapports avec la raison, et je la méprisais. Mais je supposais que les triomphes dans ces tournois rapportaient l'admiration des étudiantes ; je croyais même, — j'ai vu des gens de vingt-cinq ans le croire encore, — que l'on persuade les femmes de vous aimer par des conversations.

Quelques moments avant de partir, réveil, vive pique avec le Slave maigre. J'étais tombé d'accord avec lui pour déclarer que nos goûts n'étaient pas ceux du peuple (cela se trouve vrai, mais que savais-je en 18 de mes goûts et du peuple ?) Il m'interrogeait :

— Quand vous adhérez au socialisme, quelle est votre intention la plus générale ?

— Contribuer au bonheur du plus grand nombre.

— Dans ce cas, vous ne serez jamais un socialiste scientifique ; vous resterez un humanitaire.

— Et vos intentions, à vous ?

— Je suis choqué du désordre actuel ; je tends à un ordre plus satisfaisant.

— Mais cet ordre a bien pour but le bonheur du plus grand nombre ?

— Ce sera le résultat, pas le but essentiel. L'ordre est un but en lui-même.

Je n'osais lui répondre, (crainte d'impolitesse et de représailles), que si avoir d'autres goûts que le peuple est individualisme, tendre à réaliser certain ordre pour lui-même est aristocratique. Des révolutions, des guerres civiles, pour qu'un ordre puisse être contemplé, par qui ? par quelques amoureux de logique ?

Cette conversation m'a paru depuis éclairer bien des discussions de politique révolutionnaire. Selon les réponses de ce garçon, j'ai compris ces Slaves, logiciens passionnés, bons révolutionnaires, bons joueurs d'échecs : débuts du bolchevisme, dix tentatives avortées ailleurs. Quand on veut tirer de la raison et de l'action ce genre de satisfactions esthétiques, comment ne pas mépriser le bon sens ? Les réactionnaires slaves ont voulu prêter cet esprit aux juifs, mais ils l'ont eux-mêmes.

Pour un vrai révolutionnaire français au contraire, qu'est-ce que l'ordre public, même après une révolution ? Rien que les limites qui, par la faute de l'imperfection humaine, doivent encore borner la désirable anarchie[1].

1. Le Jacobinisme, et tout ce qui est venu restreindre la déclaration des Droits de l'homme, c'est la victoire sur l'esprit français d'une idée de l'Etat prise à l'antiquité, d'une idée de la vertu prise à Sparte et au protestantisme. La politique *français* (jusqu'à l'absurde,) c'est le gouvernement provisoire de 1848 : *Ti[illegible]me ; Notre ennemi, c'est notre maître ; Ni Dieu ni maître.*

*
* *

La nuit tombait ; j'avais peu brillé dans la conversation ; en rentrant par un froid vif je me reprochais cette journée de repos si fatigante. Et pourtant il fallait revenir là ; il faudrait, car Stani me le montrait possible, il faudrait saisir cette occasion d'aimer.

J'avais horreur d'aimer. Par pudeur d'abord : je n'étais plus vierge, je fréquentais sans gêne, par ci par là, une fille des rues. Mais l'idée de l'amour physique avec une personne correcte et raisonnante me forçait d'avance à rougir : être vu, être jugé à ce moment, avoir à être homme en même temps qu'animal : tout un rôle. Bien des jeunes gens en sont là ; les amies des mères de jeunes gens doivent le savoir. Je souffrais d'une timidité comique et plus particulière : je craignais de me tromper sur les sentiments qu'il faudrait éprouver. — Et la littérature, tu ne t'en aideras pas ? — Justement, il y a tant de romans contradictoires. Parfois, en naïf lecteur de romans, j'attribuais aux personnages les finesses de l'auteur qui les explique ; les affaires de cœur prenaient alors tournure de tours de force : que de gentillesses, que de tendresses à inventer impromptu, *quand ce serait mon tour...*

J'en ris aujourd'hui pour me venger de moi-même ; à dix-sept ans et six mois, cela me rendait fort misérable.

Je me tourmentais, la nuit :

— Tu n'as que cela de possible. Des sensations, de l'expérience, il t'en faut : en voilà : il faut te forcer à jouir.

— Encore des fatigues ; pas d'honneur — et tu sais bien d'avance que tu n'y trouveras pas de plaisir.

— Vraiment, vraiment un lâche ?

L'idée de lâcheté me décida ; tous les sentiments délicats ressemblent à la peur, quand on a dix-sept ans. Pour m'éprouver, je retournai à la salle de gymnastique, en

secret, et j'essayai un des *échappements* que je n'avais point tentés depuis la précédente année scolaire.

Assis sur la barre, le cœur battant, je préformais le geste : mettre les jarrets à la barre, lâcher les mains, et je me retrouverais debout sans effort. Si j'hésitais pendant ce geste, qui ne demande aucun effort, je tomberais sur la tête.

J'hésitais plus que l'année précédente (parce que je n'avais pas mon compagnon, mais cela je l'ignorais) ; à force de m'injurier, je m'élançai ; un peu trop fort, mon derrière prit terre après mes pieds.

— Allons-y.

Je voulais me donner quelques mois pour faire ma cour. Mais :

— Vite, on te regarde.

Car voilà la grande indignité de ma part : si je gardai pour moi mes sentiments, mes actions ne furent pas secrètes. Il est vrai que mes camarades me pressaient de questions. La curiosité de ces garçons, enfermés comme moi, plus brûlés de travail, plus mortifiés puisqu'ils étaient plus vieux, était ardente et triste.

Je me forçai à des visites fréquentes chez l'étudiante que je visais. Peu forte en ses études, je la méprisais pour son ignorance et je m'en sentais encouragé. Pédant et marcassin, je croyais renforcer mon allure conquérante en commettant quelques dégâts dans les meubles ; ces dégâts avaient de quoi consterner une jeune fille peu ménagère, mais peu fortunée. J'y cherchais une preuve anticipée de ma puissance, une vengeance contre mes tremblements.

Assez libre de principes et de goûts, peu entourée, celle que j'attaquais avec des sentiments si contraires à l'amour avait huit ans de plus que moi, de la finesse, de la douceur. A la Sorbonne, pendant la guerre, elle avait fait partie d'un petit groupe de femmes seules, d'étudiants étrangers ou chétifs, la plupart pauvres. Fermentation révo-

lutionnaire pour les plus hardis ; apprentissage, pour les autres, d'un fatalisme et d'une bohème aujourd'hui démodés. Je ne rencontrais pas un cœur robuste ; mais elle comprit le manqué de force et de bonheur de mes premières brutalités.

Elle eut pitié de moi. Si elle me l'avait laissé comprendre, je l'aurais battue et j'aurais pris la fuite. Elle m'appelait *petit*, ou *mon enfant*, mais elle voulut bien me subir.

Je ne raconterai pas ici les circonstances de ce qui n'a pas été une conquête ; non seulement parce que j'y trouve de la honte, mais aussi parce que les circonstances n'en sont que particulières, et je voudrais ne parler guère de moi que comme d'un entre d'autres.

Par sa douceur, parce qu'elle s'est prêtée à souffrir, cette jeune femme a été la première personne au monde qui ait consolé mon orgueil. A cause de toutes les craintes que j'avais sur mon esprit et mon courage, à cause de tous les jugements durs qui avaient essayé, durant mon enfance, de me stimuler ou de m'abattre, à cause de mes forces corporelles trop indociles, tous les jours l'orgueil m'étouffait ou me piquait jusqu'aux larmes. Elle a compris que j'étais un enfant maladroit dont il fallait avoir pitié, mais elle a compris aussi que la pitié serait trop dangereuse à montrer, et que je m'en vengerais cruellement. Et elle avait compris cela dès le début de nos apartés, car elle était bien fine. Elle m'a subi, elle a souffert et pleuré devant moi, pour me donner cette preuve de ma force qui me consolait mieux que son bonheur n'aurait fait. J'ai été bien coupable, et je lui dois beaucoup. Seules les circonstances peuvent m'excuser, car je crois que beaucoup de jeunes gens sont pareils : on cherche dans le premier amour autre chose que l'amour. Et pourtant mon premier mouvement, lorsque je pense à elle, c'est de souhaiter qu'elle soit morte, tant cette image odieuse et pitoyable que nous avons gardée de moi me donne de vergogne. Puis la réflexion m'émeut à son tour, jusqu'à l'amitié.

Les scènes de reproche et de brouille, nous en vivions, nous les organisions ; elle s'y prêtait d'un cœur un peu romantique. Nous nous donnions une comédie de passion qui tournait mal. Je la quittais en claquant la porte, puis je remontais cinq étages, me faisais rouvrir, et pour l'empêcher de parler je l'embrassais à lui défoncer les dents. Alors, par espoir ou par littérature elle demandait : « M'aimes-tu ? » Pour la jouer, je répliquais : « Je te déteste. » Et ainsi de suite.

L'internat me gênait : le dimanche et l'après-midi du jeudi, où je ne rencontrais pas toujours mon amie seule, ne suffisaient plus ; je pris donc le parti de manquer aux cours d'histoire, où l'on ne marquait pas les absents. Le danger d'avoir une maîtresse lorsqu'on est pris par l'internat ou lorsqu'il faut faire sa carrière, c'est qu'on n'a plus de rêves, — rien que des impatiences.

Je trouvais pourtant dans ce logis d'étudiante de petits bonheurs vrais, — ceux que négligeait, comme infimes, mon idée de moi-même. Quelques quarts d'heure de nonchalance sur un divan, une petite théière me reversant une eau pâle, une lampe posée sur la table fragile, et qui me forçait à des gestes plus doux, un moment de pénombre où je me sentais moins vu, donc plus confiant, cela me donnait l'illusion d'un foyer ; — la chose du monde que j'étais le plus fait pour aimer, et dont réfectoire et guerre m'avaient privé depuis que j'étais en âge de l'aimer.

Je ne me rappelle plus si je montrai de la fatuité (certainement). Ce qui me poussait et me soutenait dans cette aventure, c'était l'idée que j'agissais librement, pour mon compte ; au lieu d'une vie puérile et contrôlée, je vivais là, selon moi, de la vie vraie. Voilà ce qui valait la peine d'aller chercher de nouvelles fatigues à mes jours de repos. L'appartement de ma maîtresse, je l'ai nommé depuis : « *la Maison des Chagrins préférés.* »

Ce que je n'ai pas vu, et que mes souvenirs distinguent

encore moins, c'est le changement que cette liaison pouvait apporter à mon caractère. Il me semble avoir quelque peu négligé mon frère cadet pendant les premiers jours. Pour le rencontrer aux heures de récréation, il fallait passer dans une autre cour ; naturellement nous ne pouvions plus passer nos dimanches ensemble. Mais je fis presque aussitôt un effort d'affection, et je retournai voir le petit de quatorze ans chaque fois que je le pouvais. N'était-il pas plus à plaindre que moi, maintenant ?

Aux vacances du jour de l'an, je me trouvai gêné devant mes parents. Je ne les aimais pas moins ; je n'avais pas perdu ma confiance en eux, ni oublié le respect qu'ils méritaient. Mais je me sentais mal à l'aise dans leurs questions, dans leurs conseils, et tout ce qu'ils me donnaient de leur opinion sur moi ; je répondais brusquement, je décourageais les conversations. — Qu'il est orgueilleux ! qu'il est ingrat ! On croirait qu'il a honte de nous...

Je l'ai entendu dire par d'autres parents depuis : ils ont tort aussi. Tant qu'on se développe, les opinions sur un enfant, dès qu'elles datent de six mois s'étriquent, deviennent injustes et surtout agaçantes. Lui se hérisse pour ne pas rentrer dans la coquille qu'il vient de casser.

J'avouai à mes parents ma manifestation sous le drapeau bleu. Ma mère me blâma, par principe de prudence. Mon père m'approuva tout à fait. Je ne lui parlai pas de mes amis ; j'étais déjà engagé plus avant dans les opinions avancées qu'il ne pouvait le deviner.

Pendant ces vacances j'avais hâte de retrouver, non mon amie, mais la vie fatigante que je menais à Paris. Le véritable objet de ma passion, c'était cette fièvre, cette usure de moi-même, que j'allais aggraver encore.

(à suivre) JEAN PRÉVOST

Lorsque notre civilisation reprit contact avec le Secret Empire, si longtemps ignoré, on trouva un peuple doux et poli, mais qui avait conservé l'esclavage. On y vendait ingénument des enfants au marché, comme nous vendons les veaux. N'allez pas croire que ces enfants que l'on mettait à l'enchère fussent maltraités. Les philanthropes de ce pays-là, qui sont fort nombreux, ne l'auraient point permis. Au reste l'esclavage n'est monstrueux en ses apparences que s'il est aux mains d'hommes brutaux, imprévoyants, incapables d'administrer leurs propres biens. Ce que l'on conte des négriers, qui est atroce, fait un contraste instructif avec nos expéditeurs de pêche et de raisin, qui donnent tant de soins à l'emballage. Pareillement ce que l'on rapporte du fouet et des autres supplices prouve seulement que les planteurs étaient eux-mêmes des sauvages ; et l'institution de l'esclavage n'est nullement jugée par là. Dans le Secret Empire, la sagesse des hommes avait sauvé l'institution. De bonnes lois, des mœurs douces, une religion puissante et raisonnable avaient si bien discipliné les passions, qu'une révolte des esclaves y était aussi impossible que chez nous une révolte des chiens de luxe ou des chats.

En aucun pays l'enfance ne fut jamais mieux protégée, plus ingénieusement instruite, mieux brossée, mieux lavée, mieux exercée, ni plus belle, ni plus saine. Je parle des petits esclaves, car les enfants libres étaient fort souvent, comme il arrive chez nous, laissés aux soins des esclaves, et, dans la suite, gâtés par les caprices ou l'ambition mal entendue de leurs parents. Et de même les mœurs privées des personnes libres étaient souvent irrégulières et corrompues par l'effet du loisir et de l'ennui. Au contraire, par l'effet de ce que nous appelons la rationalisation, depuis longtemps appliquée à l'élevage humain dans ce pays, le mariage des esclaves était sacré, l'infidélité y était rare et quasi impossible. Au reste une part raisonnable était faite à la liberté du choix, plus étendue même que chez les maî-

tres, où, comme on voit ici, le hasard et l'intérêt réglaient presque toutes les unions. Les familles nombreuses y étaient un sujet d'orgueil pour le maître, et, toujours, choyées. Outre que les enfants n'étaient point témérairement ni prématurément dispersés par la vente, le nom et l'origine restaient attachés à l'esclave comme un ornement et un signe de valeur. Et, comme il arrive chez nous que le poulain libre fait connaître irrécusablement son origine, ainsi les sentiments familiaux des esclaves étaient entretenus par des cérémonies, où les petits enfants, devenus grands, entouraient de nouveau l'aïeul, noble souche. Ainsi la noblesse du sang, qui se perdait chez les maîtres par la nécessité de conserver et d'unir les fortunes, se conservait au contraire chez les esclaves par l'avarice du maître, sans compter l'art de l'éleveur, qui avait ses fanatiques.

On devine que les médecins avaient de grands pouvoirs en cet Empire Secret, et que les problèmes de l'alimentation, de l'alcoolisme, et enfin de l'hygiène préventive étaient tous résolus selon la raison, du moins pour les esclaves. On remarquera que ce qui nous manque ici, et surtout en ce qui concerne le voisin, ce ne sont pas les lumières, mais plutôt c'est la puissance. Toutefois on demandera comment cette permission de rationner, de peser, d'explorer, de vacciner n'avait pas conduit les médecins jusqu'à l'extravagance. C'est que les médecins d'esclaves étaient jugés d'après l'intérêt du maître, et sur un long et attentif calcul des effets. Aussi les maîtres, soignés par des médecins d'esclaves, avaient-ils de grandes chances de vivre vieux ; mais beaucoup étaient perdus par ce pouvoir funeste de désobéir. D'où il arrivait qu'un maître raisonnable pouvait fort bien envier le sort des esclaves, au lieu que l'esclave n'avait guère occasion d'envier le maître. Car il faut savoir que les travaux de l'esclave étaient limités par de sévères règlements, au lieu que les travaux du maître, toujours soucieux des lois et règlements, occupé de contrôles, de statistiques et de perfectionnements, n'avaient ni fin ni mesure.

ALAIN

RÉFLEXIONS

Les deux écoles.

Jean Fayard, dans *Madeleine et Madeleine*, traite en romancier, ou plutôt en conteur alerte et intelligent, une petite question de critique. Voici. Un jeune homme, qui aime une jeune femme, croit avancer ses affaires en écrivant là-dessus, comme tout le monde, un roman. Il commence, dans ce roman, par se donner la figure d'un personnage à prestige, Gérard de Montbreuse, un nom de porteur de costume d'aviateur et de chèques sans provision. Et puis il réfléchit que c'est bien démodé, et il se transporte avec armes (son stylo) et bagages (son amour) à l'extrémité opposée, passe dans son roman de l'accéléré au ralenti, se donne un nom sans lustre, compose un personnage amorphe et veule, ou plutôt s'y décompose. C'est ce fil qu'il suit jusqu'au bout. Il publie, a son petit bonhomme de succès, devient un dont-on-parle, même chez Drouant, en décembre, et, ayant envoyé son livre à Madeleine, en reçoit ce compliment dont il ne sait que penser : « Comme vous vous connaissez bien ! »

L'auteur n'a voulu que s'amuser dans une nouvelle bien tournée. Il y avait là la matière d'un roman qui n'a jamais été fait, même dans les *Faux-Monnayeurs* : le roman du romancier qui écrit un roman autobiographique (d'une manière générale, le roman du romancier, lui non plus, n'existe pas encore, tout au moins avec la vibration profonde qu'on exigerait).

Il est extraordinaire que l'idée et la puissance de se

recréer soi-même romanesquement n'aient échu à personne avant Rousseau. L'auteur de la *Nouvelle Héloïse* opte nettement pour le premier tableau, celui de Gérard de Montbreuse, dont les sonorités se retrouvent même dans le nom de Saint-Preux. On en connaît la postérité abondante. Celui qui est allé le plus loin dans la voie de l'auto-idéalisation est sans doute Lamartine avec *Raphaël*. Barrès a nettement rousseauisé dans le Sturel des *Déracinés*. La patronne de la pension de famille où vit à Paris le jeune François est choquée de le voir à table — une table où il y a des dames — tenant ouverte devant lui la *Nouvelle Héloïse* : c'est un patronage symbolique. Et Henry de Montherlant écrit aujourd'hui sous nos yeux cette autre chronique autobiographique, mise sous le signe d'Alban de Bricoule.

Ce serait un bon sujet de réflexion que les voies, les habitudes, les conditions de réussite, de ce roman autobiographique transfigurateur. Je me garde bien de les repérer, et même d'y penser, car il y en aurait pour trop longtemps, et du plus fastidieux. J'en demeurerai à ce point, qui me vient le premier à l'esprit.

En se transformant dans son personnage à consonance harmonieuse, l'auteur réalise la température de sa liberté. Euphonie témoigne d'euphorie. Il ne s'agit pas seulement de se magnifier, mais aussi et surtout de se libérer, de nier ses servitudes, de passer à un monde fluide et sans résistance, tel que celui des rêves.

La création de cette atmosphère ne va pas, dans la *Nouvelle Héloïse*, sans les plus étranges invraisemblances. Ce précepteur de Julie, professeur amateur, homme du monde, oiseau de passage, venu on ne sait d'où, comme plus tard les héros romantiques, les « forces qui vont », et à qui la mère naïve a quasi livré sa fille, quelle invraisemblance ! Mais cette invraisemblance s'explique lorsqu'on songe que Rousseau a voulu réaliser en Saint-Preux un Jean-Jacques libéré, affranchi de l'application à une vie précise et difficile,

à un métier, à un ménage, au monde, à la matérialité nécessaire de son être, occupé seulement d'exalter des passions et d'échanger des lettres, comme les héros de tragédie échangent des répliques.

Pour passer à des contemporains, voyez la même exigence chez Barrès ou Montherlant. Sturel est un Barrès à l'état libre, réalise beaucoup mieux que Barrès lui-même le type de l'héritier. Et il y avait dans le *Songe* quelque chose de bien curieux. Alban est aux tranchées, dans son escouade, mais quel simple soldat privilégié ! On le voit toujours qui se promène où il veut, entre la tranchée et les cantonnements d'arrière. Il n'est jamais commandé, et circule dans ce secteur du front comme font les marquis dans le salon de Célimène. Encore l'exigence de liberté, ou plutôt de dématérialisation ! Si le prototype est simple soldat, son double romancé est général en chef : dans l'armée de la plume, s'entend, section des romanciers, laquelle a sa mission particulière.

Voilà la phase ou la face poétique de l'autobiographie créée par Rousseau, le côté Gérard de Montbreuse. A cette phase s'oppose la phase critique, dont le créateur est Flaubert.

Tout à l'heure j'écrivais malgré moi une phrase de *Madame Bovary*, quand au sujet de Saint-Preux je parlais de la facilité qu'on a dans les rêves. C'est la pente descendante où roule Emma quand elle imagine la vie délicieusement errante qui va l'emporter avec Rodolphe. Mais, bien que Flaubert ait dit : « Madame Bovary, c'est moi ! » je songe, plutôt qu'à elle, à l'*Education sentimentale*, où Flaubert s'est transposé dans Frédéric Moreau avec une manière de génie du contre-romanesque.

Remarquez à ce propos qu'un romancier ne se transfigure ou ne se défigure jamais en un romancier. Le transfigurateur s'héroïse en un homme qui n'a pas à écrire, puisqu'il vit précisément les rêves que son père, faute de les vivre, rédige pour les libraires. Le personnage de la seconde espèce, met-

tons ici Frédéric Moreau, c'est l'auteur tel qu'il peut s'imaginer, ou se souvenir de lui-même, moins sa vocation et son état de romancier. On sent en lui, implicitement, cette réflexion : « Tout de même, si je n'écrivais pas, si je ne mettais pas du noir sur du blanc, ce qui est un jeu d'enfant, à quoi serais-je bon ? Si par la pensée je supprime ce jeu, si je m'imagine moins ma littérature, quel polichinelle je deviens ! Mon inaptitude devant la vie, ma passivité, tout ce qui, depuis que j'ai l'âge de raison, me fait prendre en pitié par mes parents et mes compatriotes, voilà ce qui me reste ! Imaginons ce personnage, pour voir, faisons ce roman ! » Moi, cela m'est égal parce que j'écris *Paludes*, disait Gide dans sa première sotie. Et il y a Duhamel, qui écrit *Salavin* comme Gide écrivait *Paludes !* Mais si je n'écrivais pas *Paludes*, pourrais-je me regarder dans la glace sans rire, ou plutôt sans pleurer ? Rions-nous d'ailleurs, ou pleurons-nous son Salavin ?

L'autobiographie du second genre consiste donc à se détendre, à se rendre passif, à se résoudre en un automatisme de la vie (dans la mesure où les deux mots ne sont pas contradictoires). On conçoit qu'elle ait été l'un des genres florissants du naturalisme, lequel épouse et suit une réalité qui se défait. Un titre de roman rend même en littérature l'équivalent de ce que M. Tardieu appelait la politique du chien crevé. C'est *A vau l'eau*, les *Nourritures Terrestres* de J. K. Huysmans-Folantin. Jules Renard en a donné peut-être le chef-d'œuvre dans l'*Ecornifleur*, le parasite « ou l'écrivain » en disponibilité.

Conscience subtile, oui, et intelligence critique, voilà l'eau-mère de ce cristal romanesque ! On s'en rend compte quand on songe que les deux monuments de l'autobiographie critique, impitoyablement critique, non romancée, c'est la *Correspondance* de Flaubert et le *Journal* de Renard, qui servent de substructions, de caves amples et inépuisables, à l'*Education Sentimentale* et à *Poil de Carotte*.

Si le roman autobiographique héroïsé a aujourd'hui des

représentants, le roman inverse n'en manque pas. On en trouverait des figures, des essais nouveaux, chez Jean Cocteau, Drieu la Rochelle, André Beucler, Pierre Bost, et bien d'autres.

Quel problème complexe, d'ailleurs, que celui des rapports de l'autobiographie et du roman ! Qu'y a-t-il de romanesque dans un autobiographe presque pur comme Fromentin, ou Vallès ? d'autobiographique dans un romancier presque pur comme Balzac ? Et les femmes romancières, de George Sand à Colette, autobiographes par position ? Les différentes zones d'autobiographie, comme l'autobiographie anecdotique de *Monsieur Nicolas* et l'autobiographie intérieure de la *Nouvelle Héloïse ?* A côté de l'autobiographie individuelle, l'autobiographie familiale, comme dans Eliot, Dickens, Butler ? Et puisque je cite des Anglais, la manière différente dont les littératures réagissent devant ce problème, le roman semi-autobiographique allemand, dont le type est *Wilhelm Meister ?* la différence spécifique qui sépare des autres personnages le personnage préposé à l'autobiographie chez un romancier-né, comme le Lévine d'*Anna Karénine* ou Louis Lambert chez Balzac ? les requêtes du Gide de l'*Immoraliste* ou du Martin du Gard des *Thibault* pour être considérés comme purs romanciers, sans contamination d'autobiographie ? (moi je veux bien) ; l'intérêt que présenterait une enquête faite à ce sujet chez les romanciers et les demi-romanciers, analogue à celle que publia dans l'*Année psychologique* Alfred Binet ?

Voilà bien de la tablature au sujet d'une aimable nouvelle, qui nous fait penser que Jean Fayard ferait de la bonne critique. N'oublions pas cependant que nous sommes chez les Articoles, et qu'on doit y aimer non seulement le « journal du journal » mais le roman du roman.

Le fédéralisme barrésien.

La lettre de Colette Baudoche, où le successeur messin de M. Asmus au lycée de Metz revendiquait sans façon,

devant le train spécial venu de Paris, les libertés lorraines, a ému bien des personnes. Puisqu'on venait de faire parler une fille de Barrès, nous pouvons nous poser cette question : Qu'en eût pensé son père ?

Après quelque réflexion, on se dit qu'il n'y a probablement pas de point où le service de Barrès eût été aujourd'hui plus précieux et où nous le voyons plus irremplaçable. Absolument inutile à l'Université de Strasbourg quand, malgré l'opposition d'une partie du conseil des professeurs, il y parla son *Génie du Rhin*, plus inutile encore à Coblentz quand il alla s'y aboucher avec des trublions rhénans, tout le désignait en revanche comme l'agent de liaison et le médiateur plastique entre la France et l'Alsace-Lorraine. Son fédéralisme, qui restait, en France d'avant-guerre, une attitude décorative et littéraire, devenait, sur la frontière, d'un merveilleux usage.

A l'absence de Barrès, l'historien perd un grand dialogue, un accent vivant mis sur des voix de la France.

En janvier 1904, luttant dans le *Gaulois* contre le combisme, il écrivait : « Il n'y a guère plus d'un siècle que nous autres Lorrains nous avons dû renoncer à notre autonomie. C'est la force qui nous y contraignit... Il faut bien savoir que notre patrie fut créée par une volonté sage et continue ; que celle-ci vienne à manquer et laisse la place à des brutaux incohérents, on parlera vite d'une dissolution de communauté. » Propos de polémique et de littérature, je sais bien. La séparation de l'Eglise et de l'Etat s'est faite, et personne n'a parlé sérieusement, même en Bretagne, de dissolution de communauté. Mais ce pli de pensée, si fort chez Barrès, le rendait capable d'écouter, d'interpréter et de transmettre les voix de la Lorraine désannexée, comme il avait fait des voix de la Lorraine française, de les opposer à la voix jacobine.

La voix jacobine n'est pas un mythe. Il y a quatre ou cinq ans, au congrès radical de Nice, M. Painlevé, à deux reprises, interpellait ainsi les congressistes : « Vous, fils

des Jacobins ! » et personne ne reniait cette filiation ; mouvement oratoire de M. Painlevé, ce jacobinisme a passé comme une lettre à la poste dans les programmes radicaux, d'où le début de la crise alsacienne. L'esprit jacobin gouverne le Parlement et les administrations, et, comme cela dure depuis longtemps sans gros dommage, mettons qu'il les gouverne par ses qualités plus que par ses défauts. Les pères de M. Painlevé et de ses collègues radicaux étaient eux-mêmes les fils des légistes, par lesquels l'ancienne monarchie a fait la France.

Barrès, élève de Taine, avait puisé dans les *Origines* la haine du jacobinisme. Ce registre de pensée qu'il occupait fortement, où il avait été installé par son temps, ses maîtres, ses tendances, ses réflexions, il est aujourd'hui à peu près vide. C'est grand dommage !

Et peut-être la vie d'outre-tombe de l'influence barrésienne, du nationalisme doctrinal, fera-t-elle de Barrès en Europe une manière de génie protecteur des minorités, des libertés locales, des disciplines spontanément choisies. Si les *Amitiés Françaises* et *Au Service de l'Allemagne* valaient pour d'autres que les Français ? S'ils comportaient, à la manière classique, des rayonnements inattendus ? C'est un patriote lorrain, ami de Barrès, qui m'écrit aujourd'hui : « Et vous n'ignorez pas que des Hongrois de Transylvanie, mécontents de certaines maladresses roumaines, s'autorisent de Barrès dans leur protestation minoritaire. » Il n'y a pas besoin d'aller chercher jusqu'en Transylvanie ! Le monde est petit.

ALBERT THIBAUDET

CARNET DU SPECTATEUR

Il suffit de lire un poème, un discours ou le texte d'une réclame, d'entendre un débat politique ou une querelle de ménage, pour apercevoir que la moindre de nos démarches nous sépare étrangement de nous-mêmes. C'est que la dispute, le poème ou l'annonce mettent en jeu bien plus d'arguments et de raisons que nous ne sommes capables d'en retenir, ou seulement d'en comprendre. Leur ressource nous échappe. Qui tente de les rappeler, et les veut mettre en idées claires n'y parvient qu'en les transformant du tout au tout — en sorte que leur vertu s'y perd, et leur véritable sens.

Notre logique, ni notre raison ne nous rejoignent. Elles ne nous permettent pas de nous connaître, bien moins encore de nous juger. Comme elles sont impuissantes à nous préserver des illusions les plus grossières, elles arrêtent en nous tout prolongement de nos moments les plus nobles, et les idées mêmes par lesquelles nous saurions provoquer ces moments, ou les maintenir. Il n'est sans doute pas de domaine où nous nous trouvions, autant que dans notre vie la plus commune, séparés de notre activité réelle et privés avec nous-mêmes de tout contact — au point qu'il faudrait dire que dans cet ordre de choses au moins nous ne sommes pas tout à fait au monde.

Là-dessus, plus d'un prend le parti de la folie et de la révolte : tout l'y engage, et d'abord la facilité. Tel autre préfère le détachement et l'ironie ; tel autre encore la résignation et l'obéissance extrême — je parle des meilleurs, et de ceux qui font

appel à la pensée, plus qu'aux circonstances. Cependant les doctrines opposées qu'ils inventent se ressemblent singulièrement : il est en elles un trait commun, par lequel elles se touchent et paraissent à partir d'un certain point se confondre : c'est leur insuffisance. Je n'en vois pas une où je puisse me reconnaître, sans contrainte et sans grimace. Ils exigent pourtant que je les accepte. « L'esprit nous presse », disent-ils. Ou : « L'âme humaine n'attend pas ».

L'on ne se propose ici que d'attendre, et d'observer patiemment.

*
* *

Le portrait de Briand, l'assassin naïf, et les gens qui sont toujours en retard.

J'ai tenu avec Martin-Guelliot plus d'une conversation, dont la gravité m'apparaît aujourd'hui clairement. Je m'efforcerai de rappeler ici, sans trop les déformer, les propos de mon ami. Pour les exemples qu'il avait coutume de citer, je peux les avoir oubliés. Il m'arrivera d'en proposer de nouveaux ; un exemple ne vaut guère que par les réflexions qu'il provoque.

LA TRISTESSE DE PSAMMENITUS.

Comme nous lisions ce passage de Montaigne :

> *Le conte dit que Psammenitus, roi d'Egypte, ayant été défait et pris par Cambyses, roi de Perse, voyant passer devant lui sa fille prisonnière habillée en servante, qu'on envoyait puiser de l'eau, tous ses amis pleurant et lamentant autour de lui, se tint coi, sans mot dire, les yeux fichés en terre ; et voyant encore tantôt qu'on menait son fils à la mort, se maintint en même contenance, mais qu'ayant aperçu un de ses domestiques conduit entre les*

> *captifs, il se mit à battre sa tête, et mener un deuil extrême ; aucuns en prirent argument qu'il n'avait été touché au vif que de cette dernière secousse ; mais à la vérité, ce fut qu'étant d'ailleurs plein et comblé de tristesse, la moindre surcharge brisa les barrières de la patience.*

Martin-Guelliot. « Que pensez-vous de cette histoire ?

Moi. — Elle m'embarrasse. J'hésite d'abord à accepter l'explication, que propose Montaigne. A peine l'ai-je acceptée cependant qu'elle me paraît évidente, au point qu'il était presque inutile de la dire.

M.-G. — Mais si vous aviez connu l'événement, sans l'explication ?

M. — J'aurais été intrigué ; peut-être aurais-je renoncé à y rien comprendre. Mais il est probable que j'aurais songé à la « goutte d'eau qui fait déborder le vase », et que j'aurais conclu comme Montaigne.

M.-G. — Et si cette expression n'avait pas existé ?

M. — Eh bien, je l'aurais peut-être inventée. De toute façon j'aurais refusé, je crois, d'admettre que Psammenitus n'avait été touché que de la dernière secousse.

M.-G. — Je l'aurais refusé, aussi ; je le pense du moins, sans en être tout à fait sûr. Reste que telle est bien la première explication qui se présente naturellement à nous. Voyez combien celui qui poursuit la connaissance de l'homme se trouve desservi en regard du physicien ou du naturaliste. Personne n'est jamais allé supposer d'un vase qu'il suffirait, pour le remplir et le faire déborder, d'une seule goutte d'eau. Mais si Psammenitus avait vécu de nos jours, tous les journaux nous auraient appris qu'il préférait son domestique à ses enfants. »

Martin-Guelliot admettait là-dessus qu'un exercice exact de l'esprit entraînerait de toute nécessité des réflexions plus paradoxales encore que ne le sont les sciences de la nature. Il m'en donnait chaque jour de nouvelles preuves.

Celles que je vais citer relèvent assez bien d'un même paradoxe ou, si l'on aime mieux, d'une même loi.

LE PORTRAIT DE BRIAND.

> *L'on montrait à une dame un portrait de Briand. « Il n'est pas ressemblant, dit-elle ». Or cette dame n'avait jamais vu Briand. Elle connaissait simplement un autre de ses portraits.*

M. — L'on peut juger ici de la peine que nous avons à nous débarrasser d'une idée toute faite.

M.-G. — Sans doute. Il est même probable que si cette dame, rencontrant Briand, l'avait trouvé différent de celui qu'elle imaginait, elle eût commencé par éprouver, de façon plus ou moins confuse, l'impression que c'était Briand qui avait tort. Remarquez pourtant qu'il ne s'agit pas ici de Briand lui-même, mais d'un second portrait, dont rien ne prouve qu'il soit plus exact que le premier — et que l'idée « toute faite » peut fort bien être la bonne.

M. — Disons donc seulement que l'idée de cette dame n'était pas telle qu'il lui fût aisé de s'en débarrasser, si elle se révélait fausse à l'expérience.

M.-G. — Mieux encore : cette idée n'était pas restée ce qu'elle eût dû être réellement : l'un des mille portraits de Briand, qui courent les rues. Mais elle avait enflé, pour ainsi dire, au point de devenir le portrait-type de Briand, Briand lui-même. Imaginez maintenant que la même dame, rencontrant réellement Briand, l'eût vu ce jour-là élégant, ou bien distrait et préoccupé, elle aurait eu pour la vie entière l'idée d'un Briand par-dessus tout élégant et recherché, ou bien songeur et distrait, et cette fois avec une force telle que tout ce que l'on eût pu lui dire, ou lui prouver là-contre n'y eût rien changé.

> *Talleyrand se trompa du tout au tout sur la valeur de Viette, qui eût dû devenir l'un de ses meilleurs auxiliaires. Il l'avait jugé sot au premier dîner où il le vit, et où*

Viette, préoccupé d'un soulier qui le blessait, n'avait que peu parlé, tout en s'efforçant de paraître attentif. Ce qu'on put lui dire et ce qu'il vit de Viette par la suite ne fit que mieux l'ancrer dans son premier sentiment. A la suite d'une conversation où Viette avait brillé : « Il s'était préparé, dit Talleyrand, il sait bien qu'il ne peut pas compter sur son esprit. » Et une autre fois : « Il a pris conseil d'amis, qui valent mieux que lui, et qui en ont pitié. »

M. — Il est cependant plus d'un cas où nous tirons parti de l'expérience, et où nous savons l'accepter.

M.-G. — Oui ; mais voyez à ce sujet combien la disposition de l'esprit, que nous cherchons à isoler, nous est unie intimement, inhérente au jeu même de notre intelligence. Il arrive que cette expérience même, qui devrait le mieux nous renseigner, nous embrouille, et que nous n'avons jamais moins d'idées claires que là justement où nous devrions en avoir davantage. Cléante n'a jamais eu à faire qu'à un magistrat, qui s'est trouvé malhonnête, Arnaud qu'à un médecin qui s'est rencontré maladroit. Il s'ensuit qu'Arnaud et Cléante se croient parfaitement renseignés sur tout nouveau médecin ou magistrat qu'on leur présente. Que dis-je ! sur toute la magistrature (qui n'est composée, dit Cléante, que de canailles) et sur la Faculté entière (une belle collection d'incapables, dit Arnaud). Mais j'ai connu, pour moi, trop de magistrats et de médecins, et de toutes sortes, pour pouvoir former une idée précise du médecin, ou du magistrat. A ce propos :

Nivernois, qui connaissait bien l'Angleterre où il avait demeuré, assez mal la Russie et point du tout la Chine, avouait qu'il avait une idée très précise du Chinois, un peu plus vague du Russe, et, de l'Anglais, parfaitement confuse.

M. — C'est à peu près mon cas. Mais ne s'agit-il pas là d'une illusion assez grossière et qu'un peu de réflexion suffit à dissiper.

M.-G. — Dites qu'il nous faut l'observer d'abord sur des exemples grossiers, où son caractère d'illusion soit incontestable. Il ne serait pas difficile d'en découvrir de plus fins. Seignobos écrit que « l'histoire est plus affirmative et semble mieux constituée dans les périodes inconnues, dont il ne reste qu'un seul écrivain, que pour les faits connus par des milliers de documents contradictoires. »

Un historien, à qui l'on conseillait d'écrire l'histoire de la grande guerre, répondait qu'il n'était pas encore temps d'y travailler, à cause de tous les témoignages et des documents contradictoires, qu'il fallait attendre qu'un certain nombre de ces documents eussent disparu et que pour l'Affaire Dreyfus elle-même, bien plus ancienne, il doutait que l'on pût écrire avec exactitude son histoire avant cinquante ou soixante ans, à cause du nombre infini de brochures, de journaux, de plaquettes et de livres qui s'y rapportaient. Encore avons-nous cette chance, ajoutait-il, que presque tous sont sur du mauvais papier, qui commence à pourrir.

M. — Qui donc a écrit que notre esprit était un microcosme, et un abrégé du monde ? et qu'il était encore pareil à un miroir, où se reflètent les objets de l'univers ?

M.-G. — Tous les écrivains qui ont parlé de l'esprit, je pense. En tous cas, c'est là ce que nous pensons tous.

M. — Il s'agirait donc d'un étrange miroir et d'un microcosme bien singulier.

M.-G. — Oui. D'un miroir qui rendrait indéfiniment la première image qu'il aurait reçue. Ou mieux d'un microcosme à transformations, et à révolutions continuelles. Loin qu'une place y soit réservée (comme il serait juste) à chacun des médecins du monde, aux diverses parts de l'activité des médecins et tout aussi bien aux différents moments de la vie de chacun d'eux, le seul médecin à qui nous ayons eu affaire, l'espace de trois quarts d'heure, s'agrandit et se gonfle démesurément, et couvre enfin toute la place réservée aux moments de la vie de ce médecin, à

tous les aspects de son activité médicale, enfin à la médecine entière.

LE LIQUIDE ET LE GAZ.

M. — Votre médecin me fait songer à une chose.

M.-G. — Dites.

M. — J'avais le sentiment qu'il s'agissait là d'une illusion fort connue.

M.-G. — Pourquoi pas ?

M. — Et contre laquelle nous nous trouvons donc garantis.

M.-G. — C'est une tout autre question.

M. — Ne connaîtriez-vous pas cette vieille histoire : un Anglais débarque à Calais, voit sur le quai une femme rousse et note sur son calepin : les Françaises ont les cheveux roux.

M.-G. — Oui. Voilà un excellent cas pour notre collection.

M. — Et qui peut nous servir à expliquer les autres.

M.-G. — Je ne vous suis plus.

M. — Cela va de soi. L'Anglais a généralisé trop vite.

M.-G. — Je vous arrête ici. Pensez-vous que l'Anglais ait véritablement généralisé ?

M. — Evidemment.

M.-G. — Que voulez-vous dire au juste ?

M. — Que l'Anglais étend à toutes les Françaises et considère comme leur qualité générale, le trait qu'il observe sur l'une d'elles.

M. G.. — Vous supposez donc que notre Anglais s'est dit : « Toutes les Françaises vont ressembler à celle que je vois en ce moment. »

M. — Non, bien sûr. Il ne s'est rien dit de pareil. Mais il se conduit exactement comme s'il se l'était dit.

M.-G. — Mon cher ami, nons cherchons à savoir ce qui est arrivé — et non point ce qui aurait pu arriver. Je

vous l'accorde, tout se passe comme si notre Anglais avait généralisé. Mais ce qui m'étonne et me frappe davantage, c'est que précisément il *n'a pas eu* à généraliser. C'est qu'immédiatement et du premier coup cette Française rousse a été pour lui, à peine entrée dans son esprit, *toutes* les Françaises.

M. — Je ne vois pas l'intérêt de votre distinction. Mettons, si vous y tenez, que la généralisation a été inconsciente.

M.-G. — Avouez que voilà une affirmation gratuite. Que savez-vous de l'inconscient de cet Anglais ?

M. — Je vois du moins les effets de son activité.

M.-G. — Pourquoi une opinion sur les Françaises serait-elle nécessairement l'effet de l'activité de l'esprit et d'un raisonnement ?

M. — Mais parce que les Françaises dans leur ensemble n'ont été à aucun moment *données* à cet esprit. L'Anglais, qui ne les a pas vues, ne peut donc que les supposer ou, comme disent les philosophes, les induire.

M.-G. — Entendons-nous. Voulez-vous dire que *dans la réalité* notre homme n'a pu rencontrer à la fois toutes les Françaises, et les voir toutes d'un coup ? Vous avez évidemment raison, mais je doute que cette évidence vous mène bien loin. Ou bien voulez-vous dire que l'Anglais n'a pu avoir la *pensée* qu'il rencontrait *la* Française, toutes les Françaises en une ? En ce cas, je vous arrête. Il n'est guère douteux au contraire, si l'on admet votre histoire, qu'il n'ait eu cette pensée. J'ai rencontré hier un tatou, à la fête du Lion de Belfort ; je l'ai même rencontré brusquement, et sans avoir formé d'avance la moindre opinion : l'affiche annonçait seulement : « Le Mangeur de cadavres, sept fois phénomène ». Eh bien, si je me reporte à ma première impression, je trouve que je voyais enfin *le* tatou, que je connaissais maintenant *le* tatou, et non pas un tatou particulier.

M. — Et si je vous l'accorde ?

M.-G. — Vous disiez tout à l'heure que nous connaissions assez bien l'illusion pour nous trouver protégés contre elle. Non pas, si nous la connaissons tout de travers et à l'aide d'une interprétation fausse. Vous aurez beau aller dire à Talleyrand ou bien à notre historien qu'il généralise de façon abusive : il ne vous entendra pas. Il sait fort bien qu'il n'a point du tout généralisé.

M. — Que lui direz-vous donc ?

M.-G. — Je lui dirai, par exemple : notre esprit est si singulièrement bâti que le fragment d'expérience qu'il recueille ne lui apparaît jamais, pour commencer, comme un fragment, mais bien comme un tout ; j'ajouterai que chaque observation, si mince soit-elle, nous est donnée par là comme une observation intégrale et qu'il ne serait même pas exact de dire que nous supposons les expériences à venir identiques aux premières. En réalité, ces expériences à venir, nous n'en soupçonnons même pas la possibilité.

M. — Et quoi encore ?

M.-G. — J'ajouterai que les renseignements que nous avons sur un objet donné se comportent dans l'esprit non pas comme une *masse liquide* dont le volume à peu près constant laisse voir l'espace libre qu'il reste à remplir — mais bien comme une *masse gazeuse*, qui, placée dans un récipient, le remplit tout entier.

L'ASSASSIN VICTIME DE SON ILLUSION.

M. — Nous sommes arrivés à la conclusion que l'esprit, laissé à son libre jeu, prend pour un *tout* chacune des expériences fragmentaires, qu'il lui est donné de faire.

M.-G. — Oui. C'est ce que l'on pourrait appeler, d'un mot : l'*illusion-de-totalité*.

M. — Avouez que l'expérience suffit en général à nous protéger d'une telle illusion.

M.-G. — Du moins y parviendrait-elle si l'illusion de totalité était plus communément dégagée, et mieux

reconnue. En fait, il n'en est rien, et nous sommes chaque jour ses victimes. Connaissez-vous ce petit récit de Chamfort :

> *Un bon trait d'un prêtre de Cour, c'est la ruse dont s'avisa l'évêque d'Autun, Montazet, depuis archevêque de Lyon. Sachant bien qu'il y avait de bonnes frasques à lui reprocher, et qu'il était facile de le perdre auprès de l'évêque de Mirepoix, le théatin Boyer, il écrivit contre lui-même une lettre anonyme pleine de calomnies absurdes et faciles à convaincre d'absurdité. Il l'adressa à l'évêque de Narbonne : il entra ensuite en explication avec lui et fit voir l'atrocité de ses ennemis prétendus. Arrivèrent ensuite les lettres anonymes écrites en effet par eux, et contenant des inculpations réelles. Ces lettres furent méprisées. Le résultat des premières avait mené le théatin à l'incrédulité sur les secondes.*

M. — Je vous entends : la ruse de Montazet consistait à provoquer chez son évêque une illusion de totalité...

M.-G. — ... de laquelle celui-ci n'a pas su se dégager à temps : encore la ruse était-elle dans ce cas assez grossière. Mais il semble qu'elle trouve chez nous un terrain tout préparé et que sa force puisse être grande au point d'entraîner aisément notre perte :

> *L'assassin d'Edouard de Jally, que la police recherchait en vain depuis six mois, se fit prendre d'une curieuse façon. Un jour, un homme dans la rue se met brusquement à courir, se jette dans une maison, renverse à moitié la concierge, monte quatre à quatre l'escalier et s'enfuit sur les toits. On s'étonne. On donne l'alarme. La police arrive sur les lieux. On retrouve l'homme, après six heures de recherches, dans une chambre de bonne. Il avoue sans difficulté ; il est bien l'assassin que la justice recherche. — Pourquoi s'est-il sauvé ? C'est qu'il a vu un agent se précipiter en courant vers lui. L'on fait une enquête. Il se trouve que l'agent en question, un bon père de famille, craignait de manquer son tramway.*

M. — Je ne vois pas là de rapport avec notre illusion.

M.-G. — Vous admettez cependant que notre évêque était naturellement porté à voir dans la première lettre de dénonciation le type même de toutes les lettres de dénonciation qu'il devait recevoir par la suite.

M. — Oui.

M.-G. — Et notre Anglais à tenir pour un trait commun à toutes les Françaises, le trait de la première Française rencontrée qui le frappait.

M. — Sans doute.

M.-G. — Auriez-vous quelque peine à admettre que la qualité des agents qui retient d'abord l'attention d'un voleur ou d'un assassin est celle-ci : qu'ils arrêtent les malfaiteurs ?

M. — Non.

M.-G. — Et qu'un malfaiteur dès lors aura quelque peine à se représenter un agent père de famille, joyeux compagnon, ou simple badaud ? Mais qu'un agent qui court sera nécessairement pour lui un agent qui court arrêter quelqu'un ?

M. — J'y pense. Il serait étrange que l'illusion ne jouât pas dans les jugements que portent les uns sur les autres des gens de professions, ou d'occupations différentes. (Et l'on pourrait déjà tirer du cas de l'assassin quelques conséquences touchant à la façon dont les assassins se trompent sur les agents — et réciproquement je pense, les agents sur les assassins).

M.-G. — Vous me rappelez qu'au procès Gautier de Rey, l'un des témoins vint déposer qu'il était impossible que Gautier de Rey eût volé. En effet, ajoutait-il sérieusement, il l'avait toujours vu doux et bien élevé. Sans doute pensait-il qu'un voleur a du matin au soir les mains dans les poches de ses voisins.

M. — Avez-vous appris, à ce propos, qu'un document secret, touchant à l'accord franco-anglais, avait été volé à nos Affaires Etrangères, et vendu à la presse Hearst, qui l'a payé fort cher ?

M.-G. — J'en ai entendu parler.

M. — L'on connaît aujourd'hui le nom du coupable. C'est un jeune diplomate, qui a tout avoué.

M.-G. — Il est arrêté ?

M. — Il n'en est même pas question. Les journaux ajoutent que ce M. de N. « a toujours donné à ceux qui l'approchaient l'impression d'une parfaite délicatesse. Il peut donc avoir commis une imprudence, mais toute éventualité de corruption doit être écartée. »[1]

M.-G. — Quelle plaisanterie.

M. — Reconnaissez, mon cher ami, un appel à votre illusion de totalité.

M.-G. — Je le trouve touchant, mais un peu trop naïf. J'y pense : le bruit n'a-t-il pas couru que M. de N. n'était pas le vrai coupable ?

M. — ... en sorte que la maladresse de l'appel à une illusion trop visible trahirait l'embarras de ceux qui tout à la fois l'accusent et le doivent défendre ?

M.-G. — Peut-être. Il arrive que l'émotion, l'intérêt, l'urgence nous rendent plus naïfs, et nous rapprochent de cet état immédiat, où l'illusion joue à son aise.

M. — Elle est ailleurs mieux dissimulée ; votre assassin m'y faisait songer tout à l'heure : n'est-ce pas en elle qu'il faudrait chercher les raisons du mépris que le magistrat nourrit souvent pour l'officier, l'officier pour l'ingénieur, l'ingénieur pour le magistrat ou bien encore le plombier pour le typographe et le typo pour le menuisier. C'est un mépris que j'ai observé chez des personnes intelligentes : il me paraît un peu trop simple, et naïf, de l'expliquer, comme l'on fait couramment, par l'esprit de caste, l'amour-propre, l'orgueil et le reste.

M.-G. — Sans doute. Le médecin n'est pas persuadé en gros et d'une façon vague, par pur sentiment, de sa supério-

1. *Le Journal*, 14 octobre 1928.

rité sur l'ingénieur. Non ; c'est là une opinion précise, et qui s'appuie, ou pense s'appuyer sur des preuves. Ce médecin, n'apercevant de l'art de l'ingénieur, et pour cause, que ce qui est accessible au sens commun, est porté à croire que cet art ne présente jamais que des difficultés de bon sens, à l'encontre du sien, dont le caractère technique lui est sans cesse rappelé. Ainsi d'une façon générale, ne nous rendant pas compte de la nature des difficultés que présentent les tâches mal connues de nous, nous sommes portés à considérer ces difficultés comme à peu près nulles. Tout se passe comme si le manque de renseignements où nous sommes sur un fait ou une activité donnée nous faisait conclure à leur inexistence. Encore ne faut-il point parler ici de conclusion ni de raisonnement : ce manque de renseignements *est* leur inexistence.

LES GENS QUI SONT TOUJOURS EN RETARD.

M. — Je crois vous entendre. Je ne sais plus quel était le caporal de comédie qui disait, en regardant son escouade : « J'en vois qui n'y sont pas ». Eh bien, nous sommes moins heureux que ce caporal. Nous n'apercevons jamais, voulez-vous dire, ceux qui n'y sont pas.

M.-G. — Ce serait peu. L'on peut bien imaginer que votre caporal *voit* une place vide, ou bien, à une place donnée, une tête qu'il n'attendait pas. Mais nous ne distinguons même pas la place où devrait venir se placer ce que nous ne connaissons pas. *Il n'existe pas de place vide dans l'esprit,* alors même que tout nous informe et nous presse de comprendre qu'il y aurait d'*autres données* à considérer que celles dont nous disposons.

M. — Je vous suis mal.

M.-G. — Sans doute avez-vous comme moi des amis qui sont toujours en retard.

M. — Certes.

M.-G. — Je ne parle pas de ceux qui se mettent en retard par négligence, mais bien de ceux qui se montrent à chaque fois désolés et disent sincèrement : « Je n'y comprends rien, j'avais pourtant pris toutes mes précautions, ce n'est pas ma faute cette fois, car...

M. — Sans doute, et moi-même...

M.-G. — Vous êtes-vous demandé comment la chose pouvait se faire ?

M. — J'imagine assez bien chez ces personnes une négligence plus grande qu'elles ne l'avouent. Ou bien une certaine disposition optimiste, et l'idée que tout s'arrangera, qu'elles auront finalement le temps... Ce sont souvent des gens très occupés.

M.-G. — Nous sommes d'accord. Avouez seulement que l'optimisme ni la négligence ne sauraient excuser un retard constant. Car enfin il suffirait qu'ils prissent conscience de l'une ou l'autre disposition — s'ils tiennent véritablement (ce que nous admettons) à n'être point en retard — pour les pouvoir dépasser et déjouer.

M. — Mais ne s'agit-il pas de personnes dont la vie est compliquée, et sans cesse traversée d'imprévu — et qui ne peuvent au début de leur journée deviner exactement quelles surprises les attendent jusqu'à l'heure du rendez-vous. « Je ne pouvais vraiment m'attendre, nous disent-ils, à... » ou bien : « Il m'est arrivé quelque chose d'absolument inattendu... »

M.-G. — Nous y sommes. Avez-vous remarqué que c'est toujours aux *mêmes* personnes que surviennent ces difficultés inattendues ?

M. — Eh bien ?

M.-G. — Et qu'ainsi, bien que la difficulté soit inattendue dans sa nature et son détail, elles auraient cependant toutes les raisons du monde de s'*attendre* à une difficulté inattendue, et au retard qu'elle entraîne — et d'en tenir compte dans le calcul que suppose la décision de se rendre vers cinq heures, je suppose, à leur rendez-vous.

M. — Expliquez-vous mieux.

M.-G. — Si vous le voulez. Quand on reproche à l'une de ces personnes son retard elle montre — souvent à bon droit — que ce retard est dû à une circonstance imprévue. Mais elle oublie toujours que si cette circonstance était imprévue dans sa *nature*, et dans son *existence historique*, elle eût dû tout au moins, instruite par l'expérience, lui donner sans la connaître ce qu'on pourrait appeler une *existence algébrique*. Je ne sais pas quel obstacle se présentera, aurait-elle pu se dire, mais — étant donné la complication ordinaire des choses — il s'en présentera au moins un.

M. — Ce que vous lui reprochez est donc de ne point songer à « se donner de la marge ».

M.-G. — Je le lui reproche moins que je ne vois dans son retard l'effet de la plus surprenante illusion intellectuelle : c'est qu'un fait *dont nous ne connaissons pas la nature*, alors même que tout nous oblige à admettre son existence, demeure pour nous comme s'il n'était pas. Ce serait la face négative de notre illusion de totalité.

*

M. — Elle n'est pas moins étrange que l'autre.

M.-G. — Sans doute. Et qu'avons-nous vu jusqu'à présent — si j'en reviens à notre commune façon de tenir l'esprit pour une image de l'univers — que des villes et des tours qui s'élèvent en un clin d'œil et couvrent aussitôt la terre, des traits qui s'effacent, une femme qui devient foule, des montagnes et des forêts qui rentrent sous terre — un monde d'éclairs et de monstres.

M. — Avez-vous observé que la vie est terne et plate tant qu'on la regarde avec folie, et purement fantastique dès qu'on tâche de la regarder avec raison.

M.-G. — Nous en verrons bien d'autres ».

* *

La mentalité primitive, et l'illusion des explorateurs.

Qu'il existe, à l'endroit du langage, un nœud d'illusions et de pièges, contre lesquels nous ne sommes pas défendus, il suffit, pour s'en assurer, de dégager la pointe d'erreur qu'introduit dans l'étude la plus sérieuse — soit psychologie des peuples, critique littéraire ou sociologie — toute réflexion portant sur les phrases et les mots.

*

Mme Hoffmann remarque, dans son *Dostoïevsky*, — et je laisse à imaginer toutes les conséquences qu'elle en tire — qu'« il n'existe en russe qu'un seul mot pour désigner le malheureux et le criminel ». Or il se trouve d'abord que le fait est inexact : le russe dispose de deux mots, parfaitement distincts, pour le coupable et le malheureux [1]. Mais je suppose même qu'il soit exact. Dira-t-on que l'esprit russe ne sait pas du tout séparer ce malheureux de ce coupable ? Peut-être. Ou bien qu'il les sépare assez mollement, pour se satisfaire d'un seul mot ? Sans doute. Ou bien encore qu'il le[illegible]*pare si fortement et avec tant d'assurance qu'il ne sent même* [illegible] *besoin, pour marquer la distinction, de faire appel à de*[illegible]*rents*. Pourquoi pas ? C'est à notre fantaisie. Dès [illegible]on distingue l'esprit des mots dont il use, — et tan[illegible] eux, tantôt insoumis — il n'est pas de trait de langage dont on ne puisse tirer, aussi bien qu'une conclusion, la conclusion contraire. Le plus curieux est que l'une et l'autre paraît à qui la découvre également vraisemblable.

1. Criminel se dit en russe : *prestoupnik*, et malheureux : *nestchatsnyi*. Il est exact d'ailleurs que ce dernier mot peut convenir au malheureux et au coupable. C'est le cas de notre mot *misérable*, qui signifie tantôt : *canaille*, et tantôt : *infortuné*.

Un explorateur anglais, le Rev. A. L. Kitching, revenant d'une exploration en Afrique, écrit des tribus Luganda : « Ces sauvages n'ont aucune conception de l'amour ». La preuve, ajoute-t-il, en est que « dans beaucoup de dialectes il n'y a pas de mot spécial pour *amour ;* dans le dialecte le plus avancé, aimer Dieu et préférer la viande aux pommes de terre sont exprimés par un seul et même mot, *ockwagala.* » Sans doute le Rev. Kitching ignore-t-il la langue française, et que nous ne disposons non plus que d'un seul mot pour *aimer* le bœuf, et *aimer* une femme [1]. Il serait sot d'en conclure que l'esprit français confond les deux sentiments : bien plutôt dirait-on qu'ils sont en nous assez distincts pour que leur expression par un même mot ne nous gêne guère. Peut-être en va-t-il ainsi des Luganda, et je m'étonne que l'on ne nous apporte aucune preuve plus sérieuse. Mais c'est tout le problème de la mentalité primitive, qu'il faudrait évoquer ici.

*

L'une des thèses maîtresses de la doctrine de M. Lévy-Bruhl est celle-ci : les primitifs ne savent point, ou ne savent presque pas abstraire [2]. La preuve en est que leurs langues manquent de termes abstraits. « Les langues primitives, écrivait déjà Ribot, considérées dans leurs caractères les plus généraux, révèlent une notable impuissance pour les généralisations étendues ; elles s'élèvent à peine au-dessus du concret » [3] :

> *Le caractère peut-être le plus saillant de la plupart des langues des Indiens de l'Amérique du Nord est le soin*

1. Et même, dans une certaine mesure, aimer Dieu.

2. L'on voit facilement les conséquences qui s'ensuivent, — celles en particulier que rappelait André Gide dans ses *Lettres* de Septembre.

3. *L'Evolution des idées générales,* p. 109. Il conviendrait, d'ailleurs, de distinguer sur ce point entre les thèses de Spencer, Steinthal, Schulz, van Ginneken et Ribot, que la réflexion citée résume parfaitement, et épuise — et la thèse de M. Lévy-Bruhl, plus complexe, plus riche et fondée pour une grande part sur d'autres arguments que ceux dont il s'agit ici.

qu'elles prennent d'exprimer des détails concrets que nos langues laissent sous-entendus ou inexprimés... Dans la langue cherokee « au lieu de l'expression vague « nous », il y a diverses expressions signifiant « moi et toi, moi et vous, moi et vous deux, moi et lui, moi et eux » ; — combinées avec le duel : « nous deux et toi, nous deux et vous, etc. » ; et au pluriel, « moi, toi, et lui ou eux ; moi, vous, et lui, ou eux, etc. [1]

La langue klamath ne se contente pas de distinguer celui-ci et celui-là, elle distingue, soit dans le genre animé, soit dans le genre inanimé : Celui-ci, assez près pour être touché, celui-ci tout proche ; celui-ci debout, devant le sujet, celui-ci présent, visible bien qu'éloigné. Celui-là visible, bien qu'éloigné ; celui-là absent ; celui-là absent, parti, celui-là hors de la portée des yeux. Toutes ces formes existent pour le cas sujet et pour le cas objet. [2]

Les Américains du Nord ont des mots spéciaux pour le chêne noir, le chêne blanc et le chêne rouge, mais aucun pour le chêne en général ; à plus forte raison pour arbre en général. Les indigènes du Brésil peuvent dénommer les différentes parties du corps, mais non le corps en général. [3]

Les Australiens ont des noms pour chaque petite partie du corps humain. Ainsi, en demandant comment se dit « bras », un étranger recevrait en réponse le mot qui désigne le haut du bras, un autre celui qui désigne l'avant-bras, un autre, le bras droit, un autre le bras gauche, etc. [4]

Chez les Lapons, il y a beaucoup de termes pour les variétés de rennes il y a des mots spéciaux pour désigner un renne de un, de deux, de trois, de quatre, de cinq, de six.

1. Callatin, cité par Lévy-Bruhl, *Les Fonctions mentales dans les Sociétés inférieures*, p. 153.
2. Gastchet, cité par Lévy-Bruhl, *op. cit.*, p. 164.
3. Lubbock, cité par Ribot, *op. cit.*, p. 110.
4. Grey, cité par Lévy-Bruhl, *op. cit.*, p. 192-3.

de sept ans... vingt mots pour glace, onze pour froid, quarante et un pour la neige sous toutes ses formes, vingt-six verbes pour exprimer la gelée et le dégel... [1]

Les Indiens du Nord de l'Amérique ont des mots particuliers pour dire : laver sa figure, la figure d'un autre, le linge, les ustensiles, etc. ; en tout trente mots, mais aucun pour laver en général. [2]

Que l'on imagine cent ou deux cents observations analogues. L'on aura une idée parfaitement exacte des faits sur lesquels Spencer, Ribot ou Lévy-Bruhl fondent leur opinion. [3]

*

Ces observations ont, à première vue, des qualités et des défauts. Elles sont curieuses, elles sont même parfois amusantes et je veux bien qu'elles mettent en lumière le trait des langues primitives le mieux fait pour étonner un « civilisé ». Mais elles demeurent étrangement incomplètes. Je voudrais savoir si les primitifs disposent bien de douze ou quinze mots pour *chacun* de nos mots abstraits [4]. Je voudrais surtout apprendre s'ils ne possèdent point de mots qui leur tiennent lieu de douze ou quinze des nôtres, et donc à leur tour plus abstraits. L'on ne m'en dit rien. A peine m'a-t-on montré sur *un seul point* la bizarrerie de la langue klamath, que l'on se hâte de passer à la langue cherokee, et de la cherokee à la luganda.

Je préciserai ici ma pensée en prenant pour exemple la

1. Keane, cité par Lévy-Bruhl, *op. cit.*, p. 194.
2. Sayce, cité par Ribot, *op. cit.*, p. 111.
3. Il arrive cependant qu'ils la fondent également sur des observations d'un ordre légèrement différent, et telles que : « Les langues primitives usent d'un mot concret où nous employons un mot abstrait. Les Tasmaniens disent ainsi *boule* pour *rond*, les habitants de l'Archipel Bismarck : *corneille* pour *noir* ». (Ribot, *op. cit.*, p. 11 ; Lévy-Bruhl, *op. cit.*, p. 191). Nous examinerons plus tard ces observations.
4. Il y aurait beaucoup à dire sur la qualité « abstraite » de mots tels que *renne, bras* ou *chêne*. Mais je m'en tiens ici strictement aux divisions et aux définitions, qu'adoptent Spencer, et Lévy-Bruhl.

langue malgache. Nulle langue primitive au surplus ne se prête mieux aux observations de pauvreté abstraite :

> *Le malgache n'a pas de mot correspondant à « laver » mais un mot pour : laver du linge, un autre pour laver une maison, un autre pour laver les mains, un autre pour laver la figure,* [1] *etc. Il n'a point de mot qui signifie : frère ou sœur, mais des mots qui signifient : frère d'un homme, frère d'une femme, sœur d'un homme, sœur d'une femme.* [2] *Oncle ou tante se doivent dire de même : frère du père ou frère de la mère, sœur du père ou sœur de la mère.* [3]

> *Le malgache ne possède pas de mots correspondants à « légumes », mais des mots différents, en très grande quantité, pour chaque herbe potagère et chaque légume.*

> *Il ne se contente pas de distinguer entre celui-*ci, *et celui-*là, *mais il distingue : celui-ci, proche et visible ; celui-ci, proche et invisible ; celui-ci, proche d'une autre personne que le sujet ; celui-ci, pris comme exemple entre plusieurs ; celui-ci, vu par côté et à une grande distance ; celui-ci, placé à une distance assez grande. N'importe lequel. Celui-là, proche ; celui-là, en général ; celui-là, pris au sens péjoratif ; celui-là, très loin et visible ; celui-là très loin et invisible.* [4]

Mais il faudrait, pour être complet, citer bien d'autres adjectifs démonstratifs, et, pour être exact, accompagner chacun d'eux d'une page de notes et de remarques.

> *Le pronom personnel « nous » se rendra de façon différente, suivant qu'il voudra dire : nous tous qui sommes ici ; ou bien : nous, par opposition à vous ; ou encore : nous, pour notre camp, et vous, seul de tout votre camp*[5], *etc.*

1. *manasa ; manadio ; manoza ; misafo.* — 2. *rahalahy ; anadahy ; anabavy ; rahavavy ; rahalahin-dray ; anadahin-dreny.* — 3. *anabavin-dray ; rahavavin-dreny.* — 4. *ity ; ny aty ; iny, itony ; itsy ; iroa ; ito ; io ; izany ; ireny ; iry ; ny ary.* — 5. *isika ; izahay ; izahay sy hianao.*

Le mot « innocent » sera traduit, suivant le cas, par des mots, dont le sens est : qui n'a pas tué ; qui est incapable de tuer ; qui ne rend pas malade ; qui n'abîme pas ; qui ne blesse pas ; qui ne risque pas de causer un accident ; qui n'a commis aucune faute ; qui n'a pas frappé ; qui n'a pas causé de malheur ; qui ne mérite pas de blâmes ; qui n'a rien à cacher ; qui est ordinairement honnête ; pur. [1]

De tels exemples — et je pourrais indéfiniment en citer — sont identiques à ceux que l'on considérait d'abord. Plus d'un parmi eux a pu servir à prouver l'infériorité abstraite des primitifs. Si l'on tente cependant la contre-épreuve, que nous demandions tout à l'heure, voici ce que l'on observera :

Le malgache possède un mot abstrait qui signifie aussi bien mari que femme ; un autre mot : parent, et parente ; un autre encore : ami et amie, amant et maîtresse. [2]

Il existe un mot qui désigne tous les mets — poissons, viandes diverses, légumes, fruits, condiments — que l'on peut manger aux repas, mélangés au riz. [3] *Un même mot signifie, selon les cas : grains, graines, noyaux, fruits* [4] ; *un autre mot : bois, morceau de bois, planche, arbre, arbuste* [5] ; *un autre : coq, poule, poussin, poulet, poularde* [6] ; *un autre encore : os, arête, noyau, côtes des plantes, épi.* [7] *Un seul mot convient à la maison, au palais, à la hutte, au terrier, à la toile d'araignée, au cercueil, à la ruche, au hangar, à l'écurie, à l'abri, au compartiment, à la tanière, au fourreau, au cocon, à l'étui, au casier, au cadre, à la boîte.* [8]

Le même adjectif devra se traduire en français, suivant

1. *tsy nahafaty ; tsy mahafaty ; tsy mankarary ; tsy mahasimba ; tsy mandratra ; tsy mampaninona ; tsy manota ; tsy mahavoa ; tsy mampahitaloza ; tsy manantsiny ; mahitsy ; marina ; madio.* — 2. *vady ; havana ; sakaiza* ou *namana.* Bien entendu, il existe également en malgache un mot qui répond au français : *les époux.* — 3. *laoka.* — 4. *voa.* — 5. *hazo.* — 6. *akoho.* — 7. *taolana.* — 8. *trano.*

les cas, par : détaché, tombé, pris d'assaut, enlevé, délivré, sauvé, échappé, exempt, libre, capable d'agir, satisfait, privé.... [1] *Un seul verbe désigne le père ou la mère accompagnés de leurs enfants, l'oncle ou la tante suivis de leurs neveux et nièces ; le bourgeois escorté de serviteurs ; l'animal suivi de ses petits.* [2]

Une même forme verbale exprime indifféremment les relations de lieu, d'instrument, de temps, de manière, de motif, d'intention, de but, et ces seules relations. [3].

Il serait trop facile — passant du malgache à d'autres langues primitives [4] — de multiplier de tels exemples. Aussi bien nous apprennent-ils peu de chose : ceci simplement, que le souci de concrétiser, — et l'impuissance, au moins apparente, d'abstraire — s'applique ici aux diverses sortes de maisons, là aux espèces différentes de chênes, et qu'il y a, d'un peuple à l'autre, déplacement de l'abstraction. Ceci encore, que Schulz, Ribot ou Lévy-Bruhl ne peuvent tirer, des premières observations où semblait se trahir un moindre pouvoir d'abstraire aucune conclusion valable — puisqu'un cherokee ou un malgache concluerait tout aussi justement de celles-ci à la pauvreté abstraite du français.

Ce n'est pas là une simple hypothèse. Les jeunes Ho-

1. *afaka.* — 2. *mianaka.*

3. C'est le relatif, qui supplée, suivant le cas, à l'une de nos prépositions : en, de, où, y, dans lequel, sur lequel, pour, afin de, afin que, dont, par qui, par quoi... Le verbe relatif *ihaviana* (de *avy* : venir) peut ainsi signifier : (l'endroit) d'où l'on vient ; (l'endroit) où l'on arrive ; (la raison) pour laquelle on vient ; (le jour) où l'on arrive ; (la cause) du voyage, etc.

4. « Dans les langues indiennes de l'Amérique du Nord les genres sont ordinairement des méthodes de classification. D'abord en objets animés et inanimés... Nous pouvons avoir le genre animé ou le genre inanimé, ou tous les deux, subdivisés en debout, assis, couché... ou bien encore en aquatique, en pierre, en terre, en eau, en bois, en chair, en mousse. » (Powell, cité par Lévy-Bruhl, *op. cit.*, p. 166). Et voici donc tout un ensemble de mots et de rapports abstraits qui semblent bien propres à ces langues indiennes.

vas, à qui j'enseignais le français, se trouvaient sans cesse surpris et gênés par le souci concret de notre langue. « Le malgache, disaient-ils, exprime simplement les choses. Mais le français est plein de détours et de détails, il cherche avant tout à les dépeindre. »

L'on sait de reste qu'il s'agit là d'une illusion commune. Toute langue étrangère — et plus elle est éloignée de la nôtre — nous surprend d'abord par son pittoresque. L'argot paraît au bourgeois plus vivant et plus « frappant » que n'est le français commun. C'est un sentiment analogue que rapportaient d'Allemagne et d'Angleterre les premiers voyageurs français, de France les premiers voyageurs anglais ou allemands. Par la suite, de nouvelles expériences contradictoires, une connaissance plus poussée des langues et des peuples venaient ici réduire les premières impressions. Elles se reformaient plus loin. Ainsi verrait-on aisément, dans l'histoire de nos idées, l'illusion passer des Allemands et des Anglais aux Turcs, des Turcs aux Arabes, des Arabes aux Chinois. Il est naturel qu'elle réapparaisse aujourd'hui avec force, à l'occasion de langues aussi différentes de la nôtre, aussi mal connues que le cherokee ou le luganda : convaincu par avance qu'il s'agit de langues, et de peuples inférieurs, assuré d'autre part que l'abstraction témoigne d'une activité supérieure de l'esprit, comment l'explorateur saurait-il la dépister et la réduire ?

Mais ce serait peu faire contre cette illusion, et mal nous défendre d'elle, que de nous borner à la dénoncer. Il faut plus loin tenter d'en trouver la raison, et d'en expliquer le jeu.

*

Le voyageur, en rapport avec des primitifs dont la langue, inconnue ou mal connue, n'est point encore analysée et mise à sa portée dans les grammaires ou les dictionnaires, doit commencer par se faire comprendre.

Explorateur, missionnaire ou simple curieux, il ne peut attendre avec soumission, comme le ferait un enfant de ce peuple, que le langage et les conceptions primitives s'imposent lentement à lui : il n'en a point le temps ; il n'a point le respect qui lui ferait considérer ces conceptions comme des vérités ; enfin les primitifs ne consentiraient pas à le traiter comme un des leurs. Dans quel sens se développera son entreprise ? Les obstacles qu'il rencontrera ne viendront pas des mots « primitifs » qui répondent exactement aux mots qu'il possède : l'opération est ici très simple, et ne prête pas à réflexion ; le voyageur montre sa tête et reçoit le mot *loha*, son œil et reçoit le mot *maso*. Bien. Il adjoint donc à *son* mot *tête* le mot *loha*, à *son* mot *œil* le mot *maso*, et continue. Mais il va se présenter des cas plus complexes.

Observons d'abord d'où *ne viendront pas* les difficultés. Il va de soi qu'elles ne peuvent provenir des mots ou des idées que possède le primitif et que le voyageur ne possède point, puisque celui-ci ignore l'existence de ces mots et de ces idées — puisqu'il ignore même, s'il s'agit d'un mot abstrait, leur objet. Elles ne viendront pas non plus des mots, dont le sens est plus abstrait et général que le sien. Ces mots, loin de l'entraver, lui vont être une commodité : le voyageur montre un os et reçoit le mot *taolana*. Bon. Il montre un peu plus tard une arête de poisson. On lui dit encore : *taolana*. Un noyau de fruit, *taolana* encore. Voici donc trois de ses mots auxquels il peut adjoindre un même mot malgache, pour sa plus grande facilité. Tout au plus fera-t-il réflexion que la langue primitive est assez pauvre : ce sera pour s'en féliciter.

Mais le voyageur se lave et demande : « Qu'est-ce que je fais ? » On lui répond : *manoza*. Bon. Le lendemain il se lave encore : on lui répond cette fois : *misafo*. Le voici embarrassé, obligé à la réflexion, aux recherches. Il découvre, après quelques expériences, qu'il se lavait les

mains le premier jour, la tête le second. Un autre jour il lavera son mouchoir et on lui dira : *manasa* ; le couvercle de sa boîte à insectes et on lui dira : *manadio*.

Voici donc un de ses mots, *laver*, auquel il doit adjoindre quatre ou cinq mots malgaches différents, pour s'en servir suivant le cas. C'est son idée même du lavage dans laquelle il devra distinguer et choisir. Première difficulté. L'on sait qu'elle se répétera fréquemment. Or, alors que l'explorateur acquiert tout naturellement les mots qui répondent exactement aux siens, chacun de ceux-ci devra être précédé d'attention et d'analyse. Les premiers s'apprennent mécaniquement. Les seconds, intellectuellement et par réflexion : ils marquent les points où la langue étrangère devient consciente à l'explorateur, non point seulement en tant que langue, mais en tant que pensée et réflexion étrangères, ils sont pour lui en quelque sorte typiques de cette langue étrangère. De l'illusion que l'on a décrite plus haut, l'*illusion de totalité*, ce n'est ici qu'un cas particulier, que l'on pourrait nommer *illusion de l'explorateur* et qui consiste à considérer comme particulièrement représentatif d'un langage le trait qui, dans l'acquisition de ce langage, nous surprend et nous gêne le plus, et, si l'on veut, développe en nous la plus vive conscience. Comme ce langage, *dans les seules expériences qui aient retenu notre attention*, nous paraît bien plus détaillé et plus concret que le nôtre, nous sommes naturellement portés à en conclure qu'il est en soi plus concret. Ainsi — tant qu'une expérience opposée ne vient pas nous contredire — imaginons-nous volontiers les Allemands, les médecins, les fonctionnaires à l'exemple du premier fonctionnaire, médecin ou Allemand que nous avons rencontré, et toute une doctrine à l'image de la première difficulté qu'elle nous oppose. L'on a dit pourquoi l'expérience opposée, en ce qui touche aux langues primitives, s'imposait rarement à nous. Ainsi l'illusion peut-elle ici se donner libre jeu. On l'a vu du reste.

Mais il demeure imprudent de fonder sur elle quelque doctrine plus générale et je crains que la théorie de Lévy-Bruhl, si sage et ingénieuse soit-elle, ne se trouve desservie par la légèreté des observateurs auxquels il doit se confier.

Au surplus, veut-on l'aveu de ces observateurs eux-mêmes. Ribot écrit : « Il faut rappeler la difficulté tant de fois signalée par les missionnaires ; il leur est presque impossible, même en créant des mots nouveaux ou en changeant la signification des autres, de traduire les Livres Saints dans ces idiomes si pauvres en termes abstraits [1]. L'illusion est ici évidente. Il va de soi que le seul sens acceptable du jugement : « Cette langue manque de mots abstraits, car l'on ne peut traduire les Livres Saints » est : « Cette langue manque des mots abstraits qui se trouvent dans les Livres Saints ».

*

J'imagine cependant que les observations des explorateurs se soient révélées, à l'analyse, aussi exactes et complètes qu'elles nous ont paru incomplètes et fausses, et que le trait essentiel des langues primitives soit bien leur richesse en mots concrets. Quelles conclusions serons-nous en droit d'en tirer ? Devrons-nous dire, avec Lévy-Bruhl, que l'esprit du primitif est aussi incapable d'abstraction que la langue dont il use ? Il serait tout aussi raisonnable d'en conclure que l'esprit du primitif doit être d'autant plus apte à abstraire, que sa langue l'est peu.

Il suffit, pour s'en apercevoir, d'imaginer la critique retournée : « Le Français, dit un Malgache, est d'esprit singulièrement concret. Où nous usons d'un seul mot général : *akoho*, il lui faut distinguer entre le poussin, le poulet, la poule, le coq. Où nous sommes parvenus à ce terme abstrait : *afaka*, il doit préciser : libre, délié,

1. Ribot, *op. cit.*, p. 112.

défait, envolé, exempt, et le reste. Quelle pauvre mentalité ! » A quoi nous répondrions : « Vous vous trompez, le Français se rend parfaitement compte que le poulet, le poussin, la poule et le coq sont animaux de même espèce ; s'il ne possède pas ici de mot, il possède du moins une idée abstraite qui les englobe tous. »

Nous ajouterions : « Sans doute même le Français doit-il à la force et à l'assurance de cette idée de pouvoir le plus aisément du monde, et sans risque de s'embrouiller, user, suivant le cas, de mots différents. Ainsi distingue-t-il entre le cheval, la jument et le poulain, entre le bouc et la chèvre — tous animaux qu'il connaît bien ; au lieu que, pour la panthère ou l'araignée, un seul mot désigne le mâle et la femelle. Plus notre idée abstraite se trouve générale et riche, et moins nous avons besoin d'un mot abstrait.

— Soit, réplique le Malgache ; mais en ce cas comment auriez-vous le droit de conclure, de ce que ma langue distingue entre *laver-la-figure*, *laver-les-mains*, *laver-un-parquet* et *laver-du-linge*, que je n'ai pas l'idée abstraite de laver ?

— Et de ce que j'use de mots différents, ajoutera le Lapon, pour désigner le renne d'un an, le renne de deux ans et le renne de trois ans, que je ne possède pas l'idée abstraite d'un renne, qui m'est plus familiier encore qu'à vous la poule ou le cheval ? »

A quoi l'explorateur, s'il est sincère, ne pourra guère répondre qu'une chose : c'est qu'étant persuadé, avant toute expérience, de l'infériorité du Lapon ou du Malgache, il accueille volontiers les réflexions, si lâches soient-elles, qui viennent favoriser son parti-pris.

Il reste à expliquer que de telles réflexions se produisent, et que l'explorateur, à qui le jeu d'une première illusion montrait une langue infiniment riche en termes concrets, ne tente et n'imagine même aucun départ entre l'esprit du primitif et le langage dont il use, mais les

unisse et les confonde au point qu'il parle indifféremment à leur sujet, tantôt d'idées et tantôt de mots. Il faut en revenir ici, pour la compléter et la parfaire, à la première description que nous donnions de cet explorateur, et du progrès de son entreprise. Aussi bien n'était-elle pas sans défauts.

*

L'explorateur, qui cherche à pénétrer une langue primitive, se trouve, à l'égard de son propre langage, dans une situation exceptionnelle : on dirait qu'il cesse de l'apercevoir. Lorsqu'il demande au primitif comment se dit *tête*, ou *bonté*, il songe en réalité moins aux *mots* qui lui servent à nommer ces objets qu'à la tête elle-même, ou bien à la bonté en soi. Il fait corps en quelque manière avec son langage, et ne s'en distingue pas. L'on peut bien se défier du mot *amour*, faire sur lui plus d'une réserve, et remarquer qu'il sert à désigner trois sentiments distincts, et opposés : oui, mais ce n'est pas dans le moment où l'on assure une femme de son amour. Et l'on peut aussi trouver vague et insuffisant le mot *bonté ;* mais l'on s'en contente parfaitement quand on conseille à un enfant de ne pas étrangler son chat : ou plutôt on ne songe même plus que c'est un mot ; et il suffit bien, pour nous déconcerter, que l'enfant ou la femme nous réponde : « L'amour, c'est un mot, la bonté c'est une façon de parler » — tant c'est peu *comme façon de parler et comme mot* que nous les avions invoqués. Ainsi en va-t-il, toutes proportions gardées, de l'explorateur. Cette sorte de débat intérieur et de difficulté que l'on peut avoir avec son langage, une certaine manière de s'en défier, et de se dire : « Mais après tout, ce n'est là qu'un mot, qui ne répond pas tout à fait à ma pensée... », les réserves et les hésitations qui s'en suivent, tout cela, dès que l'on s'oppose tout entier à une langue étrangère, et plus elle nous paraît étrange et comme hostile, s'efface et disparaît — comme

s'effacent dans une nation qui entre en guerre les luttes intérieures qui la divisaient auparavant, dans l'orateur qui parle, les scrupules d'idées ou de mots qui le travaillaient alors qu'il préparait son discours, et dans l'amoureux qui se déclare toute incertitude sur le sens d'*amour*. Il n'est point d'entreprise qui n'implique de l'assurance, ou tout au moins une certaine simplicité. Or c'est bien d'entreprise et de guerre qu'il s'agit ici, dès l'instant que nous tentons d'imposer au primitif nos objets en échange de ses mots. Tout se passe alors pour nous comme si notre langage était un langage parfait — et l'on a vu de reste à quelles singulières difficultés nous nous heurtions, toutes les fois qu'il nous fallait abandonner un instant cette conviction, et tolérer que la réalité fût découpée par le primitif d'une façon différente de la nôtre. Doit-on s'étonner encore que nous distinguions mal, chez ce primitif, la pensée des mots ? Nous commençons par ne même pas les distinguer en nous. Notre erreur se forme à notre image. Si l'explorateur prend pour des idées les mots du primitif, c'est dans un moment où lui-même tient avec force ses propres mots pour idées et pour choses. Les renseignements qu'il reçoit, la vue qu'il prend des événements, l'homme qui lui est montré, tout enfin le pousse à s'abandonner à l'illusion. En sorte que notre surprise ne pourrait tenir qu'à ceci : que l'illusion ne jouât pas.

*

Il s'agit ici, de toute façon, d'une illusion différente de la première : non moins simple dans son jeu peut-être, mais infiniment plus complexe dans son origine, et diverse dans ses effets ; l'on ne pouvait tenter que d'en esquisser les grandes lignes. Dira-t-on que les raisonnements, qu'elle fonde, demeurent du moins assez spéciaux, et ne touchent que par exception à la littérature ? Je ne le pense pas : le critique juge des pensées d'un écrivain sur l'œuvre écrite, langage aussi nouveau que le peut être à l'explorateur la

langue luganda ; l'écrivain lui-même se juge en critique, avec un esprit étranger. Tous deux ainsi s'exposent à des illusions qu'il faudrait mettre en lumière, si du moins l'on n'a pas le goût de tromper et d'être trompé.

JEAN PAULHAN

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

LE CAHIER ROUGE ; JOURNAL INTIME, par *Benjamin Constant* (Stock).

L'heure semble venue, à l'égard de Constant, d'une révision de jugement sur l'œuvre et sur l'homme. L'un et l'autre sont d'ailleurs si intimement liés, que l'on ne peut découvrir les caractères de l'un sans le faire des deux. De tels écrivains émeuvent sûrement, qui mettent dans leur œuvre le débat de leur vie. Ceux qui proclament : « Ma vie ne regarde personne. » me donnent plus ou moins l'impression de fournisseurs.

On ne juge guère Constant que d'après *Adolphe.* Certes, *Adolphe,* confession à peine romancée et plus vraie qu'une confession sans artifices, rend un son unique dans notre littérature. Mais tout Constant n'est pas là ; on vient de rééditer *le Cahier Rouge*, et, avec d'excellents commentaires de M. Paul Rival, le *Journal intime.* Ces deux livres m'enchantent : le premier, d'une élégance achevée, charmant sans fadeur, spirituel sans mots faciles, nonchalant et rapide, et vivant ; l'autre surtout, fait de notes hâtives : silhouettes que deux traits animent, décors changeants, mais où se joue la même aventure, et, soudain, retour sur soi, amertume, geste et cri de fatigue — je ne sais s'il ne me touche pas plus qu'*Adolphe.* La correspondance de Constant est d'une qualité et d'un intérêt peu communs, surtout ses lettres à Mme Récamier, dont beaucoup sont admirables de passion. Enfin, de son grand ouvrage : *De la religion considérée dans sa source, ses formes et son développement*, si riche en connaissances et en idées alors nouvelles, aussi bien que de ses essais politiques et moraux, où il se fait avec une gravité sans lourdeur et une éloquence contenue, le défenseur de l'individu, s'il

est difficile que tout survive, il n'est pas moins souhaitable qu'on réédite les meilleures pages.

Constant a eu moins de chance que Stendhal auprès de la postérité. Cela peut tenir à la moins grande importance de son apport littéraire, mais aussi à son rôle politique et à son manque de confiance en soi. On l'a admiré surtout par mode. Puis il est plus abstrait et de ligne plus fine que Stendhal. Sa figure, surtout, est plus complexe ; on l'a souvent mal comprise. Un Sainte-Beuve, un Brunetière, un Faguet, si même ils admirent l'œuvre, ne retiennent pas un certain mépris pour l'homme. A quelques exceptions près, Constant ne fut même pas jugé équitablement par ses contemporains.

On l'a accusé de sécheresse. Je sais bien qu'il ne s'est absolument dévoué à aucune cause, ni laissé complètement emporter par aucune passion ; et que, dans ses crises amoureuses, la part de l'esprit et la part des nerfs sont grandes. Mais comment appeler sec cet homme qui, à causer amicalement avec Mme de Charrière, défaille de bonheur, qui reste enchaîné vingt ans à Mme de Staël, s'oubliant toujours quand elle est affligée, qui écrit à Mme Récamier des phrases aussi douloureuses que celles-ci : « Ne me déchirez pas le cœur, parce que je vous aime. C'est mon seul crime, ma seule erreur. C'est ma perte... Votre présence, votre voix me calment. Un entretien d'une demi-heure, je vous en conjure, quand vous voudrez. O mon Dieu, je n'en puis plus... ? » Qu'on lise seulement ceci, noté au retour d'une promenade : « A mesure qu'on avance en âge, la nature semble devenir moins bavarde. Je me souviens du temps où j'entendais une sorte de bruit qu'on aurait dit sortir de toutes les branches et de tout ce qui m'entourait. C'était comme la vie de la nature que j'entendais. Aujourd'hui, j'ai trouvé cette espèce de bruit bien diminuée. » Quelle émotion contenue, quelle délicatesse d'accent ! J'éprouve je ne sais quel plaisir à voir Constant accusé de sécheresse. Il est si naturel qu'il le soit, si conforme à la procédure habituelle. Parce qu'il relève le ridicule des gens qui l'entourent ; que, jeune, il les attaque, puis, plus vieux, les tient à distance ; parce qu'il est sobre de gestes et tremble d'une fausse attitude, — il est sec ! comme si ce n'était pas là le propre d'une sensibilité vive et fine. Ne pas le voir, c'est bien mal connaître de telles natures,

ardentes et timides, hantées, jusqu'à des scrupules maladifs, par le goût de la vérité.

On a accusé Constant d'affectation, dans la mesure, précisément, où il évitait d'être affecté. Sa sensibilité fut si vive, qu'elle fit toute sa vie son tourment, détruisit sa volonté, et fit avorter ses entreprises. Mais son esprit, dira-t-on, cet esprit toujours actif, toujours admiré ? Que l'on se rappelle certains propos de Stendhal dans les *Souvenirs d'égotisme* : « Le pire de mes malheurs, m'écriai-je, serait que ces hommes si secs, mes amis, devinassent ma passion... C'est par là que je suis venu à *avoir de l'esprit* [1] ». D'ailleurs, l'esprit de Constant, pas plus que son style, n'a jamais cette sécheresse que l'on trouve chez Voltaire. Derrière le causeur séduisant de Copet, il faut voir un homme qui redoute de se montrer à nu devant une société trop disposée à l'ironie, un homme rêveur, tendre, et dont on ne saurait mieux parler qu'en lui empruntant ses propres réflexions : « Il y a certainement une mobilité d'imagination, de susceptibilité, d'impression vague et mélancolique qui n'appartient pas au commun des hommes et dans laquelle le commun des hommes ne peut voir que de l'affectation. Je suis d'autant plus partial là-dessus que, doué de ce genre d'imagination, je la cache soigneusement. » Si l'on argue de la cruauté en quoi il se montre expert dans *Adolphe* et dont sans doute il fit preuve

1. « Quel manque de sensibilité dans presque tout le monde ! Je ne suis pas étonné qu'on m'accuse de n'en pas avoir. On entend par ce mot tout autre chose qu'il ne me semble indiquer. Ce sont des formules convenues, avec lesquelles ceux qui se disent les amis des gens qui sont affligés ne pensent qu'à fournir à ceux-ci le prétexte de se débarrasser le plus tôt possible de leur douleur. » *Journal intime*, p. 40.

« Je ne connais que moi qui sois toujours entraîné à sentir pour les autres plus que pour moi-même, parce que la pitié me poursuit, et que la peine qui s'affaiblirait sur ce qui m'est personnel se renouvelle au contraire sans cesse par l'idée que ce n'est pas moi qui ai besoin d'être consolé. » *Id.*, p. 34.

« Non, je n'ai pas peu de sensibilité ; mais elle est susceptible et jamais celle des autres ne lui convient parfaitement. Elle me paraît toujours trop lourde ou trop légère et me heurte. Je n'y trouve rien de juste ni de très profond ; je n'y vois qu'un moyen de se débarrasser de la douleur qui me paraît ignoble. En un mot, ma sensibilité est toujours blessée de la démonstration de celle des autres. » *Id.*, p. 56.

dans sa vie, il est aisé de répondre que, moins tendre et moins sensible, il eût été moins cruel.

Souvent aussi on lui a reproché son inconstance, et lui-même d'abord, dont on connaît la devise : *Sola inconstantia constans.* Certes, rien n'est plus net que ses sautes d'humeur, et parfois ses changements d'attitude. Il a quitté vingt fois Mme de Staël ; ennemi de Napoléon, il se rallie à lui aux Cent Jours, et le chansonne après Waterloo[1]. Il écrit, en 1807 : « Je vais à la campagne avec Charlotte. C'est un ange de douceur et de charme. Je l'aime chaque jour davantage. Journées folles : délices d'amour ! » Quelques jours après : « Soirée avec Charlotte. La fièvre passerait-elle, et l'ennui commencerait-il ? J'en ai diablement peur. » Mais quoi ! Mme de Staël, il a beau la quitter, il lui revient toujours. S'il se rallie à Napoléon, n'est-ce pas parce que celui-ci lui permet de faire triompher son programme libéral ? Quant à Charlotte, à la fin il l'épouse. Il fut constant dans ses idées, constant, sinon énergique, dans ses ambitions, constant encore dans cet amour de la littérature, qui n'est pas son caractère le moins touchant. Sa constance change parfois de prétexte, jamais de but. Ce perpétuel inquiet est constant dans son désir, dans son appétit d'un bien qui puisse enfin l'assouvir, qu'il ne trouve pas, qu'il cherche toujours. Obsédé par lui-même, c'est l'oubli de soi qu'il réclame. Il lui faut un objet auquel il se puisse sacrifier. Il le recherche dans l'amour, dans la politique, dans la connaissance, dans la littérature. Comme il m'émeut dans cette recherche ! Il ne trouve rien d'assez digne : c'est là son infortune.

J'admire, j'aime en lui un mélange de lucidité et de passion. Son esprit toujours clairvoyant, joint à sa sensibilité, le place en marge de son époque ; sa vie s'écoule dans une solitude qui n'est pas sans grandeur. On sait qu'au début de sa vie politique, il avait été en quelque sorte prêté, comme aide de camp, par Mme de Staël à Talleyrand[2]. Quand, à force d'intrigue, de supplication, de bassesse, l'évêque démitré eut obtenu le portefeuille des Relations extérieures, affolé par la joie, délirant, le

1. Il avait commencé, avant le retour de Napoléon, un poème bonapartiste : *le Siège de Soissons* ; après les Cent Jours, il le reprend.
2. Voir le *Talleyrand* de M. Lacour-Gayet.

nouveau ministre, crapule d'une rare finesse pourtant, saute au cou de Benjamin, l'entraîne en voiture, lui tient le genou serré, et, jusqu'au Luxembourg, où il va remercier Barras, répète : « Nous tenons la place : il faut y faire une fortune immense, une immense fortune, une immense fortune, une fortune immense... » On imagine assez quelle jouissance et quel mépris Constant puisa dans cette scène. Comment, après d'aussi éclatantes manifestations de bassesse, ne pas adopter cette attitude qui le fera accuser de sécheresse et d'affectation ! J'allais oublier de citer l'opinion de Barras sur Constant : « Il avait, dit-il, toute la candeur, on peut ajouter la niaiserie des jeunes penseurs. »

Clairvoyant à l'égard des autres, Constant ne l'est pas moins en ce qui le concerne. N'eût-il pas d'autres qualités, celle-là forcerait l'estime. Il ne se cache ni faiblesse ni infirmité. Je lui sais gré de ne jamais s'abuser sur soi, à l'époque d'un Chateaubriand, et dans le voisinage de Mme de Staël. Est-ce à dire que sa lucidité supprime en lui toute fantaisie, tout égarement ? Parlant de sa vie : « Personne ne se doute de l'espèce de folie qui l'inonde et la dévaste », écrit-il. Mais, l'égarement passé, parfois même au plus haut point de cet égarement, il en prend conscience. Il lui faut voir clair ; il lui faut être vrai. On se rappelle sa tentative de suicide ; piqué d'honneur, effrayé par le ridicule imminent, il avale le contenu d'une fiole d'opium. L'instant d'après, c'est un calme parfait, il se laisse soigner, il va à l'Opéra et s'y montre d'une gaieté folle : — inconstance ? non, réflexion ; sincère dans son geste, il ne le serait plus s'il tentait d'en prolonger l'état d'esprit.

Il se donne souvent la comédie. Là, je me sentirais gêné, si je ne voyais l'amertume que cache ce jeu. « Le souvenir de vingt années perdues et rivées à quiconque a voulu s'en emparer, tout cela m'inspire une sorte de mépris et de découragement de moi-même. » Peut-être faut-il lui savoir gré de sa discrétion. Qu'il n'ait pas tiré de sa vie, comme Baudelaire, dont on doit le rapprocher, quelque grand cri désespéré, n'est pas ce qui m'émeut le moins dans sa destinée. C'est une figure assez dramatique pour qu'on ne la souligne pas d'ombres violentes, que celle de cet homme méconnu, obstiné et veule, toujours insatisfait, que l'on dirait privé de la grâce, et qui n'a vraiment

réussi qu'à constater, mais de façon admirable, son échec. Il eut le droit de dire qu'il était l'homme le plus vrai de son époque. On pressentira assez ce qu'une telle sincérité réclame d'effort et de renoncement, pour ne pas chercher d'autre éloge à Constant. Le XIXe siècle offre des figures plus grandes : celles de Vigny et de Baudelaire, par exemple ; mais peut-être n'en offre-t-il pas qui mérite davantage la sympathie.

MARCEL ARLAND

*
* *

LE MYSTÈRE LAÏC, par *Jean Cocteau* (Quatre Chemins).

En apprenant aux enfants à s'étonner des « merveilles de la science » on leur donne à supposer que tout, dans cet univers, n'est pas aussi ordonné ni aussi prévu qu'on veut bien le dire. De même l'effort continu de M. Jean Cocteau consiste à conclure de la constatation des merveilles de la poésie et de la puissance de l'esprit à un certain dérèglement des lois du monde. Devant l'audace, toute simple et encore incommensurable pour nous, de certains ouvrages de l'imagination et, en particulier, des peintures de Picasso et de Chirico, M. Cocteau nous persuade passionnément, comme Sévère à la fin de Polyeucte, que

De pareils changements ne vont pas sans miracle.

Et si on lui a souvent reproché son désir de surprendre, c'est pour avoir mal vu qu'il s'agissait surtout d'un généreux besoin d'être surpris, besoin à la constance duquel on reconnaît le vrai poète.

Par là, M. Jean Cocteau, dont toute l'œuvre est déjà un appel au fantastique, introduit le fantastique jusque dans la critique. Et il est assez curieux d'observer comment cette volonté se concilie chez lui avec ses qualités françaises de goût et de lucidité, sa courtoisie, son air entendu et cette difficulté qu'éprouve tout artiste français à se laisser prendre à son propre jeu. Si quelque objet se présente à nous avec tous ses feux et une grâce qui paraît insidieusement naturelle, le poète, lui, sait bien qu'il l'a, au préalable, habilement *chiffonné* de ses doigts négligents de prestidigitateur.

Et pourtant quelle que soit l'explication que l'on puisse apporter aux choses, cette explication même renferme encore une part irréductible. C'est sur l'importance de cette part que le poète et le public ne se mettent pas d'accord. *Il y a quelqu'un !* crie le public. « Et quand même il y aurait quelqu'un ? répond le poète. Et peut-être même n'y a-t-il personne ? » Au reste, ce public, et le poète n'a pas tort de l'en soupçonner subtilement, ne serait peut-être pas fâché, au fond de lui-même, d'apprendre qu'il n'y a personne. Et toute l'histoire inconsciente, involontaire et souterraine de l'humanité n'est faite peut-être que de légers reculs de sa raison, d'avantages concédés peu à peu à la fable et au mystère. Le poète, au moins, apporte dans cet exercice et dans ces fluctuations, une clairvoyante honnêteté. Mais l'humanité ne veut pas savoir qu'elle crée des monstres : pareille à la *Vergognosa* de Pise, elle cache sa figure derrière sa main, mais regarde à travers les doigts.

Ainsi, ce nouveau petit traité de M. Jean Cocteau est-il un rappel au désordre, à un désordre placé en pleine lumière et qui présenterait à nos yeux l'étrangeté parfaite et régulière des phénomènes de la cristallisation. Si pur que soit un diamant, il n'en pose pas moins la plus irritante des énigmes et la leçon d'esthétique de M. Jean Cocteau a eu l'excellent résultat de nous faire comprendre qu'il y avait autant de prodige dans un vers de Racine que dans un vers de Rimbaud. Et sans doute ce prodige dépasse-t-il même les zones du jeu intellectuel et finit-il par imposer au monde son attrait, comme un miroir imposerait à notre visage une image à laquelle celui-ci finirait par ressembler... C'est ce doute, ou cet espoir, qu'inspirent, avec une vivacité aiguë, dramatique, secrètement angoissée, les transparentes réflexions de M. Jean Cocteau : leur interrogation frémit sur la limite de l'affirmation, brûle de se transformer en acte. Le cœur et l'esprit de M. Jean Cocteau sont éminemment religieux.

JEAN CASSOU

*
* *

LE ROMAN

LETTRES ESPAGNOLES ; L'AME CACHÉE (Editions de la *N. R. F.*) ; ALBUM NAPOLITAIN (Émile Hazan) ; QUATRE NOUVELLES ITALIENNES (Lemarget), par *Jacques de Lacretelle.*

Dire que Jacques de Lacretelle occupe une place à part dans les lettres contemporaines, c'est redonner à une expression usagée son sens littéral. Il poursuit ses œuvres et sa carrière un peu à l'écart des autres, posément, poliment, en écrivain qui entend débrouiller son écheveau tout seul. Nul n'a d'influence sur lui qu'autant qu'il accepte cette influence pour des raisons strictement personnelles. Les idées dites modernes ne lui sont pas étrangères, il ne leur témoigne en principe aucune hostilité, mais il les rejoint par des chemins qui n'y conduisaient pas fatalement. Il se tient à la forme classique du récit composé à la française, j'entends, surtout la forme du dix-neuvième siècle. Quand on le lit on songe à un Gobineau moins nerveux et moins coloré, à un Mérimée qui aurait lu Freud, à un Maupassant soucieux de donner une tournure plus morale et plus fine à ses « effets ». Et comme on découvre, à le lire, que ses préoccupations sont les nôtres, on se sent heureux d'être intéressé par ce langage courtois, sobre, ignorant des moyens de publicité de l'écriture contemporaine. Il faut un certain courage, ou du moins une grande fermeté dans ses sentiments et dans ses idées, pour jouer ainsi sur des airs connus des chansons nouvelles.

Les *Lettres Espagnoles*, mieux peut-être qu'aucun autre livre de Lacretelle, donnent la clef de cette fermeté, ou de ce courage. Un grand nombre de jeunes écrivains croient qu'une idée ou un sentiment intéressant doit être signalé par des éclats et des bouleversements syntaxiques : une tempête dans un encrier. Ne serait-ce pas que souvent leur sensibilité est si formelle que les secousses de l'écriture deviennent pour eux les seuls témoins des révélations de la pensée ? Lacretelle, au contraire, réussit à imposer son style traditionnel, et pour ainsi dire rassurant, parce que son cerveau produit un travail original. Je ne veux pas dire qu'il découvre des vérités extraordinaires, mais

que chaque idée, chaque remarque avancée porte les marques d'une conscience qui a réagi pour son propre compte et médité sur ses réactions. L'écart n'est souvent pas bien grand entre le lieu commun et la notation personnelle, mais l'écart y est toujours. Et cela donne une plus grande impression de nouveauté qu'une originalité *a priori* qui n'arrive pas à se dépasser elle-même. Or, cet itinéraire d'Espagne, de quels pièges n'est-il pas semé. Sans parler des poncifs habituels et des extases indéfinissables, il y a les contre-poncifs et les contre-extases. Lacretelle, entre les uns et les autres, a bien louvoyé. Il les connaît mais il n'écoute que lui-même. A cet égard, l'épître aux barrésiens, qu'il enclôt dans une de ses lettres, est un petit chef-d'œuvre de sagesse critique et de lucidité. Et cela est bien dit, dans une forme discrète qui s'impose à la pensée sans la déformer ni l'amoindrir.

Je suis loin de partager toutes les impressions de Lacretelle. Il ne me paraît pas qu'il ait su goûter l'atmosphère si prenante, si originale de Madrid. Je n'oublie pas, certes, que l'étranger arrivant en Espagne, et qui connaît son Italie et son Afrique du Nord, se met en quête de monuments et de pittoresque. Et puis la sensibilité de Lacretelle, ordinairement juste, ne semble pas très rapide. Il lui a fallu parcourir toute l'Espagne de haut en bas pour discerner dans les paysages espagnols « une qualité qui les différencie des autres : ils semblent plus proches des entrailles de la terre. » Cela est admirable, mais Lacretelle aurait pu faire la même remarque en traversant la Castille du Nord. Il est vrai qu'il s'était réveillé trop tard, dans les environs de Madrid. Ce qu'il y a d'un peu agaçant dans les récits de voyage, c'est que l'impression accidentelle veut sournoisement, et malgré ses propres prétentions, se faire passer pour objective. Il ne faut pas moins que le génie de Stendhal pour faire passer cela. Lacretelle, d'ailleurs, tombe rarement dans ce travers. Les lacunes de son livre correspondent à peu près aux lacunes de son voyage. Il faut séjourner longtemps en Espagne, ou avoir l'Espagne dans le sang, pour reconnaître que l'étrangeté, l'exotisme, et presque tout le pittoresque de la nation se sont enfouis dans l'âme de ses habitants. De même, Lacretelle trouve le jeu des toreros simpliste et brutal. Je voudrais l'y voir. Au reste, ces mises au point européen de l'Espagne sont excellentes,

même quand elles sont un peu hâtives et forcées. Tant de gens profitent de ce pays comme d'un dernier refuge — maintenant que la Russie fait l'américaine — pour justifier leur inadaptation, qui n'ont pas l'excuse d'être adaptés aux réalités singulières de l'Espagne.

L'Ame Cachée est un recueil de nouvelles qui témoignent d'une remarquable maîtrise dans ce genre difficile. Si l'on voulait définir la qualité principale de Lacretelle écrivain, il faudrait parler de la volonté d'écrire une histoire. Derrière cette volonté, qui jamais ne fléchit, il y a une pensée lucide, alerte, qui s'efforce d'enfermer le suc de ses réflexions dans des mots usuels. Le travail du style, chez Lacretelle, travail de simplification, d'effacement, ne fait qu'un avec le travail du psychologue, lequel est soucieux avant tout de découvrir des vérités sur l'homme. Ecrire une histoire, pour Lacretelle, c'est faire entrer dans la nature quelques traits frappants de psychologie qui n'apparaissent pas au premier coup d'œil. Le choix du mot juste réalise ce naturel en faisant voir telle attitude, tel paysage, tel jeu de physionomie. Il suit de là que le sujet d'une nouvelle de Lacretelle est une histoire à effet, une « curiosité », mais que les moyens mis en œuvre afin d'imposer la vraisemblance ont pour résultat de rendre cette histoire tout à fait naturelle. Par là, Lacretelle échappe au travers de beaucoup de nouvellistes — souvent sensible chez Maupassant, entre autres — qui est de concentrer l'attention du lecteur sur l'effet, sur la « curiosité », au détriment de l'ensemble de la nature humaine. Ou s'il n'y échappe pas tout à fait, du moins nous en détourne-t-il par l'intérêt moral du récit.

L' « âme cachée », ce sont les réactions instinctives et imprévues qui font sauter le vernis de surface, la vie souterraine à laquelle nous n'avons accès qu'à la faveur de circonstances exceptionnelles et dramatiques. Je goûte particulièrement le *Cachemire Rouge*, où l'histoire nous est contée d'une femme qui tue sa mère qu'elle était obligée de soigner, parce qu'elle veut retourner auprès de son mari. La façon dont les différents caractères sont tracés est excellente. Pour la peinture extérieure d'un personnage par les mines, les répliques brèves et les silences, je recommande la lecture d'*Une Belle Journée*, dont le défaut est de sentir un peu trop le morceau de bravoure.

On voit assez comment une *Bonifas* réduite aurait pu faire partie de l'*Ame Cachée*. Lacretelle est bien toujours sur la même voie. Me permettra-t-il un conseil ? Qu'il se garde de trop confondre la curiosité psychologique avec la vérité humaine, et Freud avec Racine. Jusqu'ici il a à peu près évité l'écueil, mais il ne l'a pas laissé derrière lui. RAMON FERNANDEZ

*
* *

MIROIR A DEUX FACES, par *Jacques Boulenger* (Editions de la N. R. F.).

Je ne me rends pas bien compte de ce qu'est un miroir à deux faces, n'en ayant jamais aperçu, même chez un antiquaire. Cela n'empêche pas le titre du roman de M. Jacques Boulenger d'être fort clair, son idée judicieuse et sa lecture attachante.

Il ne manque pas de romans du mariage, du mariage quand il n'est pas un roman, qu'il n'est plus un roman, qu'il est même devenu tout le contraire d'un roman. Il y a quelques années, l'*Epithalame* de M. Jacques Chardonne apporta une contribution, qu'on n'a pas oubliée, à ce genre, que M. Jacques Boulenger a quelque peu renouvelé en dédoublant son sujet, en donnant le récit du mari, et ensuite le récit de la femme, procédé qui a d'ailleurs été employé par Tagore dans *la Maison et le Monde*. Ce n'est pas comme ce dernier une œuvre morale que M. Boulenger a prétendu faire, c'est une psychologie romancée : psychologie de l'homme et de la femme, de leurs différences, de leurs incompatibilités, de leurs malentendus encore plus que de leur accord et de leur union. Tout porte à croire que le pavillon des Editions de la *N. R. F.* sera noblement représenté cet hiver, dans les dernières chambres conjugales où l'on cause, par le *Dieu des Corps* et le *Miroir à deux Faces*. Dans la mesure où le critique peut s'introduire honnêtement en tiers dans cette intimité, il n'avouera et ne partagera que l'intérêt excité par le second, parce que c'est un intérêt psychologique, et qu'il s'en suit un débat courtois, instructif, décent, voire académique.

L'auteur, ou tout au moins son Bernard (Bernard c'est le mari, qui dit : je) m'arrêterait ici. Un débat suppose un maniement et un échange d'idées générales. Or Bernard, dans sa pychologie de la femme, place les idées générales du côté de l'homme. Il en refuse l'exercice à la femme : « Attachée aux

seules réalités particulières, elle ne voit dans l'humanité que les individus. » Elle n'a que des intuitions, et « quand on pense par intuitions successives, on a beaucoup de peine à ordonner les faits dans un raisonnement continu ». Je sais bien que tout cela c'est Bernard qui le dit, et Bernard est défini « un homme extrêmement candide et gauche, voire un peu pédant de temps en temps », et même mathématicien de profession. L'auteur ne veut pas être confondu avec lui. Aussi bien n'est-ce pas avec l'auteur que je dispute, c'est avec Bernard.

Cette discussion conjugale qui animera les soirées à la chambre, dans la saison des marchands de marrons et du prix Goncourt, ne trouvera pas, j'en suis persuadé, les femmes aussi démunies d'idées que le géomètre de M. Boulenger paraît le croire. Dans une discussion, la femme moyenne l'emporte très souvent sur l'homme moyen, non pas en ramenant tout à des personnalités, mais en trouvant l'argument juste. Evidemment les femmes produisent aujourd'hui moins d'idées générales publiques, je veux dire professées et écrites, que les hommes. La philosophie, l'histoire, la critique, n'ont pas encore leur comtesse de Noailles, leur Colette, leur Curie. Mais ne forment-elles pas autant et plus que les hommes le public des idées générales ? Les amphithéâtres de philosophie à la Sorbonne ont plus d'auditrices que d'auditeurs. Et les explications par le snobisme ne vont pas très loin. Que deviendrions-nous, pauvres critiques, si nous étions réduits à nos lecteurs, si le public féminin formé par les lycées de jeunes filles ne nous fournissait nombre de lectrices, public d'idées et non de romans ? La plus célèbre définition de la femme par un philosophe est celle de Schopenhauer : cheveux longs et idées courtes. Il y en a déjà la moitié par terre. L'autre moitié tiendra-t-elle longtemps ?

A vrai dire ce n'est là qu'une partie du sujet traité par M. Jacques Boulenger. Une autre est celle-ci : le mariage de l'intellectuel, les fissures qu'il comporte. Ici j'ai toutes sortes de raisons de ne pas discuter, de ne pas théoriser, et l'une d'entre elles est que M. Boulenger a conté une histoire, l'a contée en romancier agréable et anecdotique beaucoup plus qu'en théoricien. La seconde face du miroir, ce sont les pages de Madame : voilà la face romanesque du livre.

Un romanesque parisien. Et dans le romanesque parisien, ou dans le théâtre parisien, celui de la *Parisienne*, le miroir n'a pas deux faces, il est censé en avoir trois. M. Boulenger ne nous a pas donné le monologue du numéro trois, de l'Autre. Il l'a inséré dans le récit de Madame. C'est très amusant, et cela ferait bien au théâtre. Le rival du mathématicien porte un nom de diamètre : il s'appelle OA. (Je vous dis tout de suite que cela signifie objet aimé, comme AO veut dire Afrique occidentale.) OA est un très joli garçon, de dix-huit ans, qui figure lui aussi une manière de miroir à deux faces. La première de ces faces est à peu près laissée de côté par l'auteur, qui se distingue ici par une réserve de bon ton, digne des anciens âges. L'autre face est celle qui plaît aux dames, une face de sourire, de tendresse, de flirt innocent — et de rose — à laquelle Madame Bernard est prise, comme toutes ses amies (on ne nous dit rien des amis). Promenade à Rambouillet en auto. Sans souci de la dignité officielle du lieu, elle se jette aux lèvres d'OA. Hélas ! elle a pris l'amitié quasi-féminine pour de l'amour. Elle est brûlée de plus de feux qu'elle n'en saurait allumer : on songe à ceux que prétendaient allumer les dames de Montpellier autour du page de M. d'Assoucy. Bernard l'a échappé belle !

M. Boulenger est critique, et il nous fournit le sujet d'une discussion critique. Le voilà romancier, et qui conte agréablement une anecdote au goût du jour. Entre ces deux faces du miroir littéraire, un écrivain qui, comme lui, se sent à l'aise, c'est charmant et c'est enviable.

ALBERT THIBAUDET

*
* *

NADJA, par *André Breton* (Editions de la N. R. F).

Presque toutes les œuvres des surréalistes contiennent le récit de leurs tâtonnements à la recherche de l'expérience illuminante : un beau jour, le pène glisse, une porte s'ouvre sur le mystère, portes de corne ou d'ivoire du rêve, lapsus, écriture automatique, et voilà qu'un renversement de toutes les valeurs, une subversion totale de l'ordre naturel s'accomplit : le monde extérieur devient le monde des ombres, les potentiels d'un sujet magicien et alchimiste sont libérés sans autres limites que

celles de l'esprit. D'une même flamme s'exaltent l'appel à la Révolution et la foi en la Merveille, un état de fureur et un état de grâce.

L'amour est un de ces enchanteurs subversifs et magiciens. Dans *Nadja*, comme dans le *Paysan de Paris* ou dans *Capitale de la Douleur*, à l'égal du rêve, il décèle la légèreté et la ferveur de notre esprit, son aptitude à désaxer le réel, à inspirer et hanter du dedans n'importe quel objet.

A l'égal de l'amour et du rêve, d'autres hantises révèlent que mon cœur peut battre dans l'ombre de toute existence : pour me connaître, je dois m'y chercher. C'est précisément là l'objectif propre à *Nadja* : enlever de ma propre vie toute l'opacité qu'y portent ma physiologie, ma psychologie, mon activité intentionnelle, mon affectivité intéressée, ma présence d'esprit et même simplement ma présence, pour la surprendre telle qu'elle s'inspire directement de moi et pourtant comme en dehors de moi redécouverte, — *partout où il appert que son action s'exerce.* « Dis-moi qui tu hantes. » Dis-moi dans la destinée de quels êtres tu te configures, dans la coïncidence de quels incidents, inspiré et inspirant, tu te détiens. Il y a des lieux où souffle l'esprit, certains décors citadins, le passage de l'Opéra, le parc des Buttes-Chaumont, la nuit ; il y a des locutions magiques, « sans fil » par exemple ; de même, et ceci c'est l'apport nouveau de *Nadja*, il y a des événements hantés, pétrifiantes interférences et correspondances, rapprochements inopinés, attentes des événements qui semblent faire signe, mais quel signe ? Déchiffrés, ils m'informeraient sans doute de mon plus secret message.

Décidément, avec le *Traité du Style* et *Nadja*, le surréalisme se présente comme une inquisition de soi. Une des pistes ouvertes par le *Manifeste* semble abandonnée. Le hasard perd son prestige : le rêve, l'inspiration ne sauraient penser pour moi sans me penser ; au contraire, que le hasard pense pour moi, comme le prescrivait par endroits le *Manifeste*, et je m'évade de moi-même, je me nie comme je nie tout le reste : c'est un suicide spirituel.

De ces conjonctures hantées, où le surréel semble affleurer et qui seraient aux événements ordinaires ce qu'un texte surréaliste est à un texte réfléchi, le livre que nous analysons est le

journal rétrospectif, écrit de mémoire, un peu fragmentaire peut-être, et tout particulièrement, le journal des rencontres de Breton avec Nadja.

Qui est Nadja ? Elle répond : l'âme errante. Et les psychiâtres : une candidate à la folie qui devient folle. Breton leur demande à son tour : *qui* est cette folle ? A mesure qu'elle s'aventure dans les régions dissidentes de l'esprit, qui trouve-t-elle ? Alexandre Dumas écrivait de Nerval : « Alors (dans ses crises), notre pauvre Gérard, pour les hommes de science, est un malade et il a besoin de traitement, tandis que pour nous il est tout simplement plus conteur, plus rêveur, plus spirituel, plus gai ou plus triste que jamais. » Tout homme doit faire son possible pour découvrir de quoi il est la proie. Le véritable aliéné n'est pas toujours le fou, s'il libère toutes les musiques refoulées au fond de son cœur : c'est l'artiste qui se renie et tourne le dos à une adolescence éblouissante et d'elle-même alcoolisée pour marcher vers un univers, article courant : il est lu, il vend ses toiles, il a étranglé la fée. — Qui est donc Nadja ? La fée elle-même, l'alerte perpétuelle, l'agilité, la gratuité, avec, comme les formalités du réel ne négligent pas qui les néglige, quelques faux pas qui ont l'air de chutes. Mais il n'y a pas de pas perdus. — Insistons. Quelle fée est Nadja ? La fée dans la rue, courts les cheveux et la robe, nus les genoux. Elle perçoit sous l'aspect du merveilleux les phénomènes quotidiens, hyperésthésiée à tout ce qui du rêve de notre époque se diffuse à travers les apparences et se condense en quelques-unes. Le surréalisme nous a mis ou remis de plain pied avec le miracle, le miracle moderne. Déjà, longtemps avant le *Paysan de Paris*, à Montmartre ou place de la Concorde surgissaient les mirages apocalyptiques d'*Aurélia*. De même, dans un café de la place Clichy, en plein jour, Aragon et Breton se sont montré un fantôme. — Nadja, c'est la Pythie de Paris.

Qui a été Nadja ? Dans une existence antérieure, Nadja a bien pu être Novalis, ce poète de l'idéalisme magique pour qui c'était devenu la plus naturelle des attitudes de voir partout dans le quotidien, dans l'usuel, le merveilleux, et de tenir l'étrange, le surnaturel pour familiers, à portée de la main : « Notre vie n'est pas un rêve, mais elle devrait en être un, et peut-être en deviendra-t-elle un. »

Nadja tourmente André Breton. Le surréalisme jusqu'ici incline vers l'immanence, vers l'au-delà intérieur : de notre encens se font les dieux. Avec *Nadja*, certains épisodes ouvrent des aperçus sur une sorte de finalité humaine de l'univers dont on ne voit pas comment elle pourrait trouver en nous sa source. *Nadja* est la moins profane, la plus spirite des œuvres surréalistes.

Un livre battant comme une porte ? Oui, dès que Nadja parle :

— Cette main, cette main sur la Seine ; pourquoi cette main qui flambe sur l'eau ? C'est vrai que l'eau et le feu sont la même chose.

— Le feu et l'eau c'est la même chose. Le feu et l'or, c'est tout différent.

— Je savais tout, j'ai tant cherché à lire dans mes ruisseaux de larmes.

Ailleurs, par endroits, quelque chose de crayeux dans l'expression avertit que Breton ne décolle pas si simplement lui-même et qu'il n'ose pas toujours fermer les yeux en plein vol.

Le surréalisme est une expérience en cours. Son développement pose une énigme que *Nadja* ne résoud pas : le pessimisme peut-il se maintenir intégral après l'affirmation du merveilleux ? Un temps j'ai cru que le recours à la merveille était une manière paroxyste de dire : non ; une méthode d'évasion hyperbolique. Mais non, il existe, le merveilleux, et s'il existe, immanent ou transcendant, le contact avec lui, qui n'est sans doute que le retour à nos profondeurs, cette étreinte effervescente, si précaire, si transitoire soit-elle, n'ouvre-t-elle pas un paradis, n'apporte-t-elle pas le salut ? Du moment que le destin n'ignore pas l'homme, l'homme n'est-il pas sauvé ? Qu'importe que les dieux passent, si la source qui déifie, au fond de lui profuse, ne tarit pas. Les œuvres ultérieures nous éclairciront sans doute ce litige.

Une difficulté connexe de la précédente, se laisse plus aisément résoudre. Théoriquement, l'hiatus qui sépare la spiritualité surréaliste du matérialisme historique semble bien insurmontable. Pratiquement, non. Un scandale inefficace ne scandalise personne. Il serait ridicule de proclamer : sois dangereux, d'affirmer la révolution permanente, et de se refuser au

seul sens-dessus-dessous actuellement viable, la révolution communiste. Mais peut-on faire au communisme sa part ?

CLAUDE ESTÈVE

*
* *

J'ADORE, par *Jean Desbordes* (Grasset).

Pourquoi ce livre a-t-il fait l'objet de tant de débats ? On a discuté la pureté et l'impureté de Jean Desbordes. On a mis en question des valeurs morales... On a posé des problèmes de générations.

J'avoue ne point comprendre les raisons de ce concert. J'ai beau lire ce qui — souvent avec véhémence et passion — a été écrit contre *J'Adore*, je ne puis y voir qu'un livre *simple*, c'est-à-dire un de ces rares livres sans intentions, ni dessous, ni double jeu, qui germent, se forment et poussent au fond d'un cœur comme un arbre vient au monde.

Un tel livre ne s'interprète point. L'intelligence et l'exégèse n'ont point à intervenir. Leur écran devient inutile entre les pages et le lecteur. Le contact est direct. Et alors il n'y a plus envers *J'Adore* qu'une attitude possible : l'aimer ou ne l'aimer point.

Il en va de cet ouvrage comme d'une couleur, d'un parfum ou d'un son, comme de tout ce qui est immédiat et naturel : la sensibilité l'accueille ou le refuse.

Placé sur ce plan, le seul qui soit par essence le sien, il m'apparaît difficile — impossible même — que l'ouvrage de Jean Desbordes n'obtienne pas l'adhésion profonde d'une âme non sophistique.

J'emploie à dessein le mot adhésion au lieu de celui d'admiration. Et ce n'est pas qu'il manque dans *J'Adore* de chapitres admirables au sens fort de ce terme, mais, pour les qualités que je viens de dire, le livre ne s'adresse point à cette partie de nous qui s'incline devant une réussite, il va plus loin, vers notre instinct, vers notre tendresse et nos cellules d'amour. Il fait du bien comme le spectacle des jeux d'un jeune animal, comme un matin brûlant et frais sur la campagne. Il calme les angoisses de l'intelligence. Il montre que, malgré tous les efforts que nous faisons pour abîmer la vie, elle existe à portée

de nos yeux flétris, de nos mains qui ne savent plus saisir, avec sa chaleur, ses jardins, ses eaux, ses douces bêtes.

Ce don divin de chérir la vie et de se tenir toujours près d'elle vient-il à Jean Desbordes de son âge ou de son enfance passée dans les champs, je l'ignore, mais je plains ceux qui ne le subissent point. Il circule à travers toutes les lignes de *J'Adore* comme une sève qui murmure à force d'intensité.

Une source, le soleil sur un mur, un chat qui sommeille, un fruit qui se détache suffisent à Jean Desbordes pour se mettre au creux le plus secret des puissances de germination et d'épanouissement qui font tressaillir la terre.

Il est vrai — et on ne le lui a que trop reproché — qu'une sensualité irrépressible se mêle, se lie et se donne à chacun de ces éléments. Je n'y vois aucune perversité, pas même d'audace. Je le répète, ce livre est simple et Jean Desbordes l'a plus rêvé tout haut que composé. Ses sens ont joué en même temps que la fécondité venait aux plantes. Il le dit sans gêne ni forfanterie. Aussi rien de douteux dans sa joie. Elle entre dans le concert universel du printemps et de l'été. Et c'est elle qui est particulièrement émouvante, car elle gonfle tout le livre du plus éclatant des miracles : la jeunesse.

J'adore est jeune par son titre, par sa fraîcheur, par son élan, et surtout par une vaste reconnaissance imprécise, éperdue, qui va jusqu'à la félicité et jusqu'à la souffrance et qu'ont connue au réveil ou au crépuscule tous les adolescents généreux. Cris d'amour et de joie, divination singulière des prairies, des vergers, des animaux domestiques, inquiétude du corps des femmes, délire de l'amitié, tout ce dont respire un jeune homme se trouve porté chez Jean Desbordes à un étonnant paroxysme de sentiment et d'expression.

Mais il ne faut pas croire que son livre soit composé, comme tant d'autres, d'effusions confuses et de lyriques vagissements. Tout y est précis, cerné au plus près. Tout brûle et vit. Jean Desbordes n'a point d'art ou s'il en a un, il est bien supérieur à la recherche, car il réussit à nous transmettre intactes les vibrations d'une âme ardente, comme si son style n'était que le conducteur sans déperdition d'une puissante électricité. *Prière pour tous*, *le Roi des Bêtes* sont, parmi d'autres pages, des exemples de ce don singulier.

Il y a plus de courage dans l'admiration que dans le dénigrement. Que dire de celui de Jean Cocteau qui, après avoir risqué tout son crédit sur Raymond Radiguet et avoir gagné, recommence avec Desbordes et à qui, comme la première fois, le présent (sans préjuger de l'avenir) donne déjà raison, malgré l'incompréhension et l'insulte ?

J. KESSEL

*
* *

FAILLITE, par *Pierre Bost* (Editions de la N. R. F.).

Pierre Bost était, jusqu'à présent, un excellent conteur. Il avait dépassé cette définition une fois, et de loin, quand il avait publié *Homicide par imprudence*. Ce livre est peut-être la seule œuvre d'un jeune où l'on trouve d'aussi bons dialogues ; œuvre en partie autobiographique, sans doute, mais cela n'en diminue ni la vivacité ni la fraîcheur.

Nous avons retrouvé depuis, et spécialement dans *Crise de croissance*, un grand don du récit, le souci constant de ne jamais ennuyer, de ne choquer ni blesser personne : c'est un peu dire que Bost se donnait des frontières ; il expérimentait un peu, pour son compte, le mot de Molière, que c'est une étrange entreprise que de divertir les honnêtes gens.

Mais avec *Faillite* il s'étoffe, se libère : le voilà devenu romancier, et ne l'est pas qui veut. Il sait peindre le monde des affaires avec réalisme, sans excès, avec mouvement, sans romantisme. Toutes les scènes qui se passent dans un bureau nous donnent, à un degré tout à fait étonnant, l'impression d'une vérité des choses médiocres, qui rappelle Dickens, et rappelle encore plus ces souvenirs habituels, que nous laissons s'enfoncer sans poésie dans notre mémoire, et qui pourtant constituent l'expérience.

De même, la dactylographe un peu cultivée, qui a fourni tant de chromos à la littérature sentimentale, est décrite ici par le dehors avec une précision et un naturel bien difficiles à égaler ; ce serait le meilleur morceau du livre, sans une page qui essaye de la montrer par le dedans, ce qui brouille un peu l'image.

Les dialogues, nous avons vu ailleurs qu'il sait les réussir ; ceux de la fin du livre sont peut-être un peu plus chargés

d'idées, un peu plus lyriques qu'il n'eût fallu. C'est parce que l'ensemble du livre est bon que nous pouvons nous montrer difficiles sur les détails.

Quant au style, outre que le dictionnaire ni la grammaire la plus sévère ne pourraient rien lui reprocher (de combien de ses contemporains pourrait-on le dire) il me semble prouver une fois de plus la règle de madame de Maintenon, qu'un style mesuré et scrupuleux va fort loin. Ce n'est pas à des concessions sur les droits de l'analyse que Bost doit la facilité avec laquelle on le lit ; c'est à cette modestie du style.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LA POÉSIE

LE GRAND JEU, par *Benjamin Péret* (Editions de la N. R. F.).

La plus étonnante hardiesse de M. Aragon dans son *Traité du Style* est d'écrire sans sourciller ce jugement qui n'a l'air de rien : « Si vous écrivez, suivant une méthode surréaliste, de tristes imbécillités, ce sont de tristes imbécillités. Sans excuses. Et particulièrement si vous appartenez à cette lamentable espèce de particuliers qui ignorent le sens des mots, il est vraisemblable que la pratique du surréalisme ne mettra guère en lumière autre chose que cette ignorance crasse. »

M. Aragon, n'écoutant que son courage, n'hésite pas à formuler des aphorismes qui risquent de le faire passer pour Girondin, aristocrate et ci-devant. Serait-il vrai que la « méthode surréaliste » ne conduit pas forcément à des œuvres supérieures aux misérables catégories du jugement, et au mesquin contrôle de la critique ? Comme M. Benda ne veut pas que les idées viennent se souiller au contact des faits, les surréalistes prétendaient jusqu'à présent que leurs œuvres, événements purs, fussent soustraites au salissement de la pensée et de son appareil dérisoire de rapports et de valeurs. L'œuvre surréaliste, en sa splendide arrogance de Fait et vierge comme la Matière, se flattait de n'avoir rien en elle qui fut justiciable de l'immonde et « bassinant » Idéal. Que M. Aragon y prenne garde : il incline vers Thermidor.

*

On est dès lors très à l'aise, — avec une telle autorisation, — pour dresser la liste des tristes imbécillités écrites suivant une méthode surréaliste. Liste que M. Aragon, sans doute par peur du comité de Salut Public, n'a pas osé joindre à son précepte. Sur cette liste, je ferais figurer volontiers en bonne place *Le Grand Jeu* de M. Benjamin Péret.

*

Les merveilles du surréalisme ne peuvent être comme celles de la poésie pure que des merveilles exceptionnelles et le monde des prodiges et des oracles n'est ouvert qu'à Œdipe et non point à Dave. M. Aragon l'a fort bien vu et qu'alors on se tire communément de la difficulté par les moyens qui ont toujours été les moyens des petits poètes en France : par l'éloquence et par l'esprit. Notre race a toujours produit à chaque génération trois cents poètes pleins d'éloquence et pleins d'esprit. Généreuse nation. En vérité, M. Aragon est bien injuste envers le pays qui lui a donné le jour.

*

Il arrive aussi, sans éloquence et sans esprit, qu'on veuille être poète. Le cas est prévu depuis peu. Un verbiage tumultuaire et une grossièreté vésanique suppléent à tout, dernières inventions de cette bonne vieille Rhétorique aux mille ressources

Les dents sombres montent sur les étoiles
Quelles étoiles
Une voix éclate sur le gazon meurtri
Comme une fesse
Quelles fesses
Le vent couvre les cheveux de semences...

Lisant ce portrait de Paul Eluard par M. Benjamin Péret, ce que j'ai admiré le plus dans cet écrivain, c'est sa brièveté. Il s'est borné à deux-cent-vingt pages. Admirable discrétion, alors qu'en écrire le double lui eût si peu coûté. M. Benjamin Péret connaît le truc. Il le connaît si bien, qu'à lire ces caricatures de poèmes surréalistes, on soupçonne d'abord chez lui des intentions

parodiques ; on se demande s'il ne serait pas le plus surréaliste des surréalistes. Comme le surréalisme a défénestré tous les genres littéraires, M. Péret ne serait-il pas en train de défénestrer le surréalisme en tant que genre littéraire ? Hypothèse trop généreuse. La parodie est involontaire.

*

Faire fonds sur le seul hasard pour obtenir le poème, compter sur l'esprit mystérieux qui préside parfois aux rendez-vous fortuits des mots, serait une méthode qu'on pourrait recommander si nous n'habitions un monde où l'ironie de Jupiter s'exerce avec tant de fréquence et de sereine cruauté ! Jupiter s'est amusé à rendre boiteuses les plus infaillibles martingales de M. Benjamin Péret. Et c'est là le Grand Jeu.

GABRIEL BOUNOURE

*
* *

LE THÉATRE

TOI QUE J'AI TANT AIMÉE, de M. *Henry Jeanson* à la Comédie-Caumartin.

M. Henri Jeanson a trop d'esprit. Les mots se vengent.

Serviteurs harassés, ils le trahissent.

Il exige d'eux tant de subtilités, tant de nuances, tant de sens différents que le vrai des sentiments s'évanouit au cours de cette escrime. Les intentions de l'auteur sont moins facilement perceptibles derrière ce feu d'artifice.

Et si le premier acte éblouit, il aveugle un peu.

Car c'est au cours du premier acte surtout que M. Jeanson cède à ce travers. Les deux amants qu'il met en présence semblent en proie à une sorte d'ivresse d'esprit. Les voilà qui échangent les aphorismes les plus ingénieux sur l'amour, le mariage, la vie ; les voilà qui évoquent le début de leur aventure ; les voilà qui se disent mille drôleries savoureuses et tendres, d'une qualité presque toujours supérieure. Rien de plus factice et de plus agréable que ce dialogue de quarante minutes. Rien qui nous apprenne moins sur l'âme de cet homme et de cette femme. C'est une espèce de poème, de chant comique à deux voix.

Et voici le deuxième acte, qui est un chef-d'œuvre. Les caractères s'ordonnent. Les mots ne servent plus que les passions.

Deux hommes et une femme encore. Et pourtant la pièce rend un son particulier. Les cris que M. Jeanson leur prête, d'autres hommes et d'autres femmes qui souffraient du même mal, n'ont pas su les dire. Ce mari, ce pauvre gros, un peu brutal, un peu jobard, très maladroit et très bon ; cet amant spirituel avec la femme, balbutiant devant le mari ; cette femme surtout, cruelle, inconsciente et folle, nous les connaissons. Mais jamais nous ne les avons vus se débattre plus inutilement, plus justement. Jamais encore on ne les a observés d'un œil plus glacé et plus tendre. Cet acte est d'une cruauté, d'une audace, d'une force comique et sensuelle extraordinaires.

La misère des incompatibilités physiques, le ridicule de certaines défaites et même de certaines douleurs, les baisers inutiles, les pardons médiocres, les adieux bêtes, le drame de ne pas se comprendre, celui de se comprendre trop ; tout est dans cette comédie.

Une tristesse physique s'en échappe. Et l'on rougit de certains rires qu'on n'a pas songé à retenir.

C'est que, prétexte à jongleries sur des points, ou à souffrances déchirantes, l'amour naît des égoïsmes des personnages et meurt d'eux. Le jeu sordide des intérêts immédiats fait sa mort ou sa vie.

C'est ce qui donne au lyrisme de M. Jeanson un tour si particulier.

Car M. Jeanson est poète aussi, s'il est avant tout auteur dramatique. A force d'habileté, il a retrouvé la candeur.

MARCEL ACHARD

*
* *

CINÉMA

JEANNE D'ARC, par *Dreher*, avec *Falconetti*. ETOILE DE MER, par *Desnos* et *Man Ray*. UNE FEMME DANS CHAQUE PORT, avec *Edouard Maclagan*.

On sait déjà que *Jeanne d'Arc* est *tournée* sur une nouvelle pellicule, dite panchromatique, qui permet de photographier

toutes les couleurs, et dispense donc les acteurs de tout maquillage. Ce progrès technique devait permettre un nouveau progrès vers la vérité de l'expression. Et, en effet, *Jeanne d'Arc* nous apporte ce progrès ; c'est même essentiellement la démonstration acharnée de ce genre de progrès.

Le visage humain nu, débarrassé de ce beurre épais et malsain, les premiers plans n'y gagnent pas seulement un plus riche et plus fin détail, mais davantage encore, du *relief*. Cette dernière conséquence, la plus riche, était aussi la moins attendue. Mais le metteur en scène, trop content de ce qu'il obtenait, a mis presque tout en premiers plans : des défilés, des collections, des monographies de têtes. Ce drame, qui commence avec Jeanne emprisonnée et s'achève un peu après le bûcher, est surtout visible sur la face des acteurs. Et cette idée est belle. Mais aussi les ensembles, les liaisons devaient se trouver sacrifiés : en effet un texte copieux, fatigant, explique la progression de l'action, tient lieu d'action. Et le film, surtout dans les dialogues, semble une illustration — une admirable illustration — d'un texte, plutôt qu'une œuvre d'art qui tient d'elle-même sa cohérence et son équilibre.

Cette réserve faite, on n'a plus qu'à louer.

Falconetti, dans cette présentation misérable du début, dans cet aspect peureux, traqué, presque laid qui donne une puissante impression de vérité, a su mettre des moments d'émotion qui doivent leur puissance à de tout petits signes, peut-être à des larmes vraies, à une véritable tonte de cheveux. Il est difficile de montrer moins de coquetterie et plus de nuances délicates. Elle se trouve mise si fort au premier plan, qu'elle n'a pas de place pour toute sa tête verticale : elle joue la plus grande part du film, la tête horizontale ou en diagonale. On regrette le triptyque de Gance, ou on souhaite un agrandissement de l'écran qui puisse donner de pareils effets à l'aise et dans un cadre. Comme l'auteur de *Jeanne d'Arc* semble serré par les limites de son écran !

Après Falconetti, presque tous les acteurs sont excellents. Antonin Artaud, que je n'avais point vu depuis son rôle de Marat dans *Napoléon*, a tout à fait changé sa physionomie. C'est par des effets de coiffure, je pense, qu'il lui a donné plus de symétrie apparente. Je suppose que c'est en portant la masse des

cheveux plus en arrière, en changeant l'allure et les volumes du costume qui lui entoure le cou, qu'il a obtenu cette tête *tournée vers en haut ;* et cette attitude suffit à transformer la sensualité et la dureté naturelle de son masque en mysticisme et en exaltation. Si peu d'égards que l'on doive à la personne de M. Artaud, il est juste de signaler le progrès et l'assouplissement de son jeu d'acteur.

Après cette éclatante et un peu sévère démonstration de la panchromatique, souhaitons qu'elle serve un art plus souple et plus complet, et qui se souvienne que le cinéma est déjà libéré de la photographie.

* * *

Quant à *Etoile de mer*, j'attendais merveille de ce film, par ouï-dire et aussi par deux photos : buste de femme qui tient un yatagan, jambe de femme qui pose le pied sur un livre. Je dois dire que le film m'a déçu.

Les trois-quarts doivent en être devinés à travers un verre dépoli, et tous les personnages ressemblent à des magmas de confiture d'escargots. Les fragments du texte, projetés l'un après l'autre, perdent ainsi l'étrangeté et l'intérêt qu'ils pouvaient, sur le papier, tirer de leur décousu.

Quelques autres belles photographies, et qui rappellent Renoir, mais cette fois-ci, la riche imagination de Man Ray ne l'a pas si bien servi que dans son chef-d'œuvre *Emak Bakia.*

* * *

Une femme dans chaque port est un excellent film. Savoureux, non pas exactement par le comique, mais par la joyeuseté. C'est Douglas Fairbanks qui le premier a mis à l'écran et communiqué au spectateur cette joie de la force corporelle en liberté. Les jeux de main, de la bourrade affectueuse au dur pugilat, épanouissent la poitrine du spectateur d'*Une femme dans chaque port*. Vous connaissez la chanson : « A la tienne Etienne, à la tienne mon vieux, sans ces garces ed'femmes on serait tous des frères. » Ce film ne veut rien dire de plus, mais il le dit parfaitement bien. Toutefois le choc des mâles, ces larges coups des pattes gaillardes, sauraient me plaire presque sans art, et je crains ici de louer plus le sujet que le film. Le jeu de Maclagan

montre des transitions du gai au grave qui sont d'un art plus authentique, et d'une rare vigueur.

JEAN PRÉVOST

*
* *

L'ETOILE DE MER, film de *Man Ray*, d'après un poème de *Robert Desnos*, au Studio des Ursulines.

On imagine un œil qui posséderait l'étrange pouvoir de déceler dans les chairs encore fermes, aux contours encore nets, toutes les déformations possibles, celle que l'âge, la volupté ou le rire provoqueront — celles plus nombreuses qu'ils pourraient provoquer s'ils avaient pour deux sous d'imagination plastique, et ne suivaient pas sans cesse les chemins battus de rides préalables.

Un univers moiré aux contours innombrables : ceux-là seuls le diraient flou qui ne verraient pas qu'il s'agit en réalité d'une précision multipliée, qui se déborde et se délivre enfin d'elle-même. Un escalier s'épanouit dans tous les sens et toutes les directions. Les seins et le ventre d'une femme, multipliés par l'objectif, deviennent le lieu géométrique, le carrefour foisonnant et confus de tous les seins, de tous les ventres que le désir d'une salle plongé dans l'« éternèbre » peut évoquer sur l'écran.

Mais à d'autres moments, après cette lumière diffuse et fécondante, règne une lumière brutale qui limite et restreint tout : des rues, précises comme en un documentaire, des cheminées d'usine ou de paquebot, la course vertigineuse d'un train qui ne sort pas des rails, une femme s'abrite derrière un masque au lieu de se cacher derrière elle-même. Dans ce monde aplati et cerné, Man Ray et Robert Desnos battant l'ennemi avec ses propres armes, ont fait par bonheur surgir des métaphores de matière (objets de verre, fleurs, chairs, étoile de mer).

Ce film : une douche écossaise de documentaire et de poésie. On en sort avec la nostalgie du strabisme insensé qui nous a délivrés un instant des contours limités — sous l'envoûtement d'une poésie qui sait sous nos yeux matérialiser toutes les métaphores — et l'on sent avec une gêne qui va jusqu'à l'angoisse, l'indigence irrémédiable et absolue des films documentaires, et de l'univers qu'ils représentent.

ROBERT ARON

*
* *

REVUE DES LIVRES

Tachkent, ville d'abondance, par *Alexandre Néviérov*, traduit du russe par *Brice Parain* (N. R. F.)

La jeune littérature russe du lendemain de la Révolution commence à nous apparaître dans ses grandes lignes : peut-être même pourrait-on lui reprocher de ne nous présenter encore que de grandes lignes et d'être, somme toute, peu nuancée. Témoignages sur la guerre et la révolution, comme *le Train blindé 1469* de Vsévolod Ivanov ou *Cavalerie rouge* de Babel, témoignages sur la misère du temps, comme *Virineya* de Lydia Seifoulina ou comme *Tachkent*, ces jeunes russes semblent fixés encore aux cadres d'un réalisme assez immédiat, explicable certes, mais dont on aimerait les voir sortir. Il semble qu'un bouleversement semblable ait dû susciter un mystérieux nouveau, faire naître un fantastique : ce fantastique existe. Les poèmes de Serge Essenine ou cet étonnant chant mystique que sont *les Scythes* d'Alexandre Blok montrent que l'interprétation réaliste n'était pas la seule qu'on pût donner des temps tragiques de la Russie présente. Mais le seul roman que nous possédions en France et qui nous suggère cette notion est *l'Année nue* de Boris Pilniak. On aimerait que le zèle des éditeurs s'orientât dans la recherche d'ouvrages de ce genre.

Cette réserve faite il faut reconnaître la puissance dramatique que développe Néviérov dans *Tachkent, ville d'abondance* et combien simples sont les moyens dont il use. L'aventure de Michka, enfant russe qui va chercher du blé dans la lointaine Tachkent pour sauver sa mère et ses petits frères, tient en deux lignes : le mérite étonnant de Néviérov est d'avoir si bien tendu notre curiosité et notre espoir vers le but final, l'arrivée dans la ville d'abondance, que les lents événements de la route ne soient point ennuyeux. Maints tableaux émouvants de la famine servent de toile de fond à cette histoire menue qui demeure cependant sans cesse au premier plan : l'ensemble est cohérent et dense, mais n'a pas le désordre tragique, si habilement orchestré, de *l'Année nue*.

DANIEL-ROPS

*
* *

MEMENTO DES REVUES

EUROPE (15 Octobre) : *La Révolution de 19..*, par André Chamson.
MERCURE DE FRANCE (15 Octobre) : *L'énigme humaine*, par Ernest Hello.
REVUE DES DEUX-MONDES (Octobre) : *Cahiers* de Maurice Barrès.

Revue Hebdomadaire (Octobre-Novembre) : *Maudez le Léonard*, par J. Creach.

Revue Philosophique (Septembre-Octobre) *Lettres* de Maine de Biran à Destutt de Tracy.

Revue Universelle (15 Octobre) : *Trahisons de clerc (poèmes)*, par Charles Maurras.

*
* *

Correspondance

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre de répondre par quelques mots à l'article que M. Thibaudet, à propos de mon affaire de la Légion d'honneur, a consacré à la question des responsabilités de la guerre. Il estime, et cette comparaison est éminemment juste, qu'elle se présente comme autant de coupes d'un cône, la pointe du cône représentant l'explosion de la guerre. Même réduite à la pointe du cône, il estime aussi que la thèse de l'uniculpabilité de l'Allemagne est de ces parties du traité de Versailles qui sont déjà mortes, qu'on devrait donc renoncer à les tuer. Mais il y a « des morts qu'il faut qu'on tue », et M. Thibaudet en fournit lui-même des exemples.

C'est ainsi qu'au milieu de considérations sympathiques, dont je le remercie, M. Thibaudet me reproche de dire des choses « aussi absurdes » que celle-ci : « La prétendue agression de l'Allemagne a été la conséquence de notre entrée dans la guerre, non la cause. » Pense-t-il donc que l'Allemagne n'avait rien à craindre de la France, qu'elle l'a attaquée « pour rien, pour le plaisir », comme on se battait en duel sous Louis XIII, qu'elle a ainsi provoqué volontairement cette guerre sur deux fronts, cauchemar de ses stratèges, et même sur trois, puisqu'attaquer la France c'était se mettre aussi sur les bras l'Angleterre ? N'est-ce pas cette idée qui serait absurde ? N'est-il pas logique au contraire, de penser que l'Allemagne n'a attaqué la France, usant d'un droit reconnu par les militaires de tous les pays et les spécialistes du droit international, que dans la conviction mille fois justifiée que la France serait l'alliée agissante de la Russie, et que sa seule chance de victoire était de se débarrasser d'abord, si elle pouvait, et le plus vite possible, de l'ennemi militairement principal, qui était la France ? Cette vue n'est-elle pas corroborée par une montagne de documents, qui en font une vérité, au sens le plus strict du mot ?

M. Thibaudet cite ce passage d'un écrit de M. Jules Cambon : « Il entre bien du pharisaïsme dans le grief fait à la Russie d'avoir la première ordonné la mobilisation générale. On oublie que déjà la

préparation à l'état de guerre avait permis aux forces allemandes d'être comme à pied d'œuvre ». Ainsi la mobilisation russe est présentée comme une riposte à la mise de l'Allemagne en état de guerre. Or M. Jules Cambon, alors ambassadeur de France à Berlin, télégraphiait le 31 juillet à Paris : « M'ayant fait demander, M. de Jagow vient de me dire qu'il avait le grand regret de me faire connaître qu'en présence de la mobilisation totale de l'armée russe, l'Allemagne se voyait obligée de décréter l'état de danger de guerre ». Que l'Allemagne n'ait proclamé l'état de guerre qu'à la suite et à cause de la mobilisation russe, c'est encore une de ces vérités acquises à l'histoire. De quel côté est le pharisaïsme ?

M. Thibaudet paraît donc bien optimiste en considérant que l'article du Diktat de Versailles relatif à la question des responsabilités est chose « absolument morte ». Si c'est vrai, il reste en tous cas à enfouir son cadavre, qui infecte le monde. Que les gouvernements ex-ennemis de l'Allemagne abandonnent officiellement leur imposture, et le signataire de ces lignes ne sera pas le dernier à se réjouir, comme il l'écrivait récemment au rédacteur en chef de l'*Œuvre* dont l'opinion est analogue à celle de M. Thibaudet, de voir la question des responsabilités de la guerre passer du domaine passionné de la politique dans le domaine serein de l'histoire, et à y conformer sa conduite.

G. DEMARTIAL

*
* *

Divers

Les lettres de Marcel Proust et d'André Gide, que l'on a lues plus haut, doivent faire partie d'un recueil, que publieront les *Cahiers Marcel Proust*.

*

Parmi les papiers posthumes de M. Thibault est un fragment de la VIe partie des *Thibault* : *La Mort du Père*, qui doit paraître prochainement.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « la Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeur à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

L'EMPLOI DES DISPONIBILITÉS.

L'ambiance boursière ne s'est guère modifiée depuis ma dernière chronique, dans laquelle je signalais aux capitalistes la nécessité de réviser leur portefeuille et de profiter de la baisse injustifiée de certains titres de qualité, pour effectuer des achats susceptibles de réserver d'agréables surprises dans l'avenir.

Que penser de cette faiblesse persistante du marché, alors que notre situation économique s'avère comme florissante et que les capitaux abondent sur notre place ? Evidemment, Wall Street et le Stock-Exchange ne présentent guère d'activité, et Bruxelles se relève à peine. Il ne faut donc pas attendre une poussée émanant de cette solidarité qui lie les différents marchés mondiaux. Mais il existe une raison plus précise des mouvements déconcertants de ces derniers jours : certains éléments étrangers, détenteurs de gros paquets de nos valeurs de premier rang achetées dans d'excellentes conditions, ont réalisé leur bénéfice, dans l'obligation où ils se trouvaient de se créer des disponibilités.

Il faut saisir cette occasion pour utiliser les capitaux inemployés. Les compartiments des valeurs métallurgiques, chimiques et minières notamment, offrent d'excellents titres à des prix avantageux qui, pour beaucoup d'entre eux, n'avaient pas

été vus depuis longtemps. De sérieux profits peuvent être obtenus en achetant aujourd'hui, après avoir fait bien entendu un choix judicieux.

Déjà, l'allure du marché semble se raffermir et les hésitants ne doivent pas attendre sous peine de laisser passer une occasion qui ne se retrouvera peut-être que dans un avenir fort éloigné.

PETIT COURRIER

A. S. Bordeaux. — Oui. Le marché du métal est toujours en faveur et le titre n'est pas cher. — Achetez immédiatement.

423. Lyon. Nous ne sommes pas favorables à cette affaire. Pour le reste, écrivez-nous et nous vous renseignerons d'une manière précise. La place nous manque pour faire valoir ici notre sentiment.

Abonné M. L. Paris. 13. — Affaire de tout premier ordre avec des réserves plus importantes que le capital. — Achetez de suite avant la hausse.

M. R. Nice. — L'augmentation de capital a peu influé sur le titre, l'affaire ayant un réel avenir et le marché de cette valeur étant très actif. Vous avez bien fait de souscrire.

222. *Amiens.* — Nous possédons, en effet, un service de gestion de portefeuille qui rend de notables services à ses abonnés, en les renseignant sur toutes les opérations opportunes concernant les valeurs qu'ils détiennent. Nous tenons une notice à votre disposition ; envoyez-nous votre adresse.